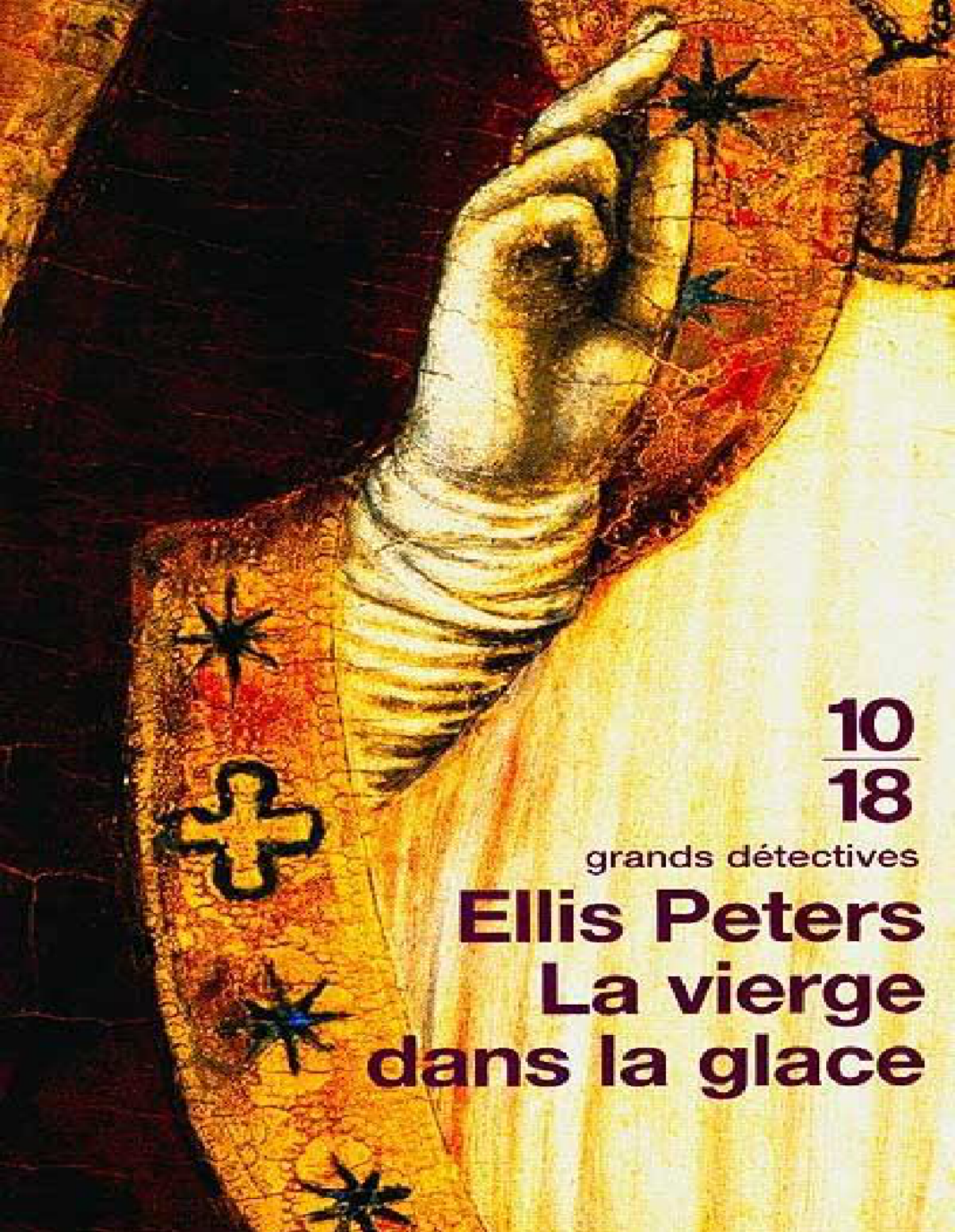


La vierge dans la glace

Peters,Ellis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



10
18

grands détectives

Ellis Peters
La vierge
dans la glace

ELLIS PETERS

LA VIERGE DANS LA GLACE



CHAPITRE PREMIER

Après une accalmie, le raz de marée de la guerre civile balaya soudain la cité de Worcester aux premiers jours de novembre 1139, chassant la moitié des gens, hommes et femmes, avec leurs troupeaux et leurs charrettes, et envoya sur les routes du nord ceux qui purent fuir à temps, échapper aux soudards pour se réfugier dans un manoir, un prieuré, une citadelle ou une forteresse susceptibles de leur offrir l'asile. Vers le milieu du mois, une partie d'entre eux avaient atteint Shrewsbury et pansaient leurs blessures dans l'enceinte du monastère ou de la ville.

En dehors des vieillards et des malades, leur état n'inspirait guère d'inquiétude car la morsure du froid restait à venir. Les spécialistes prédisaient un hiver rigoureux où les chutes de neige s'accompagneraient de longues périodes de gel. Or, jusqu'à présent, la région bénéficiait d'un climat frais et nuageux, avec des vents capricieux mais secs.

— Dieu soit loué ! dit frère Edmond l'infirmier. Sinon, nous aurions eu plus de trois morts à enterrer. Et encore, ceux-là avaient passé soixante-dix ans.

Même dans ces conditions, il avait fort à faire pour trouver des lits supplémentaires. Sur le dallage de la grand-salle, une épaisse couche de paille servait à ceux qu'il n'avait pu installer ailleurs. Ils souhaitaient regagner leur cité dévastée avant les fêtes de Noël, mais pour l'instant, à bout de forces, abattus, encore sous le choc, ils requéraient tous ses soins. Cependant, les ressources de l'abbaye s'épuisaient. Quelques fugitifs avaient en ville de lointains parents qui s'étaient empressés de leur fournir logement et réconfort. Une femme enceinte qui approchait de son terme vivait avec son mari et sa famille dans la maison de Hugh Beringar, shérif délégué du comté, sur l'insistance de son épouse, qu'il avait emmenée à Shrewsbury pour des raisons de sécurité. Aline Beringar était escortée de ses servantes, de sa sage-femme et de son médecin, car elle aussi devait accoucher avant la Nativité et ne demandait qu'à secourir toutes celles qui étaient dans son état.

— Notre-Dame n'a jamais reçu un tel accueil, dit amèrement frère Cadfael à son vieil ami Hugh.

— Ah ! rien ne vaut celui de ma dame. Aline recueillerait tous les chiens errants qu'elle voit dans la rue si elle le pouvait. Cette pauvre femme de Worcester se rétablira : comme elle n'a rien de grave, un peu de repos la remettra d'aplomb... Nous aurons sans doute deux naissances pour Noël, cette année, parce qu'on ne peut pas la transporter tant qu'elle n'a pas accouché. Autrement, je pense que la plupart de nos hôtes se décideront bientôt à rentrer chez eux.

— Certains sont déjà partis, répondit Cadfael. Parmi les plus valides, beaucoup ne seront plus là dans quelques jours. Il est normal qu'ils veuillent rentrer pour essayer de réparer les dégâts. On dit que le roi s'achemine vers Worcester avec une armée importante. S'il laisse dans la citadelle une garnison un peu plus efficace, ils seront en sûreté durant l'hiver. Mais il faudra qu'ils aillent chercher des vivres à l'est : toutes leurs réserves ont dû être emportées.

Il connaissait d'expérience l'aspect des villes saccagées, leur puanteur et leur désolation, puisque jadis, dans sa jeunesse, il avait servi au loin dans l'armée et la marine.

— Non seulement ils devront faire le décompte de ce qui leur reste avant Noël, poursuivit-il, mais encore l'hiver arrive. Si les routes sont maintenant débarrassées de tout danger, ils pourront au moins voyager à pied sec sans trop souffrir du froid. Cependant, qu'un autre mois s'écoule, une autre semaine peut-être, et qui sait à quelle hauteur s'élèvera la neige ?

— Que les routes soient sans danger, rétorqua Beringar, soucieux, voilà plus que je ne saurais affirmer. Nous tenons le Shropshire bien en main jusqu'ici. Or des nouvelles préoccupantes nous parviennent de l'est et du nord, en plus de quelques échauffourées sur la frontière. Le roi est accaparé au sud, à se demander avec quel argent il va payer ses mercenaires flamands. Il gaspille l'essentiel de son énergie en tergiversant d'objectif en objectif, et pendant ce temps des hobereaux ambitieux, dans les contrées les plus reculées, ne rêvent que d'étendre leurs prérogatives et de s'ériger en seigneurs palatins, maîtres de leur propre royaume. Une fois donné l'exemple, la piétaille leur emboîtera le pas.

— Dans un pays en guerre contre lui-même, acquiesça Cadfael, l'ordre se disloque et la barbarie se déchaîne.

— Pas ici, cela ne se produira pas, assura Hugh avec fougue. Prestcote a tenu la bride serrée et puisqu'il m'a nommé son délégué, j'agirai de même, comme j'en ai le devoir.

Gilbert Prestcote, shérif du roi Étienne dans le Shropshire, projetait de passer Noël dans le principal domaine de sa juridiction, au nord du comté, tandis que la garnison de la forteresse et l'application de la loi dans la moitié sud incomberaient à Beringar. L'attaque de Worcester pouvait n'être qu'un signe avant-coureur. Toutes les villes

de la frontière étaient menacées aussi bien par la duplicité des connétables et des officiers que par les tentatives de l'ennemi. Dans cette région troublée, plus d'un seigneur avait déjà changé d'allégeance, plus d'un méditait d'en faire autant, certains pour la deuxième ou troisième fois. Hommes d'Église, barons, tous accordaient maintenant la priorité à leurs intérêts personnels et plaçaient leur fidélité là où elle leur rapportait le plus. Il ne leur avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que leur intérêt consistait à jouer double jeu entre les deux prétendants à la couronne.

— Le bruit court que votre châtelain de Ludlow n'est pas très fiable, observa Cadfael. Bien que le roi Etienne lui ait octroyé le fief de Lacy et la forteresse de Ludlow, il pencherait vers l'impératrice... C'en serait fini avec lui, d'après les rumeurs, si le roi n'avait été là pour le surveiller de près.

Ce que Cadfael avait pu apprendre, Hugh le savait sans doute puisque chacun des shérifs du pays avait mis l'ensemble de ses agents en état d'alerte. Si Josce de Dinan avait envisagé de trahir, Hugh se réjouissait malgré tout d'accepter son soutien, mais sans le quitter des yeux. La méfiance n'était que l'un des moindres maux de la guerre civile : encore heureux qu'une confiance absolue pût subsister entre deux amis de longue date.

— Avec le roi Étienne qui fait route vers Worcester, suivi d'une armée, personne ne va bouger jusqu'à ce qu'il soit reparti. Cela ne m'empêche pas de rester aux aguets.

Hugh se leva du banc qu'il occupait contre le mur de l'atelier de Cadfael, minuscule refuge à l'écart du monde.

— Maintenant, je rentre chez moi, dans mon lit pour une fois... Je suis banni de celui de ma femme par l'outrecuidance de ce cher petit... Mais que peut connaître des tribulations paternelles un saint homme de votre espèce ?

— Vous devez tous en passer par là, vous, les hommes mariés, répondit suavement frère Cadfael : l'irruption d'un troisième personnage, d'un indésirable, là où deux personnes se perdaient dans une contemplation mutuelle. A complies, je dirai une prière pour vous.

Il se dirigea vers l'infirmerie afin de s'occuper avec frère Edmond d'un ou deux patients qui tardaient à se rétablir, affaiblis par l'âge, la pauvreté ou la faim, et de renouveler ses compresses sur des entailles qui cicatrisaient mal. Ensuite seulement, il se rendit à complies et pria pour Hugh Beringar, sa femme et son enfant à venir – l'enfant de l'hiver.

Déjà, l'Angleterre s'enfonçait dans un hiver qui se comptait en années. Depuis son couronnement, le roi Étienne exerçait une autorité toute relative sur la majeure partie du pays tandis que sa rivale,

l'impératrice Mathilde, tenait l'Ouest et se réclamait de droits égaux^[1]. En se déchirant l'un l'autre, les deux cousins déchiraient l'Angleterre, et pourtant il fallait que la vie continue, il fallait préserver les champs face aux intempéries, saison après saison, il fallait que le cycle se poursuive, de semailles en hersage, de vendanges en moissons ; tout comme au cloître et à l'église, il fallait que s'accomplissent la fenaison, le labour et la récolte des âmes. Frère Cadfael ne se tourmentait pas outre mesure pour le sort de l'humanité. L'enfant de Hugh symbolisait une nouvelle génération, un nouveau départ, une nouvelle profession de foi : un printemps au coeur de l'hiver.

Le dernier jour de novembre, frère Herward, sous-prieur du monastère bénédictin de Worcester, fit son apparition dans la salle capitulaire de la maison soeur de Saint-Pierre et Saint-Paul à Shrewsbury. Arrivé dans la nuit, il avait été reçu par l'abbé Radulphe dans son propre logis, privilège qui le désignait comme un visiteur de marque. La plupart des frères s'interrogèrent sur cet hôte que l'abbé traitait avec tant d'égards et faisait siéger à sa droite. Pour une fois, frère Cadfael n'en savait pas plus que ses compagnons.

L'abbé et son invité formaient un contraste saisissant. Radulphe était grand, très droit, vigoureux, avec un visage rude, austère, d'un calme magistral. Si nécessaire, il pouvait s'enflammer d'une colère maîtrisée qui incitait à reculer prudemment. L'homme qui se tenait à son côté était malingre, de petite taille et d'une fragilité qu'accroissaient encore les fatigues du voyage. Sa tonsure révélait des cheveux gris. Pourtant, son regard était direct ; autour de sa bouche, ses rides indiquaient un caractère empreint de patience mais aussi de fermeté.

— Notre frère, le sous-prieur Herward de Worcester, expliqua l'abbé, est venu ici chargé d'une mission pour laquelle je n'ai pu lui être d'aucun secours. Puisque nombre d'entre vous se sont relayés au chevet de ces malheureux réfugiés, il se peut que vous ayez entendu quelque chose qui nous mette sur la voie. C'est pourquoi je lui ai demandé de répéter sa requête devant vous.

Le visiteur se leva de façon à être vu par l'ensemble de l'assistance :

— On m'a envoyé à la recherche de deux jeunes gens de noble naissance qui ont été confiés aux bénédictins de notre ville et se sont enfuis au moment de l'attaque. Ils ne sont pas revenus. Nous gardons leur trace jusqu'aux frontières du comté de Worcester, après quoi nous les perdons de vue. Comme ils avaient l'intention de se diriger vers Shrewsbury, j'essaie de savoir s'ils ont atteint votre ville. Notre frère l'abbé Radulphe me dit qu'à sa connaissance ils ne sont jamais arrivés, mais il se peut que des réfugiés les aient aperçus ou qu'on leur ait

parlé d'eux en cours de route. Je vous serais extrêmement obligé de me transmettre tous les renseignements qui pourraient nous mener jusqu'à eux. Voici leur nom : Ermina Hugonin, bientôt dix-huit ans, qui vivait dans notre couvent de femmes à Worcester, et son frère Yves Hugonin, qui résidait chez nous. Il n'a que treize ans. Ils sont orphelins de père et de mère. Leur oncle et tuteur a passé des années en Terre sainte et il n'est rentré que ces jours-ci, pour s'entendre annoncer leur disparition. On comprendra donc, ajouta frère Herward avec une grimace, que nous nous sentons gravement coupables d'avoir failli à notre tâche, bien que, à la vérité, nous ne soyons pas entièrement en faute. Nous ne contrôlions pas la situation.

— Dans un monde de chaos et de danger, acquiesça l'abbé Radulphe, nul ne saurait se prétendre infaillible. Néanmoins, des enfants si jeunes...

Frère Edmond demanda d'un ton hésitant :

— Devons-nous comprendre qu'ils sont partis seuls de Worcester ?

Bien qu'il n'exprimât aucune incrédulité ni aucun reproche, frère Herward se sentit visé.

— Je ne me cherche pas d'excuse, ni pour moi ni pour les frères de mon couvent. Pourtant, ce désastre ne s'est pas produit comme vous le supposez sans doute. L'attaque a eu lieu en début de matinée, mais au sud la ville a résisté. Nous n'avons mesuré le péril, ainsi que l'importance des troupes ennemies, que plus tard, lorsqu'elles ont pénétré par le nord. Il se trouve que le jeune Yves était parti rendre visite à sa soeur ; nous étions totalement coupés d'eux. Lady Ermina est, si j'ose dire, une jeune fille qui n'a pas froid aux yeux. Alors que les religieuses jugeaient préférable de se rassembler dans leur église et d'attendre la suite des événements, persuadées que ces soudards, dont beaucoup étaient ivres, respecteraient leur habit et se contenteraient de voler des objets de valeur, alors que nos soeurs, donc, estimaient que la foi leur ordonnait de rester, Lady Ermina voulait s'enfuir, comme tant d'autres... Même son frère n'a pas réussi à l'en dissuader. La jeune religieuse qui lui servait de chaperon a alors proposé de les accompagner. Après le départ des assaillants, quand nous avons éteint les foyers d'incendie et compté nos blessés et nos morts, nous avons appris qu'ils s'étaient échappés avec l'intention de gagner Shrewsbury. Ils avaient des provisions mais ils sont partis à pied car les soudards avaient réquisitionné tous les chevaux à la ronde. La jeune fille emportait ses bijoux et une importante somme d'argent ; elle était assez intelligente pour ne pas les montrer. Je regrette d'avoir à le dire, mais il valait mieux qu'elle s'en aille : les reîtres de Gloucester n'ont pas respecté les religieuses. Ils ont tout saccagé, tout brûlé, ils ont enlevé les plus jeunes novices, les plus jolies, et ils ont sauvagement

violenté la mère prieure quand elle a tenté de s'interposer. Je prie pour que cette jeune fille et son frère, ainsi que soeur Hilaria, soient à l'abri quelque part en ce moment... Mais hélas, j'ignore leur sort.

Frère Denis l'hospitalier, qui connaissait chacun des réfugiés, remarqua non sans regret :

— Il faut hélas que je vous le confirme : il y a de fortes chances pour qu'ils ne soient jamais arrivés. Nous ne les avons pas vus ici. Enfin, venez avec moi, interrogez ceux qui se trouvent encore dans la grand salle, plus les quelques malades de l'infirmerie au cas où ils vous fourniraient des indices. Bien sûr, nous n'avions jamais entendu parler de ces jeunes gens jusqu'à présent et par conséquent nous n'avons pas posé de question.

— Il se pourrait, suggéra frère Matthieu le cellérier, qu'ils aient eu en ville un parent, un fermier ou un ancien serviteur, moyennant quoi ils ne se sont pas arrêtés ici.

— C'est possible, admit Herward, dont le visage s'anima un instant. Je pense toutefois que soeur Hilaria préférerait les amener chez vous, sous la protection de notre ordre.

— Si personne ne peut nous aider ici, conclut l'abbé, il faudra sans doute consulter le shérif. Il saura qui a été accueilli dans l'enceinte de la ville. Vous disiez, mon frère, que l'oncle de ces deux jeunes gens venait de rentrer de Palestine. Dans ce cas, pourquoi ne s'informe-t-il pas auprès des autorités concernées ? Comment se fait-il qu'il ne se charge pas lui-même de l'enquête ? J'imagine qu'il ne saurait rejeter tous les torts sur votre maison.

Frère Herward émit un soupir. Sa frêle silhouette se redressa, puis il baissa la tête, découragé :

— Leur oncle est un chevalier de sang angevin – ce sont les enfants de sa soeur – qui se nomme Laurence d'Angers. S'il est revenu depuis peu de la croisade, c'est pour rejoindre les troupes de l'impératrice à Gloucester. D'autre part, il ne se trouvait pas encore en Angleterre lors de la bataille de Worcester. Néanmoins, aucun partisan de l'impératrice n'oserait se montrer chez nous par les temps qui courent. Le roi est ici avec une armée considérable, il est furieux, tout comme les notables de notre cité. Ces recherches incombent à notre maison par la force des choses. Il s'agit de jeunes gens absolument innocents et c'est ainsi que j'exposerai l'affaire au shérif.

— Mon soutien vous est acquis, répondit l'abbé Radulphe. Mais vérifions d'abord si personne ne peut nous donner des éclaircissements.

Jetant un coup d'oeil circulaire sur la salle du chapitre, il ne rencontra que des signes de dénégation.

— Très bien, poursuivit-il. Nous irons donc demander à nos hôtes. Le nom et l'âge des deux jeunes gens, la présence de cette

religieuse, tout cela nous apportera peut-être des renseignements utiles.

En quittant la salle avec les autres, Cadfael ne croyait guère aux résultats de leurs investigations. Il venait de passer des journées entières au chevet des réfugiés ; or on n'avait jamais mentionné les trois disparus. Il avait écouté des quantités de récits, mais nul n'avait évoqué deux enfants perdus sur les routes, avec une jeune bénédictine pour toute escorte.

De surcroît, leur oncle était l'homme de l'impératrice tout comme Gilbert Prestcote était celui du roi. Entre les deux factions, la haine avait atteint son point culminant depuis le sac de Worcester. L'appui que frère Herward et l'abbé Radulphe obtiendraient pour Laurence d'Angers restait hypothétique.

Le shérif les reçut courtoisement dans ses propres appartements, situés dans la forteresse, et écouta, impassible, le récit de frère Herward. Le teint mat, les sourcils bruns, la barbe noire, c'était malgré son aspect rébarbatif un homme équitable qui savait se montrer fidèle à sa parole et à ses hommes – pourvu qu'ils exécutent ses ordres.

— Je suis navré d'apprendre cette disparition, dit-il quand le moine se tut, et plus navré encore de devoir vous répondre que vous ne trouverez pas ceux que vous cherchez à Shrewsbury. Depuis la bataille, on m'a informé de toutes les arrivées en provenance de Worcester et personne n'a fait allusion à ces trois jeunes gens. Beaucoup d'habitants de Worcester sont déjà retournés chez eux maintenant que Sa Grâce notre roi a renforcé la garnison. Si, comme vous le dites, leur oncle est un personnage éminent, de retour en Angleterre pourquoi ne peut-il entreprendre lui-même cette enquête ?

Jusqu'à présent, frère Herward n'avait cité que le nom du chevalier, sans entrer dans les détails, et ce nom n'évoquait qu'un gentilhomme paré de tout le prestige de la croisade. En Terre sainte, régnait une paix plus ou moins stable. Mais dire toute la vérité présentait des risques.

— Messire, avoua-t-il dans un soupir, Laurence d'Angers souhaiterait vivement partir à leur recherche. Seulement, pour cela, il lui faudrait votre soutien, ou encore une dispense spéciale de Sa Grâce le roi Étienne. Lui et ses hommes ont prêté allégeance à l'impératrice, dont ils ont rejoint les rangs à Gloucester.

Il se hâta de s'expliquer tant qu'on lui laissait la parole : déjà, le shérif fronçait ses sourcils noirs. Son regard s'était fait plus acéré.

— Laurence d'Angers n'est arrivé en Angleterre qu'une semaine après la bataille. Il n'y a aucunement participé, il n'était même pas au courant. Depuis qu'il a appris la disparition de ses neveux, il s'est promis de les retrouver afin de les installer en lieu sûr. Toutefois, il est

impossible à un homme de l'impératrice de se rendre dans les environs de Worcester ou de pénétrer sur les terres du roi – à moins d'un sauf-conduit.

Gilbert Prestcote laissa s'instaurer un silence pesant avant de remarquer :

— Ainsi, vous agissez en son nom... au nom d'un ennemi du roi.

— Messire, avec tout le respect que je vous dois, rétorqua frère Herward, j'agis dans l'intérêt d'une jeune fille et d'un enfant qui n'ont rien fait et ne sont en rien les ennemis du roi ou de l'impératrice. Je ne m'occupe pas de politique, je ne me soucie que de deux jeunes gens qui nous ont été confiés avant la catastrophe. N'est-il pas naturel que nous nous sentions responsables et que, en conscience, nous tentions de les sauver ?

— Si voilà qui est assez naturel, répliqua sèchement le shérif, d'autant plus que, en tant qu'habitant de Worcester, vous n'éprouvez sans doute ni une grande sympathie envers les ennemis du roi ni l'envie de leur prêter assistance.

— Nous avons souffert par leur faute, comme le reste de notre cité, messire. Le roi Étienne est notre souverain et nous le reconnaissons pour tel. Cependant, le seul devoir qui m'importe pour l'instant, c'est le sort de ces deux enfants. Imaginez l'inquiétude, l'angoisse de leur tuteur légal... Tout ce qu'il sollicite – et nous le sollicitons pour lui –, c'est l'autorisation de pénétrer sur les terres du roi et d'y effectuer ses recherches sans encombre. Toutefois, même s'il n'a rien à voir avec les massacres de Worcester et même s'il obtient un sauf-conduit de Sa Grâce le roi Étienne, je n'affirmerai pas que l'on puisse garantir sa sécurité parmi les populations de notre comté et du vôtre. Mais il est prêt à courir le risque. Si vous lui accordez un sauf-conduit, il s'engage à chercher ses neveux et rien d'autre. Il viendra sans arme et avec seulement un ou deux écuyers. Messire, je vous en conjure, au nom de ces deux enfants...

D'une voix contenue, l'abbé Radulphe prononça à son tour un plaidoyer.

— Venant d'un croisé dont la réputation demeure exemplaire, je crois qu'on peut accepter ce serment sans hésiter.

Le shérif réfléchit quelques minutes, puis déclara sur un ton de froide détermination :

— Non. Je ne délivrerai pas de sauf-conduit, et si le roi en personne avait l'intention d'y consentir, je le supplierais de refuser. Après ce qui s'est passé, tout homme de l'impératrice capturé sur mon territoire sera traité comme un prisonnier de guerre, sinon comme un espion. Si l'on s'emparait de lui dans des circonstances fâcheuses, il le paierait de sa vie ou, dans des circonstances moins graves, de sa liberté. Ses intentions ne sont pas seules en cause : que ce soit un

homme d'honneur n'empêche pas qu'il risque de communiquer à l'ennemi de précieuses informations sur nos garnisons. Enfin, par-dessus tout, j'ai le devoir de combattre les ennemis du roi et de les affaiblir chaque fois que l'occasion s'en présente : si j'ai la chance d'arrêter l'un de leurs plus vaillants chevaliers, je ne m'en priverai pas. Que sir Laurence d'Angers n'y voie aucun affront, mais, en dépit de sa bonne réputation, un sauf-conduit est hors de question. Si, malgré cela, il s'aventurait par ici, qu'il prenne garde à lui. Il n'est sûrement pas revenu de Palestine pour aller croupir dans une geôle. S'il y tombe, qu'il s'en prenne à lui-même.

— Mais la jeune Ermina, balbutia frère Herward, et son frère, un enfant... faut-il les abandonner ?

— Ai-je dit cela ? Mes hommes se chargeront au mieux de cette affaire. Dès qu'on retrouvera ces jeunes gens, ils seront reconduits chez leur oncle. Je vais donner des ordres à mes châtelains et à mes officiers. Encore une fois, je n'admettrai jamais qu'un chevalier de l'impératrice se hasarde sur des terres que j'administre au nom du roi.

Les deux moines devinèrent à son expression qu'ils ne parviendraient pas à le convaincre et que mieux valait s'accommoder du peu qu'il leur offrait.

— Il ne serait pas inutile, suggéra doucement l'abbé Radulphe, que frère Herward vous apporte quelques détails supplémentaires. Je ne sais pas s'il connaît bien la jeune fille ou la religieuse...

— Elles sont venues plusieurs fois rendre visite à Yves, répondit frère Herward. Voici leur description : Yves Hugonin, treize ans, héritier par son père d'un immense domaine, est d'une taille moyenne pour son âge, mais bâti en force, avec un visage rond au teint clair, des yeux noirs et des cheveux bruns. Le matin où la bataille a commencé, il portait une cotte bleu pâle et un manteau à capuchon de même couleur, ainsi que des chausses grises. Soeur Hilaria est reconnaissable à son habit. J'ajoute qu'elle est jeune – pas plus de vingt cinq ans – et d'un physique agréable : une silhouette élancée, gracieuse. Quant à la jeune Ermina...

Frère Herward regarda derrière l'épaule du shérif, comme pour dévisager une ombre qu'il avait à peine entrevue mais dont le souvenir s'était gravé dans sa mémoire.

— Elle va sur ses dix-huit ans ; je ne sais pas au juste la date de son anniversaire. Plus brune que son frère, les cheveux et les yeux très noirs ; grande, robuste... On dit qu'elle a l'esprit rapide et une volonté de fer.

La description visuelle avait beau manquer de précision, elle était d'une clarté étonnante. Elle le devint plus encore lorsque frère Herward termina d'un air presque distrait, quasiment pour lui-même :

— En général, on estime qu'elle est très belle.

Quand Hugh Beringar relata cette entrevue à frère Cadfael, des messagers avaient déjà transmis les instructions à l'ensemble des fiefs et des forteresses pendant que des crieurs se rendaient sur les places publiques. Prestcote avait respecté ses promesses à la lettre avant de regagner la paix de son manoir pour passer Noël en famille. Le fait que le shérif du Comté s'intéressait personnellement au sort des trois fugitifs ne pouvait que jouer en leur faveur. De son côté, frère Herward regagnait Worcester sous bonne escorte.

— Très belle ! répéta Hugh en esquissant un sourire dépourvu de gaieté.

Une jeune fille intrépide, opiniâtre, égarée dans un pays assiégé par l'hiver et dévasté par la guerre civile... Le pire était à craindre.

— Même les sous-prieurs ont des yeux, observa Cadfael à voix douce, tout en remuant le sirop pectoral qui bouillonnait sur le brasero de son atelier. Cela dit, serait-elle laide, elle courrait les mêmes dangers, ne fût-ce qu'en raison de sa jeunesse. Enfin, malgré tout, ils sont peut-être à l'abri en ce moment, qui sait ? Dommage que leur oncle appartienne à l'autre camp et ne puisse se lancer lui-même à leur recherche.

— Il est allé trop tard à Jérusalem pour que vous le rencontriez, j'imagine ? s'enquit Hugh.

— Une autre génération, mon petit ! Voilà vingt-six ans que j'ai quitté la Terre sainte.

Cadfael souleva le récipient et le posa sur le sol de terre battue afin que le liquide refroidisse durant la nuit, puis il se redressa avec précaution. Il approchait la soixantaine, même s'il paraissait une douzaine d'années de moins.

— Les choses ont dû changer là-bas, reprit-il. Le lustre de toute cette gloire s'est vite terni. De quel port est-il parti, déjà ?

— De Tripoli, selon frère Herward. Du temps de votre folle jeunesse, vous avez hanté cette ville, je pense ? J'ai l'impression qu'il ne vous restait plus beaucoup d'endroits à explorer sur la côte.

— Pour ma part, je préférerais Saint-Siméon : un port magnifique et de bons artisans dans les chantiers navals. Antioche n'était qu'à quelques miles en amont.

Il avait d'excellentes raisons pour se souvenir d'Antioche : là avait commencé et pris fin sa longue histoire d'amour avec la Palestine, cette contrée somptueuse et inhospitalière, cette terre cruelle d'or, de sang et de désert. Depuis qu'il avait jeté l'ancre dans ce port industriel et paisible qu'était l'abbaye, il n'avait guère eu le loisir de faire revivre les lieux bénis de sa jeunesse, mais voilà que la ville ressuscitait devant lui avec son fleuve et ses vallons verdoyants, dans l'ombre bienfaisante de ses venelles et le tohu-bohu de ses

marchés. Et Mariam, qui vendait ses fruits et ses légumes dans la rue des Voiliers... Les feux du soleil enchâssaient son beau visage dans des rayons d'or et d'argent, et les cheveux noirs qui brillaient à travers son voile étaient enduits de parfum... Mariam la Sarrasine avait illuminé l'arrivée en Orient d'un jeune homme de dix-huit ans, elle avait dit adieu à un soldat aguerri, à un marin de trente-trois ans. Une jeune veuve amoureuse et solitaire, une femme du peuple qui ne plaisait pas à tout le monde – trop farouche, trop indépendante, trop dédaigneuse. La mort de son mari avait laissé un vide intolérable que le jeune étranger avait comblé de tout son cœur et de toute son âme. Il l'avait connue durant une année entière avant que l'armée des croisés n'investisse Jérusalem.

D'autres femmes l'avaient précédée, d'autres avaient suivi. Il se les remémorait avec gratitude, exempt de tout remords, car il avait donné et reçu le plaisir et la tendresse. Aucune ne s'était plainte. Si c'était là un argument bien fragile d'un point de vue éthique, du moins se rassurait-il ainsi. Se repentir d'avoir aimé une femme comme Mariam eût été insultant.

— Désormais, reprit Cadfael, ils signent des alliances qui leur garantissent la paix, ne serait-ce qu'à titre provisoire. Un seigneur angevin doit se sentir moins utile là-bas qu'en Angleterre, où sa dame elle-même se retrouve en lice. Il porte un nom respectable, d'après ce qu'on m'a dit. Dommage que son retour coïncide avec cette flambée de haine.

— Dommage que des hommes d'honneur aient des raisons de se haïr, répliqua Hugh. Je suis l'homme du roi, je l'ai choisi en toute conscience, il m'inspire une certaine affection et je ne suis pas près de l'abandonner pour je ne sais quel leurre, mais je comprends trop bien pourquoi un baron angevin a pu voler au secours de sa dame aussi loyalement que je sers mon roi. Cadfael, cette guerre civile marque la fin de toutes nos valeurs.

— Pas du tout, protesta Cadfael. Jamais je n'ai connu, depuis ma naissance, un temps où la vie fut facile et paisible. Votre fils grandira dans un monde moins tumultueux. Mais il est presque l'heure où la cloche m'appelle.

Ils sortirent dans la pénombre du jardin tandis que les premiers flocons de la saison leur caressaient le visage. Lors même qu'une sensation insolite flottait dans l'air, la chute de neige restait discrète, irrégulière. Plus au sud, un vent de nord-ouest charriait de lourds flocons qui déchiquetaient la nuit sous des tourbillons de frimas, abolissaient les contours, effaçaient les chemins et s'amoncelaient en une succession de vagues qui s'envolaient soudain pour se reconstituer ailleurs sous une autre forme. Les vallées s'aplanissaient traîtreusement, les collines se dénudaient. Les plus prudents

s'enfermaient chez eux, claquaient portes et vantaux, calfeutraient les interstices où s'insinuaient encore de fines coulées blanches. Les premières rafales, le premier grand gel. Grâce à Dieu, songea Cadfael en se hâtant pendant que la cloche sonnait complies, frère Herward et son escorte étaient quasiment rentrés chez eux.

Mais Ermina et Yves Hugonin, qui erraient quelque part entre Shrewsbury et Worcester, et la jeune bénédictine qui avait décidé de les accompagner, avec toute son élégance, toute son innocence, que leur était-il advenu ?

CHAPITRE II

Le cinquième jour de décembre, vers midi, un voyageur en provenance du sud délivra un message urgent à l'abbaye de Shrewsbury. Il avait passé la nuit au prieuré de Bromfield, à une vingtaine de miles et, malgré la neige, avait réussi à trouver son chemin. Ayant vécu à Shrewsbury avant sa nomination, le prieur Léonard de Bromfield avait pu apprécier les multiples talents de son vieil ami Cadfael.

— Durant la nuit, expliqua le messenger, des braves gens du pays ont amené au prieuré un blessé qu'ils ont découvert sur le bas-côté de la route, sauvagement agressé et les vêtements en lambeaux ; ses assaillants l'avaient laissé pour mort. De fait, s'il était resté dehors toute la nuit, il n'aurait pas survécu aux gelées. Le prieur Léonard m'a demandé de vous en parler, parce que ce cas dépasse les compétences médicales des frères de Bromfield, et il espère que grâce à vos années de guerre vous serez capable de sauver leur blessé. Si vous pouviez venir le soigner, en admettant qu'il se rétablisse, vous les soulageriez d'un grand poids.

— Si l'abbé et le prieur m'en accordent la permission, répondit Cadfael, j'accepte volontiers. Vous dites qu'il a eu affaire à des malandrins ? Si près de Ludlow ? La situation est-elle aussi grave dans le Sud ?

— Oui. En outre, ce pauvre homme est un moine, on le voit à sa tonsure.

— Suivez-moi, nous allons soumettre cette affaire au prieur Robert.

Ce dernier écouta la requête avec bienveillance, sans élever d'objection, du moment que ce n'était pas à lui de parcourir une telle distance parmi les rigueurs de l'hiver. Dès qu'il eut posé la question à qui de droit, le prieur Robert transmit à Cadfael l'assentiment de l'abbé Radulphe.

— Notre père abbé souhaite que vous preniez un bon cheval à l'écurie : vous en aurez besoin. Vous pourrez vous absenter aussi longtemps que nécessaire, cependant que nous appellerons frère Marc de Saint-Gilles à notre aide : à mon avis, frère Oswin manque trop d'expérience pour suffire à vous remplacer.

De sa voix douce, Cadfael s'empressa de l'approuver : âme

dévote et enthousiaste, Oswin n'aurait su endiguer les rhumes et les bronchites que leur réservait l'hiver. Marc quitterait à regret les lépreux des faubourgs de la ville.

Tandis que le messenger attachait son cheval dans une stalle de l'écurie, Cadfael choisit le sien.

— A quoi ressemblent les routes ? Vous êtes venu assez vite ; j'aurai peut-être la même chance au retour.

— Le plus dur, c'est le vent, mon frère, encore qu'il ait déblayé la grand-route presque partout. Les chemins, eux, sont sous la neige. Si vous partez maintenant, vous n'aurez pas trop de mal. Il vaut mieux aller vers le sud que vers le nord, parce qu'au moins on garde le vent derrière soi.

Cadfael n'oublia pas de remplir sa besace : il possédait des onguents, des baumes, des cataplasmes et des fébrifuges qu'on ne rencontrait pas dans les armoires de tous les hospices. Quant aux médicaments les plus courants, on les lui fournirait à Bromfield : moins il se chargerait, plus vite il galoperait. Ayant chaussé de grosses bottes, il couvrit son habit d'une épaisse houppelande de voyage dont il croisa les pans avec soin. En des circonstances moins tragiques, il se serait réjoui de retourner dans le monde et, luxe suprême, de pouvoir choisir sa monture à l'écurie. Comme il avait jadis guerroyé aussi bien en pleine tempête que sous la canicule, les rafales ne lui faisaient pas peur, même s'il était assez avisé pour s'en méfier.

Durant ces quatre jours de blizzard, le climat avait respecté un schéma immuable : une brève éclaircie vers midi, puis un amoncellement de nuages et, en fin de soirée, une nouvelle chute de neige qui se prolongeait une bonne partie de la nuit. Il gelait toujours à pierre fendre. Aux alentours de Shrewsbury, il n'était tombé que de la poudreuse ; les flocons dessinaient au gré du vent des entrelacs changeants sur la terre sombre. En revanche, dès qu'il se dirigea vers le sud, les champs devinrent plus blancs et les fossés se comblèrent. Les branches des arbres fléchissaient sous le poids de la neige ; en milieu d'après-midi, le ciel sembla à son tour se courber vers la terre, alourdi par une multitude de nuages d'un bleu plombé. Les loups ne tarderaient pas à descendre des collines pour venir rôder en quête de proie auprès des habitations. Plus enviable était le sort du hérisson blotti sous la haie pour hiberner à son aise, ou celui de l'écureuil barricadé avec son amas de provisions. L'automne avait été riche en noisettes et en glands.

Cadfael aimait voyager à cheval, fût-ce seul et en plein hiver. Il n'en avait plus guère l'occasion. C'était l'un des plaisirs auxquels il avait renoncé pour goûter dans la quiétude du cloître le sentiment d'avoir trouvé sa véritable place. Le dos arc-bouté contre la violence de la bise, il distingua les premiers flocons de la soirée, fins comme

des grains de poussière, qui tournoyaient près de lui, plus rapides que son cheval. Son manteau à capuchon l'en préservait tandis qu'il pensait à l'homme qu'il allait soigner.

Un moine, avait déclaré le messenger. De Bromfield ? Sûrement pas. Ils auraient su son nom. Un moine qui errait sur les chemins au beau milieu de la nuit ? Pour quelle raison ? D'autres avaient fui Worcester sur les mêmes routes, et où étaient-ils désormais ? Peut-être le malheureux avait-il voulu échapper au carnage.

La neige s'épaississait. Deux rideaux d'écume virevoltaient aux côtés du cavalier, comme s'il les écartait sur son passage et réapparaissaient plus loin devant lui, pareils à des voiles de gaze, en l'invitant à poursuivre de l'avant. Quatre fois peut-être, il avait échangé un salut avec des êtres humains, qui tous se tenaient à proximité de leur maison. Par un tel climat, ne voyageaient que les âmes désespérées.

Il faisait nuit quand frère Cadfael emprunta la passerelle qui surplombait les eaux de l'Onny et parvint au porche de Bromfield. Son cheval soufflait, exténué, transi, et secouait l'encolure en crispant ses flancs irrités par le froid. Entre les torches du portail, Cadfael sauta allégrement au bas de sa monture et confia la bride à un frère convers. Devant lui s'étendait une cour familière, plus longue qu'à Shrewsbury, où des bâtiments monastiques scintillaient à la lueur des torches. La masse sombre de la chapelle Sainte-Marie s'estompait dans l'obscurité, un peu trop vaste et trop noble pour un prieuré aussi modeste. Émergeant des ténèbres de la cour, se détacha une silhouette dégingandée qui n'était pas sans évoquer un héron : le prieur Léonard. Le dos voûté, il agitait ses bras comme des ailes en se précipitant au-devant du visiteur. Les flocons avaient dû envahir la cour pendant la journée, car une couche de poudreuse dissimulait le sol. Au matin, on l'entendrait craquer sous les pas, à moins que le vent n'en balaie la moitié pour la transporter ailleurs.

— Cadfael ?

Le prieur étant d'une myopie proverbiale, il plissa les paupières et avança à tâtons une main qui rencontra aussitôt une autre main familière.

— Grâce au ciel, vous êtes là ! L'état de ce malheureux me préoccupe... Mais un tel voyage... Entrez, entrez, je vous ai fait préparer un repas. Vous devez mourir de faim et de fatigue.

— Permettez-moi de le voir d'abord, répondit Cadfael.

Il s'achemina vers le haut de la cour en laissant de larges empreintes sur la blancheur du sol. Le prieur marchait à grandes enjambées, ralentissant l'allure pour rester à sa hauteur, ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre avec volubilité :

— Nous l'avons installé à l'infirmerie, dans une chambre à part

pour qu'il se repose mieux. Il respire avec une sorte de râle, comme s'il souffrait de la tête. Il n'a pas dit un mot ni ouvert les yeux depuis qu'on nous l'a amené. Son corps est couvert de contusions, sans grande gravité toutefois. Mais il a reçu des coups de couteau et il a perdu beaucoup de sang ; l'hémorragie a enfin cessé. Par ici... Il fait moins froid à l'intérieur...

L'infirmerie se situait un peu à l'écart, protégée du vent par la masse de la chapelle. Ils fermèrent le lourd battant derrière eux. Léonard conduisit Cadfael dans une pièce exiguë, dépouillée, où une lampe à huile éclairait un lit. A leur arrivée, un jeune moine agenouillé se releva et s'éloigna du malade.

Celui-ci était allongé sur le dos comme un gisant. Tout en s'efforçant de respirer, il émettait un son guttural, mais c'est à peine si son souffle soulevait les couvertures. Tourné vers le haut de l'oreiller, le visage demeurait immobile, les yeux clos, les joues creuses et bleuies sous les pommettes saillantes. Des bandages entouraient son crâne, masquant la tonsure, les arcades sourcilières étaient bosselées et tellement déformées que l'un des yeux disparaissait dans des replis de chair tuméfiée. Impossible de deviner son aspect en temps normal. Néanmoins, Cadfael le jugea solidement charpenté et sans doute assez jeune : pas plus de trente-cinq ans, semblait-il.

— Le miracle, chuchota Léonard, c'est qu'il n'ait pas de fracture. Hormis sur la boîte crânienne, peut-être... Vous procéderez tout à l'heure à un examen plus approfondi.

— Pourquoi pas maintenant ?

Après avoir ôté sa houppe, Cadfael posa sa besace sur le carrelage et s'attela à la tâche. Un petit brasero brûlait dans un coin, et pourtant, quand il glissa les mains sous les couvertures afin de palper les côtes, les cuisses et les pieds, le corps inerte était d'un froid cadavérique. Les couvertures ne suffisaient pas.

— Mettez des pierres et des briques sur les plaques des fourneaux, dit Cadfael, puis enveloppez-les de flanelle. Nous allons le réchauffer en renouvelant les pierres au fur et à mesure. Cette chute de température ne provient pas du froid ambiant mais des mauvais traitements qu'il a subis. Nous allons l'en tirer, sans quoi il ne guérira jamais. J'ai connu des hommes tellement marqués par des atrocités qu'ils se désintéressaient de tout et se laissaient dépérir alors qu'ils ne souffraient d'aucune maladie grave. Avez-vous réussi à le nourrir ou à le désaltérer ?

— Chaque fois que nous avons essayé, il n'a rien pu avaler : une simple goutte de vin ne peut franchir ses lèvres.

La bouche était méconnaissable, meurtrie à coups de poing ou de gourdin. Il avait dû perdre des dents. Mais non : lorsque Cadfael lui retroussa délicatement la lèvre supérieure, des dents blanches

apparent, saines, régulières et bien rangées.

Le jeune moine s'était éclipsé vers les cuisines pour s'occuper des pierres et des briques. Cadfael rabattit les couvertures et observa le corps dénudé. En guise de vêtement, les frères l'avaient entouré d'un drap de lin afin que ses plaies soient au contact d'une surface lisse et nette. Sous le coeur, un bandage enserrait l'entaille au couteau. Cadfael ne le défit pas ; que les moines aient scrupuleusement nettoyé et pansé la totalité de ses blessures, il n'en doutait pas un instant. Il glissa les doigts sous le bandage de façon à vérifier l'état de la cage thoracique.

— Quand ils ont voulu l'achever, le couteau a heurté la côte et ils n'ont pas attendu de voir s'il était mort. Il est robuste : regardez cette ossature. Ils étaient au moins trois ou quatre à l'attaquer.

Grâce à ses baumes, Cadfael soigna au mieux les plaies qui menaçaient de s'infecter et laissa les écorchures pour plus tard. Deux jeunes moines apportèrent des pierres et des briques chaudes qu'ils disposèrent autour du corps, près de lui mais sans le toucher, puis repartirent vers les cuisines en trotinant dévotement. Une bonne brique bien chaude sous ses pieds nouveaux : si les pieds avaient froid, disait Cadfael, le corps continuerait à grelotter. Passant ensuite à la tête, il ôta les pansements pendant que Léonard soutenait le blessé par les épaules. La tonsure apparut ; d'épais cheveux bruns sur un crâne où suintaient deux ou trois cicatrices. Une couronne de cheveux si abondante, si vigoureuse qu'à elle seule elle lui avait épargné une fracture. Cadfael appuya légèrement les doigts sur la voûte crânienne sans déceler de cavité.

— Bien que son esprit soit sans doute perturbé par le choc, je suis certain que le crâne est intact. Remettons-lui ses pansements, pour plus de chaleur et de confort. Aucune fracture à signaler.

Le blessé reprit sa position initiale, toujours inconscient. Cependant, les pierres avaient produit un résultat : la peau semblait plus douce, plus humaine, le corps était désormais capable de se réchauffer.

— A présent, nous pouvons nous retirer, dit Cadfael, songeur. Je vais le veiller durant la nuit ; je ne dormirai que demain, dans la journée, quand nous verrons mieux où il en est. Mais j'affirme qu'il vivra. Maintenant, mon révérend père, avec votre permission, je profiterais volontiers de ce souper que vous m'avez promis. Et avant toute chose, qu'un jeune moine m'aide à enlever mes bottes, car je ne suis plus assez souple pour ce genre d'exploit.

Le prieur Léonard tint compagnie à son hôte pendant le repas, sans lui dissimuler à quel point la présence d'un médecin expérimenté le rassurait.

— Je ne possède pas votre savoir ni les capacités nécessaires. De surcroît, le ciel m'est témoin que je n'ai jamais recueilli une créature dans un tel état ! Je l'ai cru mort avant même de l'installer ici pour tâcher d'arrêter l'hémorragie. Comment il en est arrivé là, nous ne l'apprendrons peut-être jamais.

— Qui l'a amené ici ? interrogea Cadfael.

— L'un de nos fermiers de la région de Henley, un brave cultivateur nommé Reyner Dutton. C'était le premier gel, la première nuit de neige, et Reyner avait perdu une génisse, l'un de ces ruminants épris de liberté qui un beau jour s'affranchissent de leur joug et partent en quête d'une nouvelle vie. Reyner battait les environs avec deux de ses valets de ferme. Sur un bas côté de la route, ils ont trébuché sur ce malheureux et ils ont renoncé à leurs recherches pour s'empressement de l'emmener à l'abri. Cette nuit-là, la tempête soufflait avec une telle rage que l'on ne voyait plus rien. S'ils l'avaient laissé sur place, il serait mort. Il n'a certainement pas séjourné longtemps dans la neige.

— Ils n'ont pas croisé une bande de maraudeurs ? Personne ne les a attaqués ?

— Non. Cela dit, comme on ne distinguait rien à plus de douze pas, on pouvait quasiment se frôler sans s'en apercevoir. Nos trois paysans ont eu la chance de ne pas subir le même sort, encore que leur nombre ait eu de quoi décourager n'importe quel rôdeur. Ils connaissent la région par coeur. Au milieu de ces rafales et de ces tourbillons de neige, les sentiers apparaissent et disparaissent deux fois par jour ou même davantage. On pourrait parcourir un mile, sûr de ses points de repère, et se fourvoyer en essayant de revenir sur ses pas.

— Et notre blessé, personne ne l'a jamais vu, ici ?

Le prieur Léonard sursauta, partagé entre l'étonnement et l'embarras :

— Mais si, naturellement ! Ai-je oublié de vous le dire ? En fait, je vous ai adressé ce messenger en toute hâte, sans prendre le temps de lui fournir de détails. Le blessé est un bénédictin de Pershore que son abbé nous avait envoyé. Nous avons négocié avec eux un doigt de sainte Eadburga, dont ils possèdent les reliques, comme vous le savez. C'est ce frère qui nous l'avait apporté dans un reliquaire voici quelques jours. Il était arrivé le premier du mois, dans la soirée, et il avait assisté aux cérémonies inaugurales.

— Dans ces conditions, questionna Cadfael, abasourdi, comment se fait-il qu'on l'ait découvert dans cet état à peine un ou deux jours plus tard ? Vous êtes bien négligent envers vos hôtes, Léonard !

— Mais il est parti, Cadfael ! Avant-hier, il a déclaré qu'il devait nous quitter le lendemain en début de matinée ; hier, il a pris congé,

en effet, sitôt après le petit déjeuner. Nous lui avons donné des provisions. Nous ne comprenons pas plus que vous comment il a pu être attaqué aussi près du prieuré... Où il a pu se diriger entre hier matin et la nuit dernière, je n'en ai pas la moindre idée. En tout cas, il n'est pas resté toute la journée sur le bas-côté de la route, sans quoi nous serions en train de sonner le glas.

— Que savez-vous de lui ? Vous a-t-il dit son nom ?

Le prieur haussa ses maigres épaules : que signifiait un simple nom ?

— Il s'appelle Elyas. Bien qu'il n'en ait rien dit, je ne pense pas qu'il ait pris l'habit voilà très longtemps. Un homme d'un naturel assez taciturne ; en particulier, je me souviens qu'il ne parlait jamais de lui. Il surveillait la température extérieure avec une certaine anxiété. Cela nous semblait légitime, puisqu'il devait reprendre la route, mais maintenant j'ai l'impression qu'il y avait autre chose, car il a fait allusion à des gens qui venaient de Cleobury et qui l'avaient quitté du côté de Foxwood : il les avait rencontrés là-bas alors qu'ils s'enfuyaient de Worcester. Il leur a conseillé de se réfugier à Bromfield, mais ils comptaient traverser les collines pour aller à Shrewsbury. La jeune fille était très déterminée, disait-il, et c'est elle qui dirigeait les opérations...

Cadfael dressa l'oreille.

— La jeune fille ? Une jeune fille qui commandait aux autres ?

— Oui, autant que je me rappelle, répondit Léonard, surpris par ce regain d'intérêt.

— A-t-il mentionné ceux qui l'accompagnaient ? Un petit garçon ? Une religieuse qui veillait sur eux ?

— Non, il n'a rien dit d'autre. Il se tourmentait beaucoup à leur sujet : la neige s'était mise à tomber dès son arrivée à Bromfield. Et donc, sur ces collines battues par les intempéries...

— Pensez-vous qu'il se soit lancé sur leur piste ? Qu'il ait souhaité s'assurer qu'ils s'acheminaient sans encombre vers Shrewsbury ? Leur route n'était guère éloignée de la sienne.

— C'est possible, répondit Léonard, puis il se tut, scrutant le visage de Cadfael.

— Je me demande, dit celui-ci, je me demande s'il les a rattrapés – s'il les amenait ici.

Il parlait plus pour lui-même que pour le prieur, qui attendait patiemment des éclaircissements. Si l'hypothèse se révélait juste, qu'était-il advenu des trois jeunes gens privés de leur unique protecteur laissé pour mort sur le terrain ? Toutefois, rien ne venait confirmer qu'il s'agissait des Hugonin et de la religieuse, puisque des foules de malheureux avaient fui la cité saccagée.

Existait-il beaucoup de jeunes filles de cette trempe ? Oui,

Cadfael en avait vu dans les châteaux comme dans les chaumières, parmi les grands de ce monde comme chez les manants attachés à la glèbe. La gent féminine recelait bien des mystères.

— Léonard, reprit-il en se penchant par-dessus la table, avez-vous entendu la proclamation du shérif Prestcote : la disparition de deux jeunes gens de Worcester escortés par une religieuse ?

Le prieur secoua la tête, intrigué.

— Non, je ne m'en souviens pas. Vous voulez dire que... c'est d'eux qu'il s'agissait ?

Lorsque Cadfael lui eut raconté l'histoire des trois fugitifs recherchés par leur oncle, il remarqua :

— Voilà qui me paraît vraisemblable, en effet. Si seulement ce pauvre frère pouvait parler !

— Il a déjà parlé : il vous a dit qu'il les avait laissés à Foxwood et qu'ils avaient l'intention d'atteindre Shrewsbury en coupant par les collines, ce qui implique qu'ils ont longé les flancs de la Clee en direction de Godstoke. Et là, ils ont dû trouver asile sur les terres du prieuré de Wenlock, et dans ce cas sont en bonnes mains.

— C'est un chemin périlleux et plein d'embûches, objecta le prieur, atterré. De plus, ce blizzard durant la nuit...

— Nous n'avons aucune certitude ; ce n'est qu'une intuition. Après tout, un quart de la population de Worcester a emprunté cette route. Mieux vaut que je continue de veiller notre blessé plutôt que de me perdre en spéculations. Lui seul est à même de nous en apprendre davantage et c'est de lui que nous devons nous occuper en priorité, puisqu'il est là. Allez à complies, Léonard, et priez pour lui. J'en ferai autant à son chevet. S'il ouvre la bouche, ne vous inquiétez pas, je resterai bien assez lucide pour m'en apercevoir.

Un premier changement, encore infinitésimal, se produisit au cours de la nuit. Depuis des années, frère Cadfael avait l'habitude de ne dormir que d'un oeil – et les oreilles aux aguets. Installé sur un tabouret bas à côté du lit, il somnolait, la tête inclinée et les bras croisés, un coude appuyé sur le cadre de bois afin de capter les moindres mouvements éventuels. Il se pencha soudain, retenant son souffle : frère Elyas venait de respirer normalement. Une profonde inspiration, plus profonde que d'habitude, traversa de part en part le corps martyrisé, provoquant des gémissements de douleur. Au fond de sa gorge, l'affreux râle s'était atténué ; il aspirait goulûment. Un long tremblement agita le visage tuméfié tandis que s'ouvraient les lèvres enflées. Du bout de sa langue desséchée, le blessé s'efforça de s'humecter les lèvres, puis la souffrance l'obligea à renoncer. Il ne referma pas la bouche, malgré tout, et, desserrant les dents, il exhala un soupir rauque.

Cadfael avait posé un pichet de vin au miel près du brasero afin de lui conserver sa tiédeur. Quand il en fit glisser quelques gouttes entre les lèvres altérées, il eut la satisfaction de voir se contracter le visage inexpressif : frère Elyas essayait d'avalier. Cadfael trempa un doigt dans le vin et lui en toucha les lèvres ; elles s'étaient refermées. Aussitôt, elles réagirent en se rouvrant, assoiffées. Goutte après goutte, le blessé absorba une bonne partie du liquide. Cadfael n'abandonna que lorsque frère Elyas cessa de réagir. Son inconscience glacée, amnésique, faisait place au sommeil maintenant que les pierres et le vin lui avaient insufflé un peu de chaleur. Quelques jours de repos, songea Cadfael, le temps que frère Elyas recouvre ses esprits, et il se rétablirait. Quant à pouvoir raconter ce qui lui était arrivé, c'était une autre question : Cadfael avait connu des malades qui se remémoraient tous les détails de leur enfance au détriment des événements les plus récents.

Il enleva des briques presque froides aux pieds de son patient et alla en prendre d'autres aux cuisines, après quoi il regagna son poste. A présent, frère Elyas dormait, sans doute, mais d'un sommeil troublé, entrecoupé de plaintes. De temps en temps, un soubresaut le parcourait de la tête aux pieds. Une ou deux fois, il parut en proie à un supplice intolérable ; la gorge, les lèvres et la langue s'épuisaient à former des mots et ne parvenaient qu'à émettre des sons inintelligibles. Cadfael se courba vers lui, en quête de syllabes articulées, de paroles cohérentes, mais la nuit s'écoula sans apporter d'amélioration.

Peut-être les bruits qui rythmaient la vie du couvent, au-dehors, étaient-ils capables de ressusciter une habitude, d'atteindre une zone sereine au sein de cette souffrance, car le blessé s'apaisa soudain lorsqu'une cloche sonna prime. Ses paupières tressaillirent, tentèrent de s'ouvrir, puis se fermèrent douloureusement, agressées par la lumière du petit jour. Il se racla la gorge, rouvrit la bouche et s'efforça de parler. Cadfael approcha une oreille.

— Une folie..., dit Elyas, ou du moins Cadfael le crut-il...
Franchir la Clee, avec cette neige...

Sa tête bascula sur l'oreiller. Il haletait sous l'effet de la douleur.

— Si jeune... si obstinée...

Son angoisse sembla se calmer ; il retombait dans un sommeil moins agité. Puis, d'une voix faible comme un murmure et soudain audible, il ajouta :

— Le petit aurait voulu venir avec moi.

Ce fut tout. Il sombra ensuite dans le silence.

— Il vivra, affirma Cadfael quand le prieur vint aux nouvelles dès la fin de l'office de prime. Mais il ne faudra rien précipiter.

A cet instant, un jeune moine grave entra pour le relayer.

— Lorsqu'il bougera, lui enjoignit Cadfael, vous lui donnerez du vin au miel. Maintenant, il peut boire. Restez auprès de lui et signalez-moi tout ce qu'il dira. Je ne pense pas que vous puissiez en faire plus pendant que je vais dormir, mais il y a une aiguière si besoin est. S'il transpire, n'ôtez pas les couvertures et essuyez lui simplement le visage. Avec l'aide de Dieu, il va continuer à dormir. Rien ne vaut le sommeil, dans son cas.

— Croyez-vous qu'il s'en remettra ? demanda Léonard en sortant de l'infirmierie avec lui.

— Tout à fait, avec un peu de temps, répondit Cadfael dans un bâillement.

Il avait envie d'un petit déjeuner avant d'aller dormir pendant le reste de la matinée. Ensuite, il retournerait vérifier les bandages de la tête et des côtes, ainsi que les blessures susceptibles de s'infecter. Il y verrait alors plus clair.

— A-t-il parlé ? questionna Léonard. A-t-il dit quelque chose ?

— Oui, il a parlé d'un enfant et il a précisé que c'était une folie de traverser les collines avec toute cette neige. Je suis quasiment certain qu'il a rencontré les Hugonin. C'était bien la jeune fille qui voulait partir de son côté. Très jeune et très obstinée, a-t-il dit.

Il songea un instant à cette inconnue qui bravait à la fois la tempête et l'anarchie de la guerre civile, puis il poursuivit :

— Nous penserons à eux un peu plus tard. Dans l'immédiat, je voudrais un petit déjeuner et un lit. Je ne quitterai pas frère Elyas tant qu'il aura besoin de moi, mais je me permets de vous suggérer ceci, Léonard, si vous avez des visiteurs qui se rendent aujourd'hui à Shrewsbury : pourquoi ne pas les charger d'avertir Hugh Beringar que nous tenons nos premiers renseignements sur les trois fugitifs ?

— Je n'y manquerai pas. Un marchand d'habits doit rentrer à Shrewsbury pour les fêtes de Noël et il prendra la route juste après le petit déjeuner. Je vais tout de suite le prévenir. Quant à vous, Cadfael, allez-vous reposer.

Avant la nuit, frère Elyas ouvrit de nouveau les paupières. Cette fois, bien que la lumière lui blessât la vue, il écarquilla les yeux avec une stupéfaction croissante. Ce fut seulement lorsque le prieur s'inclina vers lui, par-dessus l'épaule de Cadfael, que son regard s'éclaira. A l'évidence, ce visage lui était familier. D'une voix rauque, il murmura :

— Père prieur... ?

— Oui, mon frère, répondit Léonard sur un ton apaisant. Vous êtes chez nous, en sécurité à Bromfield. Reposez-vous, reprenez des forces. Vous avez été blessé mais vous êtes maintenant à l'abri, entouré d'amis. Ne craignez rien... Demandez-nous tout ce que vous

voudrez.

— Bromfield, chuchota Elyas dans un frisson. On m'y avait chargé d'une mission... La relique... Oh ! on l'a perdue ? questionna-t-il en levant la tête dans un mouvement de panique.

— Non, vous nous l'avez apportée, dit Léonard. Elle est ici, sur le maître-autel de la chapelle. Vous avez prié avec nous pendant que nous l'installions. Vous ne vous rappelez pas ? Vous avez accompli votre mission, vous vous en êtes fort bien acquitté.

— Mais comment... J'ai mal à la tête...

Sa voix se perdit dans un gémissement tandis qu'il fronçait ses sourcils noirs, sous l'empire de la douleur et de l'angoisse :

— C'est si lourd, je sens quelque chose qui appuie... Que s'est-il passé ?

Les deux moines le lui expliquèrent avec ménagement et, quand ils lui dirent qu'il avait été attaqué sur la route de Pershore, ce nom lui rendit une partie de sa mémoire : il se souvint que c'était son couvent et de là il reconstitua le détour qu'il avait emprunté pour se rendre à Bromfield en évitant les abords dangereux de Worcester. Cependant, il n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était produit après son départ de Bromfield ni de l'agression dont il avait été victime.

— Les avez-vous revus ? insista Cadfael à mi-voix. La jeune fille et le petit garçon qui voulaient continuer vers Godstoke en coupant par les collines ? Une folie, mais la jeune fille ne voulait pas en démordre et son frère n'a pas réussi à la faire changer d'avis...

— De quelle jeune fille s'agit-il ? De quel petit garçon ?

— Et puis, la religieuse... une bénédictine qui voyageait avec eux...

Frère Elyas avait oublié. Dans ses efforts pour retrouver la mémoire, il s'agitait et ne parvenait qu'à s'affoler davantage, épouvanté, honteux de ne pouvoir répondre à ce qu'on attendait de lui. Cadfael essuya doucement la sueur qui perlait sur son front :

— Ne vous tourmentez pas, fiez-vous à la providence et à nous. Vous avez bien rempli votre mission. Maintenant, il faut vous reposer.

Ils remplacèrent ses bandages, passèrent de l'onguent sur ses plaies et le nourrirent d'un bouillon qu'ils préparèrent grâce aux maigres réserves de viande de l'infirmerie, en l'allongeant avec des herbes et de la farine d'avoine. Ensuite, ils dirent l'office du soir avec lui. Quand ils le recouchèrent, il poursuivait encore, à en juger par ses sourcils froncés, les souvenirs qui s'obstinaient à le fuir. Durant la nuit, pendant ces petites heures où l'Esprit franchit le seuil du monde et s'en retire, le blessé parut se débattre entre le rêve et la mémoire, mais sans émettre autre chose que des sons inarticulés. Comme ces efforts lui coûtaient trop et risquaient de nuire à sa guérison, Cadfael,

qui assurait cette veille délicate entre toutes, l'aida à retrouver un sommeil réparateur. On vint le relayer avant l'aube. Elyas dormait. Son état physique s'améliorait. Mentalement, il en était toujours au même point.

Cadfael se réveilla à midi et regagna aussitôt la chambre de son patient. Celui-ci lui parut plus calme que pendant la nuit ; selon toutes les apparences, il souffrait moins. Un moine âgé s'occupait de lui. Le ciel était pur, signe que la lumière durerait jusqu'au crépuscule. En dépit de la gelée persistante et des menaces de neige, le soleil illuminait la campagne et invitait au voyage.

— Puisqu'il est bien soigné, dit Cadfael au prieur Léonard, je peux m'absenter sans remords durant quelques heures. Mon cheval a pris du repos et les routes vont rester praticables avant les premiers flocons. Je compte aller à Godstoke pour savoir si on y a aperçu nos trois fugitifs et, au cas où ils seraient repartis, je me renseignerai sur leur itinéraire. Il doit y avoir six jours que frère Elyas les a quittés à Foxwood. S'ils ont atteint les terres de Wenlock, ils ont pu continuer jusqu'au prieuré lui-même, ou bien jusqu'à Shrewsbury, à l'heure qu'il est. Ainsi, la boucle sera bouclée et nous pourrons enfin respirer.

CHAPITRE III

Encaissées dans un vallon boisé, les terres de Godstoke appartenait au prieuré de Wenlock. Les moines exploitaient le tiers du domaine et le reste était affermé à des paysans. L'ensemble était prospère. Une fois franchies les collines, des fugitifs se trouvaient à l'abri et pouvaient poursuivre à leur guise sur toute l'étendue de la propriété.

Toutefois, l'intendant du domaine se montra catégorique :

— Nous avons entendu parler de cette disparition et, bien qu'il y ait peu de chances qu'ils soient passés par ici plutôt que par la grand-route de Ludlow, j'ai effectué mon enquête un peu partout. Soyez-en sûr, mon frère, on ne les a pas vus à Godstoke.

— On les a signalés pour la dernière fois à Foxwood, observa frère Cadfael. Ils arrivaient de Cleobury avec l'un de nos frères, qui leur a suggéré de l'accompagner à Bromfield et ils ont refusé pour continuer au nord. J'espérais qu'ils se réfugieraient chez vous.

— A votre place, j'aurais fait la même déduction. Mais nous ne les avons pas vus.

Cadfael réfléchit un moment. Il connaissait la région juste assez pour ne pas s'égarer. Si les fugitifs avaient évité ces parages, rien ne servait d'insister. En revanche, mieux valait continuer les recherches sur la route la plus logique, celle qui venait directement de Foxwood, mais c'était l'affaire d'une journée entière. Comme le crépuscule approchait déjà, autant regagner Bromfield par le chemin le plus court.

— Restez vigilant, au cas où vous apprendriez du nouveau, dit Cadfael. Je rentre chez le prieur Léonard. Si je prends par le sud-ouest, c'est à vol d'oiseau, je crois. Quel est l'état des routes ?

— Vous traverserez une partie de la forêt de la Clee et il faudra garder le soleil un peu sur votre droite : vous ne pouvez pas vous tromper. Méfiez-vous, les rivières ne sont pas fiables, même depuis le début des gelées.

L'intendant lui indiqua la direction et le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait du vallon pour rejoindre un sentier qui s'étirait entre des collines en pente douce. Cadfael tournait le dos à la masse ronde de Brown Clee, en laissant sur sa gauche les contours plus escarpés de Titterstone Clee. Le soleil tardait à sombrer et dessinait un globe

rougeâtre derrière de fins nuages gris. L'inévitable neige ne tomberait pas avant une heure ou deux. L'air était glacial, sans le moindre souffle de vent.

Un mile plus loin, il pénétra dans la forêt. Les arbres conservaient encore des cristaux de neige, et des lames de glace pendaient aux endroits où le soleil de midi avait percé la chape des branches. Enfoui sous une couche de feuilles mortes et d'aiguilles, le sol n'offrait pas de difficulté. Les arbres créaient même une source de chaleur. La Clee était une forêt royale que l'on négligeait désormais, comme une grande partie du territoire anglais, et que s'appropriaient des hobereaux pendant que le roi et l'impératrice se disputaient la couronne – à moins de dix miles de la citadelle, cette région retournait à l'état sauvage. Les zones défrichées étaient rares. Les cerfs et les lapins de garenne y avaient établi leur fief, mais, par un hiver aussi rigoureux, les daims eux-mêmes seraient morts de faim si l'on n'avait eu la sagesse de les nourrir. Désireux de sauvegarder leur sport favori, les seigneurs faisaient parfois mettre à leur disposition des fourrages trop précieux pour être gaspillés par les fermiers. Cadfael dépassa une meule de foin réduite en charpie par les bêtes affamées. La neige alentour portait leurs traces et témoignait que le garde forestier s'acquittait de sa tâche sans se soucier des rivalités politiques.

A travers les branches, le cavalier entrevoyait de temps en temps le soleil déclinant. La nuit se répandait comme une nuée sur une terre encore baignée de clarté. Quand les arbres s'écartèrent devant lui, il déboucha dans un essart : un jardinet et un champ entouraient un modeste cottage. Un homme rabattait deux ou trois chèvres et les rassemblait dans un enclos protégé par une claie. En entendant la neige et les feuilles gelées craquer sous les sabots du cheval, il tourna la tête, alerté. C'était un paysan d'une quarantaine d'années, d'une stature imposante. Vêtu d'une tunique de bure, il était chaussé d'épaisses jambières de cuir. Dès qu'il eut parqué ses chèvres, il vint au-devant du voyageur. Les paupières plissées, il détailla le large visage buriné, à demi dissimulé sous le capuchon, l'habit monastique et le robuste cheval.

— Dieu bénisse cette ferme et son fermier, dit Cadfael en s'avançant vers la barrière d'osier.

— Dieu soit avec vous, mon frère, répondit l'homme d'une voix unie, tandis que son regard trahissait une certaine méfiance. Où vous rendez-vous ?

— A Bromfield, l'ami. Suis-je sur le bon chemin ?

— Oui. Continuez et dans un demi-mile vous croiserez une rivière, la Hopton. Ensuite, tournez un peu à gauche pour traverser les deux ruisseaux qui se jettent dans la Hopton. Après le second ruisseau, bifurquez vers la droite en longeant la pente et vous tomberez sur la

grand-route de Ludlow, à un mile du prieuré.

Le paysan ne demanda pas pourquoi un bénédictin errait dans cette forêt à une heure aussi tardive ; il ne posa aucune question. De toute sa haute taille, il s'était posté à l'entrée de son enclos, dans une attitude de défense, ce qui ne l'empêchait pas de garder un ton déferent. Les yeux seuls disaient qu'il avait quelque chose à cacher. En même temps, il paraissait aux aguets. Pourtant, songea Cadfael, celui qui avait défriché une partie de la forêt abandonnée ne pouvait être qu'un brave homme.

— Merci de votre obligeance, dit Cadfael, le Seigneur vous le rendra. Peut-être accepterez-vous de m'aider encore : je suis un moine de Shrewsbury et je soigne l'un de nos frères de Pershore qui se trouve à l'infirmerie de Bromfield. Il s'inquiète beaucoup au sujet de trois personnes qu'il a rencontrées en chemin. Ils avaient fui le pillage de Worcester dans l'espoir de gagner Shrewsbury.

Il décrivit les trois fugitifs, doutant de son intuition jusqu'à ce qu'il surprît un coup d'oeil du paysan en direction du cottage. Cependant, l'homme resta impassible.

— Non, ils ne sont pas venus par chez moi. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ce sentier ne mène nulle part.

— Dans une région inconnue, les voyageurs risquent de se perdre, surtout avec cette neige. Vous n'êtes pas si loin de Godstoke, où je suis déjà passé. Si jamais vous apercevez ces trois jeunes gens, ensemble ou séparément, dites-leur qu'ils sont recherchés par les autorités du comté ainsi que par les abbayes de Worcester et de Shrewsbury. Dès qu'on les retrouvera, on leur donnera une escorte. La garnison de Worcester a été renforcée. Voulez-vous leur transmettre ce message si vous les voyez ?

L'homme le regarda droit dans les yeux et acquiesça :

— C'est entendu. Si jamais ils s'aventurent par ici.

Il ne bougea pas d'un pouce avant que Cadfael, relevant ses rênes, n'eût rejoint le sentier. Néanmoins, quand le cavalier se retourna, à l'abri des arbres, le paysan s'était empressé de regagner son cottage, comme pour accomplir une tâche urgente. Cadfael ralentit l'allure ; son cheval allait à l'amble. Une fois hors de vue, il s'arrêta et écouta. Un mouvement presque imperceptible, derrière sa monture, récompensa son attente. On le suivait d'un pas timide, discret, en essayant à la fois de se hâter et de passer inaperçu. D'un coup d'oeil par-dessus son épaule, il discerna en une fraction de seconde un manteau bleu qui s'élançait à couvert des arbres. Cadfael poursuivit sa route, sans précipitation, puis soudain tira la bride de côté et fit volte-face. Le bruit de pas cessa aussitôt. Au même moment, les basses branches d'un hêtre laissèrent tomber quelques flocons poudreux.

— Vous pouvez vous montrer, dit-il doucement. Je suis un moine de Shrewsbury, vous n'avez rien à craindre. Ce brave homme vous a dit la vérité.

Le jeune garçon sortit de sa retraite et se tint au milieu du sentier, les jambes écartées, hésitant à s'enfuir : un enfant de petite taille, trapu, avec une tignasse brune et de grands yeux noirs qui ne cillaient pas ; le modelé exceptionnellement ferme du menton et de la bouche démentait la rondeur enfantine de ses joues. Le manteau et la cotte bleu clair semblaient froissés et d'une propreté douteuse, comme s'il avait dormi dans les bois. Sur l'une de ses chausses grises, un trou béait à la hauteur du genou. Cependant, il portait ces vêtements usagés avec une assurance tout aristocratique. Son ceinturon arborait une dague au fourreau incrusté d'argent qui avait dû tenter plus d'un voleur. Mais quoi qu'il lui fût arrivé, il était tombé dans de bonnes mains.

— Il a dit... commença le petit garçon en s'approchant d'un ou deux pas. Il s'appelle Thurstan. Lui et sa femme ont été très gentils. Il a dit qu'il y avait quelqu'un qui lui inspirait confiance, un bénédictin, et il a ajouté que vous nous cherchiez.

— C'est exact. J'imagine que tu es Yves Hugonin.

— Oui. Je peux vous accompagner à Bromfield ?

— Naturellement, Yves, et tu seras très bien accueilli. Depuis que vous vous êtes échappés de Worcester, ton oncle d'Angers est revenu de Terre sainte et il s'est rendu à Gloucester, où on l'a informé de votre disparition. Aussitôt, il a envoyé à votre recherche. Il va être très heureux qu'on vous ait retrouvés.

L'enfant eut une moue dubitative :

— Mon oncle d'Angers ? A Gloucester ? Mais c'étaient des troupes de Gloucester qui...

— Il n'a rien à voir avec cela. Ne te soucie pas de ces querelles qui l'empêchent de venir lui-même. Ni toi ni moi n'y pouvons rien. Nous nous sommes engagés à vous ramener sains et saufs : de cela, tu peux être certain. Or nous recherchons trois personnes. Où sont ta soeur et sa gouvernante ?

— Je n'en sais rien !

La réponse avait jailli dans un cri chargé de désespoir. Son menton trembla un instant, puis il se domina.

— J'ai laissé soeur Hilaria à Cleeton et j'espère qu'elle y est toujours en sécurité. J'ignore ce qu'elle a fait après... Quant à ma soeur... Tout ça, c'est à cause de ma soeur ! Elle est partie pendant la nuit avec son amoureux. Il était venu la chercher, mais je suis sûr qu'elle lui avait envoyé un mot. J'ai essayé de les suivre. Seulement, il s'est mis à neiger...

Cadfael exhala un soupir où se mêlait l'inquiétude, le

soulagement et la perplexité. Si la religieuse s'était réfugiée à Cleeton, la jeune fille paraissait également hors de danger : l'amoureux en question n'avait sans doute pas d'intentions meurtrières. Cependant, comme l'histoire s'annonçait longue et confuse, mieux valait conduire d'abord le petit garçon à Bromfield ; les derniers rayons du soleil disparaissaient et il leur restait encore plusieurs miles à parcourir.

— Viens, tâchons de rentrer avant la nuit. Grimpe sur l'encolure, tu n'es pas lourd et tu ne gêneras pas ce brave cheval. Pose ton pied sur le mien, comme ceci...

Yves empoigna fermement la main de Cadfael et se hissa d'un bond, puis il se blottit contre lui en poussant un gros soupir.

— J'ai remercié Thurstan et je lui ai dit au revoir, précisa-t-il, scrupuleux. Je lui ai donné la moitié de ce qui restait dans ma bourse, ce qui d'ailleurs ne représente pas grand-chose. Il a répondu qu'il ne désirait rien et qu'il avait été content de me venir en aide, mais quand même, je n'avais rien d'autre à lui proposer et je ne pouvais pas m'en aller sans lui laisser un témoignage de gratitude.

— Un jour, tu lui rendras visite.

Le petit garçon semblait bien élevé, conscient de son rang et de ses obligations. Ses manières plaidaient en faveur de l'éducation des bons pères.

— J'aimerais beaucoup, affirma Yves en se pelotonnant contre l'épaule de Cadfael. Je lui aurais volontiers offert ma dague, mais il a objecté que j'en aurais peut-être besoin et que, de toute façon, il ne saurait pas quoi en faire, puisqu'il n'oserait jamais s'en servir : si on le soupçonnait de l'avoir volée ?

Dans son soulagement, il avait momentanément oublié les deux jeunes femmes égarées au coeur de l'hiver. Treize ans : il se réjouissait qu'on le prit en charge.

— Combien de temps as-tu passé dans cet essart ?

— Quatre jours. Thurstan estimait que le plus prudent, c'était que j'attende qu'on vienne me chercher. Par ici, les gens racontent qu'il y a des bandits dans les bois et sur les collines. Et puis, si j'étais parti tout seul sous cette tempête, je me serais encore perdu. J'avais déjà erré pendant deux jours, deux jours entiers. J'ai dormi dans un arbre, à cause des loups.

En se remémorant ses épreuves, il ne se plaignait pas ; au contraire, il s'efforçait plutôt de ne pas fanfaronner. Eh bien, songea Cadfael, autant qu'il parle, qu'il se délivre de sa solitude et de ses craintes, comme un voyageur qui se hâte vers un bon feu après une périlleuse équipée. Le récit proprement dit attendrait. Avec un peu de chance, Yves lui indiquerait plus tard l'itinéraire précis des deux jeunes femmes. Le plus urgent était d'atteindre Bromfield avant la nuit.

Ils traversèrent au galop des zones où les arbres se clairsemaient dans les derniers rayons du crépuscule. Les flocons dansaient avec langueur tandis qu'ils apercevaient enfin la Hopton. Ils la franchirent à même la glace. Soucieux d'alléger le poids du cheval, Cadfael descendit de selle et le mena par la bride. Ils s'orientèrent ensuite vers la gauche, en s'éloignant du lit de la rivière, et aboutirent bientôt à l'un de ses deux affluents, qui coulait en pente douce sur leur droite. Les cours d'eau étaient gelés depuis plusieurs jours. Le soleil s'était couché ; une lueur maussade persistait à l'ouest sous un ciel de plomb. La bise se levait, la neige leur cinglait le visage. A cet endroit, la forêt se morcelait en une multitude de lopins de terre. Parfois, surgissait une bergerie grossièrement étayée, le dos au vent. Les formes commençaient à se noyer dans l'ombre, parmi des tertres bleutés où s'accumulaient des flocons insaisissables.

Immobile et silencieux, le second affluent serpentait au milieu des roseaux en traçant des méandres aux diaprures peu profondes. Cadfael sauta à bas de son cheval, gêné par le contact trop lisse de la glace, et le guida sur la surface opaque. Il progressa avec circonspection, un pas après l'autre, car ses bottes étaient usées et les semelles glissaient. L'espace d'un instant, il entrevit en dessous de lui, vers la gauche, une masse plus pâle, fantomatique, qui gisait sous la glace ; le cheval trébucha et reprit son équilibre, puis réussit à atteindre l'autre rive, tapissée d'herbes givrées.

Cadfael mit du temps à identifier ce qui reposait sous ses pieds, et plus de temps encore à l'admettre. Une demi-heure plus tard, et il n'aurait rien remarqué. Cinquante pas plus loin, après un fourré de buissons, il fit halte et, au lieu de remonter en selle, il tendit la bride au jeune garçon en lui disant le plus calmement possible :

— Attends-moi un moment. Non, ce n'est pas ici qu'il faut bifurquer, mais j'ai cru distinguer quelque chose. Attends-moi.

Une fois de retour sur le ruisseau gelé, Cadfael s'assura que cette pâleur ne provenait pas d'un mirage provoqué par des reflets : la chose était fixe, enchâssée dans la glace. Il s'agenouilla pour l'examiner de plus près.

Un frisson lui parcourut l'échine. Ce n'était pas le cadavre d'un agneau, comme il l'avait tout d'abord supposé, car la forme était plus allongée, plus nette : une mince silhouette blanche. Du fond de son linceul translucide, un ovale nacré le contemplait, les yeux grands ouverts. Les mains fines avaient bougé avant d'être saisies par le gel ; elles flottaient sur les côtés, paumes ouvertes, un peu surélevées, en un geste d'appel. Une longue chemise déchirée lui tenait lieu de vêtement. Sur la poitrine apparaissait une tache sombre, mais si faiblement qu'à y regarder de trop près Cadfael eut l'illusion que la tache se déplaçait et finissait par s'évanouir. Le visage était fragile,

délicat, juvénile.

Un agneau, après tout. Un agneau de Dieu, une brebis égarée, attaquée, violentée, massacrée. Dix-huit ans ? L'âge correspondait. Cette découverte le convainquit qu'Ermina Hugonin était à la fois retrouvée et perdue.

CHAPITRE IV

Seul, Cadfael ne pouvait rien tenter et, s'il s'attardait, Yves risquait d'accourir aux nouvelles. Le moine s'empressa donc de se relever et rejoignit son cheval, qui trépignait d'impatience à l'idée de regagner son écurie. Le garçon, quant à lui, l'attendait avec moins de crainte que de curiosité.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, ne t'inquiète pas.

« Ne t'inquiète pas pour le moment, songea Cadfael, le coeur serré. Il faudra bien que tu saches. Du moins seras-tu hors de danger à ce moment-là, auprès d'un bon feu. »

— J'ai cru voir un mouton enseveli sous la glace mais je me suis trompé, ajouta-t-il en remontant en selle. Hâtons-nous. La nuit sera tombée avant que nous n'atteignions Bromfield.

Quand le sentier s'incurva, ils dévièrent à droite afin d'emprunter un chemin rectiligne qui longeait le versant de la colline. Dans les bras de Cadfael, le jeune garçon s'alourdissait et sa tignasse brune pesait de plus en plus sur son épaule ; il s'assoupissait. « Toi, du moins, songea Cadfael, indigné et malheureux, nous te protégerons, si nous n'avons pu sauver ta soeur. »

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, reprit Yves. Comment dois-je vous appeler ?

— Je me nomme Cadfael et je suis gallois, natif de Trefriw, mais je vis maintenant à l'abbaye de Shrewsbury. Tu voulais t'y rendre, je crois.

— Oui. Mais Ermina – ma soeur – n'en fait jamais qu'à sa tête. Je suis beaucoup plus raisonnable, moi ! Si elle m'avait écouté, nous serions tous tranquillement à Shrewsbury. Je voulais aller à Bromfield avec frère Elyas – vous le connaissez ? – et soeur Hilaria était d'accord. Mais pas Ermina : elle avait sa petite idée. Tout ça, c'est sa faute !

Cela s'avérait tristement exact, songea Cadfael en serrant contre lui le petit juge implacable qui reposait, tiède et confiant, entre ses bras. Cependant, un péché véniel méritait-il pareil châtement, sans le temps de se repentir, de réparer ? La jeunesse anéantie pour une folie, alors que la jeunesse aurait dû avoir droit à toutes sortes de folies avant de parvenir à la raison de l'âge mur.

Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la grand-route qui reliait Ludlow à Bromfield, frère Cadfael s'écria :

— Loué soit Dieu ! Nous y sommes !

Il discernait au loin les flambeaux du porche, scintillants comme des étoiles à travers des tourbillons de neige qui allaient en s'épaississant.

Dès qu'ils franchirent le portail, une effervescence insolite les accueillit. Sur le sol de la grande cour, la neige était piétinée par un entrelacs de sabots et, à proximité des écuries, des palefreniers qui n'appartenaient pas au prieuré pensaient des chevaux avant de les emmener dans les stalles. Près de la porte de la maison d'hôtes, le prieur Léonard entretenait une conversation animée avec un homme jeune, d'une stature moyenne, dont la silhouette longiligne disparaissait sous une houppelande à capuchon. Il avait beau tourner le dos au portail, Cadfael le reconnut à l'instant. Hugh Beringar en personne était venu vérifier les premières informations relatives aux Hugonin et, de toute évidence, il avait amené deux ou trois officiers.

Comme il avait l'ouïe fine, il fit demi-tour et se précipita avant même que le cheval ne s'arrêtât. Le prieur lui emboîta le pas, plein d'espoir à la vue du deuxième cavalier.

Cadfael descendit à terre. Ébloui par les lumières, Yves s'arracha à sa torpeur et se prépara à rencontrer les inconnus avec toute son aisance de damoiseau. Plaçant ses courtes paumes sur le pommeau de la selle, il bondit dans la neige : saut périlleux en raison de sa petite taille, mais, avec une agilité d'acrobate, il se redressa prestement sous le regard amusé et approbateur de Hugh Beringar.

— Yves, incline-toi devant Hugh Beringar, le shérif délégué de ce comté, dit Cadfael. Et devant le prieur Léonard, ton hôte.

Pendant que l'enfant saluait solennellement, il prit Hugh à part et lui enjoignit à voix basse :

— Ne lui posez pas de question pour l'instant, emmenez-le à l'intérieur !

Une longue habitude leur avait enseigné à se comprendre à demi-mot. Bientôt, la main décharnée et bienveillante de Léonard se posa sur l'épaule du garçon. On lui donnerait à souper avant de lui offrir un lit. A son âge, il dormirait bien. Elevé par des moines, il se réveillerait au son des cloches et, rassuré, se rendormirait paisiblement.

— Pour l'amour du Ciel, soupira Cadfael dès qu'Yves se fut éloigné, allons dans un endroit où nous pourrions parler sans être dérangés. Je ne m'attendais pas à vous trouver ici, vous qui devez assumer tant de responsabilités domestiques...

Beringar lui avait saisi le bras pour le conduire dans le logis du prieur. Il le considéra avec attention pendant qu'ils secouaient bottes

et huppelandes sur le seuil.

— Comme nous ne possédons que des bribes de renseignements sur nos fugitifs, poursuivit Cadfael, je ne pensais pas que vous viendriez. Enfin, Dieu merci, vous êtes là !

— J'ai tout laissé en ordre derrière moi, répliqua Hugh, étonné de cette gravité. Si vous avez des soucis, Cadfael, laissez-moi au moins vous apporter d'excellentes nouvelles de Shrewsbury : le jour même de votre départ, notre fils est né, un beau petit bonhomme aux cheveux blonds comme sa mère. Tous deux se portent à merveille. Et pour faire bonne mesure, la jeune femme de Worcester a accouché d'un fils dès le lendemain. La maison est pleine de jeunes mères qui exultent et personne ne va regretter mon absence durant ces quelques jours.

— Oh ! Hugh, c'est la plus belle des nouvelles... Je suis si content pour vous deux...

C'était équitable, songea Cadfael : une vie naissait en échange d'une mort.

— Tout s'est bien passé ? reprit-il. Elle n'a pas trop souffert ?

— Aline est extrêmement douée ! Elle est trop innocente pour comprendre qu'un événement aussi heureux puisse faire souffrir, de sorte qu'elle n'a ressenti aucune douleur. En vérité, même si je n'avais eu cette enquête pour me distraire, on m'aurait tout bonnement chassé de ma propre demeure. Le message du prieur est donc arrivé fort à propos. J'ai ici trois hommes avec moi et en ai cantonné vingt-deux autres dans la forteresse de Ludlow, chez Josce de Dinan, d'abord pour les avoir à ma disposition, et ensuite pour lui administrer une petite leçon des plus salutaires au cas où il lui prendrait fantaisie de changer de camp. A présent, ajouta Hugh en approchant une chaise de la cheminée qui ornait le parloir du prieur, vous me devez quelques explications. Je ne sais que penser : vous nous ramenez sur le pommeau de votre selle l'enfant que nous recherchions partout et malgré cela vous arborez une mine à peu près aussi désolée que le ciel de décembre. Vous devriez rayonner, au contraire. Et, en plus, impossible de vous soutirer un mot avant qu'il ait disparu ! Où l'avez-vous découvert ?

Épuisé par son odyssée au milieu des intempéries, Cadfael s'adossa à son siège en exhalant un gémissement de fatigue. Rien ne pressait. En pleine nuit, on ne retrouverait jamais l'endroit : le vent s'était levé et la poudreuse métamorphosait le paysage, dissimulant ce qui la veille s'étalait au grand jour. Autant profiter un peu de la chaleur du feu sur ses jambes et parler à son propre rythme puisque – hélas ! – toute action pouvait attendre le lendemain.

— Un brave paysan et sa femme l'ont recueilli dans un essart de la forêt de la Clee. Ils lui ont interdit de se hasarder seul dans les bois et ils ont attendu de rencontrer un homme qui leur inspire confiance.

Selon toute apparence, ils m'ont jugé à la hauteur de la situation ! Yves m'a suivi de bon coeur.

— Il était seul ? Dommage que vous n'ayez pas trouvé sa soeur.

La chaleur du feu pesait sur les paupières de Cadfael.

— Le désastre, rétorqua-t-il, c'est que je l'ai trouvée.

Le silence se prolongea moins longtemps qu'ils ne l'auraient cru.

— Morte ? demanda brutalement Hugh Beringar.

— Et froide.

Froide comme la glace, figée dans la glace, ensevelie dans le cercueil de cristal que lui offrait la première gelée de l'hiver, préservant son corps pour accuser son meurtrier.

— Racontez-moi, dit Hugh.

Cadfael raconta. Il faudrait ensuite recommencer devant le prieur Léonard ; lui aussi devrait épargner à l'enfant le choc d'une découverte trop soudaine et trop tragique. Tout en parlant, il éprouvait un indicible soulagement : ce fardeau incombait désormais à Hugh Beringar.

— Pourriez-vous retrouver cet endroit ?

— Oui, à la lumière du soleil. Dans l'obscurité, inutile d'essayer. Ce sera atroce... Il faudra prendre des haches pour la dégager, sauf s'il y a un redoux.

C'était là un voeu désespéré car rien ne laissait présager un dégel.

— Nous aviserons le moment venu, dit Hugh. Ce soir, mieux vaut interroger l'enfant et voir s'il sait comment sa soeur a couru vers son destin. D'autre part, où est la religieuse qui l'accompagnait ?

— Yves l'a quittée saine et sauve à Cleeton, répondit Cadfael. Quant à la jeune fille – la pauvre folle ! –, elle s'est enfuie avec son amoureux. Je n'ai pas insisté : la nuit tombait et le plus urgent était de le mettre à l'abri.

— Vous avez eu raison. Attendons le prieur, le temps que l'enfant ait soupé. Puis, à nous trois, nous tenterons de lui faire dire ce qu'il sait, et peut-être plus que ce qu'il croit savoir, sans lui avouer que sa soeur est morte. Enfin, il faudra bien le lui apprendre tôt ou tard : en dehors de lui, qui saurait reconnaître le visage de cette malheureuse ?

— Pas ce soir. Laissons-le dormir en paix. Quand nous l'aurons transportée ici et rendue aussi présentable que possible, il sera toujours temps qu'il l'identifie.

Si le souper et l'atmosphère du prieuré avaient beaucoup fait pour réconforter Yves, sa résistance naturelle avait fait davantage. Il vint s'asseoir dans le parloir du prieur avant complies, face à Hugh Beringar. Le prieur Léonard et frère Cadfael assistaient à l'entretien.

L'enfant s'exprima sans détour, avec son franc parler coutumier.

— Elle est très courageuse, reconnut-il dans un élan d'impartialité, mais aussi très obstinée et très indépendante. Depuis notre départ de Worcester, j'étais sûr qu'elle avait une idée derrière la tête et qu'elle comptait profiter de notre fuite. D'abord, nous avons un peu tourné en rond, plutôt lentement, parce que des bandes de soudards rôdaient à quelques miles de la ville, et il nous a fallu du temps avant d'arriver à Cleobury. Nous y avons passé une nuit, la nuit où frère Elyas était là. Il a fait route avec nous jusqu'à Foxwood et il a dit que nous devions venir avec lui à Bromfield, parce que nous y serions plus en sûreté. J'étais d'accord, moi, et soeur Hilaria aussi. De là, nous aurions sans doute eu une escorte jusqu'à Shrewsbury, et puis ce n'était plus tellement loin. Mais pour Ermina, pas question ! Il faut toujours qu'elle n'en fasse qu'à sa tête. Elle tenait dur comme fer à traverser les collines pour aller à Godstoke. Pas la peine de discuter, elle n'écoute jamais, elle prétend que puisqu'elle est l'aînée, c'est elle la plus maligne. Et si soeur Hilaria et moi nous avons accompagné frère Elyas, elle aurait quand même voulu aller seule dans les collines. Dans ces conditions, que faire ? Il a bien fallu qu'on la suive, conclut Yves, écoeuré.

— Il va sans dire que tu ne pouvais pas l'abandonner, acquiesça Beringar. Ainsi, vous avez passé la nuit suivante à Cleeton ?

— Près du village de Cleeton, dans une ferme isolée. Une ancienne nourrice d'Ermina a épousé l'un des fermiers du domaine. Nous savions qu'il nous offrirait l'hospitalité. Ce fermier se nomme John Druel, Nous sommes arrivés dans l'après-midi. Par la suite, je me suis souvenu qu'Ermina avait pris à part le fils de John, qu'ils avaient discuté quelques minutes et qu'il était parti. Il n'est revenu que beaucoup plus tard. Sur le moment, je n'y ai pas prêté attention, mais maintenant je suis certain qu'elle lui avait confié un message. Parce que c'est ça qu'elle nous mijotait depuis le début ! Au cours de la soirée, un homme s'est faufilé dans la cour et il l'a emmenée. Quand je l'ai entendu, je suis sorti... Il avait deux chevaux et il aidait ma soeur à monter en selle...

— Tu le connaissais ? interrogea Hugh.

— Pas de nom, mais je me souviens très bien de lui. Du vivant de mon père, il venait quelquefois nous rendre visite, à Noël, à Pâques ou pour une chasse à courre. Nous avions toujours une foule d'invités. C'est sans doute le fils ou le neveu d'un ami de mon père. Il ne m'a jamais beaucoup intéressé, et de son côté il me traitait comme quantité négligeable : j'étais trop petit. Mais je me rappelle son visage et je crois... non, je suis sûr que de temps en temps il est venu par la suite voir Ermina à Worcester.

Ces visites avaient dû être bien inoffensives, en présence de la

religieuse qui chaperonnait la jeune fille.

— Et tu penses qu'elle lui a demandé de venir la chercher ? questionna Hugh. Il ne l'a pas forcée ? Elle est partie de son plein gré ?

— Oh, mais elle est partie de gaieté de coeur, répliqua Yves, indigné. Je l'ai entendue rire. Oui, elle lui a envoyé un message et c'est pour ça qu'elle voulait emprunter cette route, parce qu'il doit posséder un manoir dans les environs. Elle savait qu'elle n'avait qu'à siffler pour qu'il accoure. Elle aura une dot considérable, précisa l'héritier du baron Hugonin, les joues rouges d'indignation. Et ma chère soeur n'est pas du genre à accepter un mariage arrangé, comme les autres, si le soupirant ne lui plaît pas à elle. Ermina se rit de toutes les règles, de tous les principes, sans la moindre vergogne...

Son menton trembla, faiblesse qu'il maîtrisa sur le champ. L'orgueil de ces lignées féodales d'Angleterre et d'Anjou parlait par la bouche de ce petit garçon qui aimait sa soeur autant qu'il la détestait. Jamais, jamais il ne faudrait lui montrer le corps dénudé, violenté, martyrisé.

Hugh reprit l'interrogatoire avec délicatesse : il lui semblait plus anodin de se limiter aux faits.

— Qu'as-tu fait ensuite ?

— Personne d'autre n'avait entendu, sauf leur messenger, probablement, mais ils avaient dû lui ordonner de ne pas bouger. Comme j'étais encore habillé – il n'y a qu'un lit, c'est la fermière qui y dormait –, je me suis précipité pour essayer de les arrêter. C'est peut-être elle l'aînée, mais l'héritier de mon père, c'est moi ! Le chef de famille, maintenant, c'est moi.

— A pied, observa Hugh, tu ne pouvais guère les rattraper. Et ils étaient trop loin pour que tu les rappelles.

— Si je ne pouvais pas les rattraper, je pouvais au moins les prendre en filature. Comme la neige s'était mise à tomber, ils laissaient des empreintes... Je me doutais qu'ils n'accompliraient pas une grande distance. Pas assez grande pour me semer ! s'exclama Yves en se mordant la lèvre, hésitant entre défi et dépit. Je les ai suivis aussi longtemps que j'ai pu vers le haut de la colline. Seulement, une bourrasque s'est levée et les flocons ont englouti leurs traces. Et moi, je n'arrivais pas à retrouver mon chemin pour continuer. Impossible de retourner sur mes pas. J'ai essayé, mais je ne savais plus du tout où j'étais. Toute la nuit j'ai erré dans la forêt, complètement perdu. La nuit suivante, Thurstan m'a trouvé et il m'a emmené chez lui. Frère Cadfael est au courant. Thurstan a dit qu'on signalait des bandes de brigands dans les parages. Il ne me confierait qu'à un voyageur qui aurait l'air honnête. J'ignore toujours où Ermina s'est enfuie avec son amoureux. Et j'ignore ce qu'est devenue soeur Hilaria. A son réveil,

elle a dû constater notre absence... Je me demande ce qu'elle a fait à ce moment-là. Mais comme elle habitait chez John et sa femme, elle ne courait aucun risque.

— A propos de cet homme qui a emmené ta soeur, reprit Beringar, tu nous as dit que ton père le recevait. S'il a un manoir dans les collines des environs de Cleeton, nous n'aurons pas grand mal à le retrouver. Si ton père était encore en vie, penses-tu qu'il l'aurait accepté comme gendre, qu'il aurait applaudi à ce mariage ?

— Oh ! oui, c'est certain, affirma le garçon. Des quantités de jeunes gens venaient à la maison. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, Ermina allait chasser avec les plus brillants d'entre eux. Ils avaient tous une belle fortune, ou bien ils devaient hériter d'une immense propriété. Je n'ai jamais su à qui elle accordait sa préférence.

A l'époque, il devait jouer avec ses soldats de plomb et dégringoler de son premier poney, plein d'un froid dédain envers Ermina et sa cour d'admirateurs.

— Celui-là est très beau, concéda-t-il avec générosité. Bien plus que moi. Et plus grand que vous, messire, ajouta-t-il à l'adresse de Beringar dont la taille modeste avait trompé nombre d'adversaires qui s'en étaient durement repentis. Je pense qu'il a vingt-cinq ou vingt-six ans.

— Il existe un autre point, signala Cadfael, sur lequel Yves peut nous apporter une aide inappréciable, si je puis l'obliger à veiller encore quelques minutes. Yves, tu as mentionné frère Elyas, qui vous a quittés à Foxwood. Eh bien, on le soigne ici, à l'infirmerie. En regagnant son couvent, il a été attaqué par des bandits de grand chemin pendant la nuit. Bien qu'il soit maintenant hors de danger, il est incapable de nous expliquer ce qui s'est passé car il a perdu le souvenir de ces quelques jours. Durant son sommeil, il semble plus ou moins se rappeler quelque chose de pénible, mais, dès qu'il se réveille, sa mémoire lui échappe. Or, en dormant, il fait allusion à toi : « Le petit aurait voulu venir avec moi. » S'il posait les yeux sur toi, peut-être le fait de te voir sain et sauf raviverait-il ses souvenirs...

Yves bondit sur ses pieds, non sans quelque appréhension : il attendait que Beringar lui confirme qu'il avait donné toutes les réponses souhaitées.

— Je suis navré qu'on lui ait fait du mal. Il était gentil... Bien sûr, si je peux l'aider en quoi que ce soit...

En se dirigeant vers la chambre du malade, sans témoin, Yves glissa une main dans celle de Cadfael et serra très fort, en signe de gratitude.

— Ne t'inquiète pas : il est affreusement défiguré. Tout s'arrangera, je te le promets.

Frère Elyas reposait immobile pendant qu'un novice lui lisait des

extraits de la vie de saint Rémi. Ses contusions s'étaient déjà atténuées et il ne paraissait plus souffrir. Il s'était alimenté au cours de la journée et, au son des cloches, ses lèvres avaient récité en silence les versets de la liturgie. Pourtant, son regard se fixa sur le petit garçon sans le reconnaître et dériva vers les coins d'ombre de la pièce. Yves s'avança sur la pointe des pieds, les yeux ronds.

— Frère Elyas, c'est moi, Yves... Vous vous rappelez Yves ? Le garçon de Cleobury...

Aucune réaction, sinon un frémissement d'angoisse et de désespoir sur le visage ravagé. Yves se pencha un peu plus et, d'un geste timide, effleura la main osseuse qui reposait, inerte, sur les couvertures. Là non plus, le blessé ne réagit pas.

— Je suis triste qu'on vous ait attaqué. Nous avons fait route ensemble pendant ces quelques miles et j'aurais voulu que vous restiez avec nous...

Frère Elyas frissonna, les yeux vides, en secouant la tête.

— Tant pis, soupira Cadfael. Si nous insistons, il va trop s'agiter. Peu importe, il a le temps. Que son corps se rétablisse d'abord : sa mémoire peut attendre. Enfin, cela valait la peine d'essayer. Viens, tu tombes de sommeil.

Cadfael, Hugh et ses hommes se levèrent à l'aube. Au-dehors, le paysage avait une fois de plus changé d'aspect durant la nuit. Les cimes s'effaçaient, les vallées étaient enfouies sous des tornades de poudreuse qui couronnaient chaque crête d'un panache mouvant au gré des bourrasques. S'étant munis de haches, ils emportèrent une civière formée de lanières de cuir, ainsi qu'un drap de lin. Ils marchèrent dans un silence que nul n'osa rompre avant d'arriver sur place. La neige avait cessé au point du jour, comme depuis la nuit où Yves avait tenté de rattraper sa soeur. Le grand gel avait commencé la nuit suivante, et cette nuit-là un fauve avait surgi de la nuit pour assassiner la jeune fille. Et la glace s'était refermée sur elle très peu de temps après, Cadfael en était convaincu.

Après quelques tâtonnements, ils finirent par localiser le corps. Quand ils eurent dégagé l'emplacement, ils abaissèrent le regard : une vierge dans un miroir, une statue de verre filé.

— Mon Dieu ! s'écria Hugh stupéfait. Elle a l'air plus jeune que son frère.

Même s'ils entendaient lui donner une sépulture chrétienne, il leur parut presque sacrilège de l'arracher à son cercueil glacé. Ils creusèrent avec soin, le plus loin possible de la silhouette diaphane. Malgré la morsure du froid, ils transpirèrent quand ils durent la soulever dans son tombeau de glace pour l'étendre sur la civière comme s'il se fût agi d'un bloc de marbre. Lorsqu'ils l'eurent

recouverte avec le drap de lin, ils la transportèrent à Bromfield. Au prieuré, quand ils la déposèrent dans l'atmosphère glaciale de la salle mortuaire, le givre n'avait pas fondu. Peu à peu, cependant, les arêtes scintillantes s'affaissèrent et quelques gouttes d'eau s'écoulèrent dans le caniveau prévu pour la toilette des défunts.

Elle gisait là, pâle et lointaine, prisonnière de son linceul translucide et pourtant plus humaine, plus accessible à la douleur, à la pitié, à la violence, au lot commun de la condition humaine. Cadfael n'osait quitter la pièce, car Yves, maintenant réveillé, s'affairait un peu partout, s'intéressait à tout, posait une foule de questions, si bien qu'il appréhendait son irruption à chaque instant. Malgré sa parfaite éducation, l'enfant se conduisait avec l'audace de ses treize ans et l'aplomb d'un jeune aristocrate.

La grand-messe avait commencé. Il était plus de dix heures quand la coque de glace se fendilla. Le cadavre émergea enfin : l'extrémité des doigts, le bout des orteils, les narines. Le nez ressemblait pour l'instant à une perle minuscule. Puis les premières mèches de cheveux découpèrent une sorte de dentelle autour du front. Ce furent ces boucles qui attirèrent l'attention de Cadfael : elles étaient courtes. Il en enroula une autour de son doigt et la fit tourner : un tour et demi, pas davantage. Leur couleur évoquait une masse d'or sombre qui avait des chances de s'éclaircir en séchant. Il s'inclina sur les yeux ouverts, voilés par le gel : la nuance des prunelles hésitait entre le violet des iris et le gris-bleu de la lavande.

Le visage se dessina vers la fin de la messe. Au contact de l'air, les joues et les lèvres se marbrèrent de contusions. La pointe des seins brisa le glaci. Cadfael aperçut alors la tache qui maculait le côté droit de la chemise, en une traînée pourpre qui courait entre l'épaule et la poitrine. Il reconnut du sang coagulé : le gel avait tout solidifié avant que l'eau ait pu effacer les traces. A présent que l'enveloppe de glace se disloquait, la tache s'estompait, mais Cadfael venait de déterminer son origine.

Le cadavre se libéra de sa prison bien avant midi, le corps retrouva sa douceur évanescence. Le fin petit visage était entouré d'une auréole de courtes boucles de bronze doré, comme l'ange de l'Annonciation. Cadfael alla quérir le prieur Léonard. Tous deux s'efforcèrent, non pas de laver le corps avant l'arrivée de Hugh Beringar, mais de le rendre plus présentable dans son sommeil éternel. Enfin, ils le couvrirent jusqu'au cou d'un drap de lin.

Dès son entrée dans la salle mortuaire, le shérif l'examina sans un mot. Elle pouvait avoir dix-huit ans : si pâle, si frêle, si loin d'eux... On la disait belle ? Oui, elle était belle. Mais était-ce bien cette jeune fille brune qui n'écoutait que ses caprices, cette enfant gâtée, insupportable, qui avait défié l'hiver, la guerre, le monde entier ?

— Regardez ! s'écria Cadfael.

Il souleva le drap afin de lui montrer la chemise froissée, dont les plis commençaient à sourdre de la glace. La tache rougeâtre s'étendait sur l'épaule droite, l'encolure et le sein droit.

— Poignardée ? murmura Hugh en levant les yeux vers Cadfael.

— Il n'y a pas de blessure. Observez ceci !

Il rabattit entièrement le drap : une ou deux traces de sang, à peine, sur le reste de la chemise. Dès qu'il les nettoya, elles disparurent.

— Sûrement pas poignardée. Comme le gel l'a saisie presque aussitôt, il a conservé les traces de sang, si faibles soient-elles. Mais ce n'est pas elle qui a saigné. Ou bien elle a reçu des coups de couteau, mais pas à cet endroit. Elle a dû se battre contre lui – lui ou eux, parce que les loups de cette espèce préfèrent chasser en meute – et il l'a éclaboussée de son sang. Il porte peut-être des griffures sur le visage ou aux poignets si elle a tenté de le repousser. N'oubliez pas ce détail, Hugh.

Il la recouvrit avec respect. De ses yeux aveugles, le visage d'albâtre contemplait la voûte du plafond dans une immobilité absolue. Ses boucles courtes étincelaient comme un halo à mesure qu'elles séchaient.

— Les meurtrissures apparaissent commenta Hugh, toujours sobre.

Il passa un doigt sur les pommettes, puis sur les lèvres partiellement décolorées.

— Pas d'hématomes sur son cou, poursuivit-il. Elle n'est pas morte par strangulation.

— Etouffée, suffoquée pendant le viol.

Les trois hommes étaient trop accaparés par cet examen pour entendre un bruit qui se faisait plus net derrière la porte : un pas léger, à peine audible, qui pourtant ne cherchait pas à s'étouffer. D'abord, ils ne perçurent qu'un rai de lumière lorsque le battant s'entrebâilla : la pièce donnait directement sur l'extérieur. Yves ne se contentant jamais de demi-mesures, poussa la porte à toute volée, franchit le seuil et se dirigea d'une démarche résolue vers les tréteaux sur lesquels reposait la civière. La brusquerie avec laquelle les trois hommes firent volte-face l'incita néanmoins à marquer une pause. Il les considéra, vaguement offensé, tandis que Hugh et le prieur s'interposaient devant les tréteaux.

— Tu n'aurais pas dû entrer, mon petit garçon, bégaya le prieur Léonard.

— Pourquoi, mon père ? Personne ne m'a averti que c'était défendu. Je cherchais frère Cadfael.

— Frère Cadfael te rejoindra dans un instant. Retourne l'attendre

dans la maison d'hôtes.

Trop tard. Il en avait assez vu : le drap de lin rabattu en hâte, la forme aisément reconnaissable, une mèche de cheveux qui dépassait du linceul... Son visage se durcit.

D'une main douce mais ferme, le prieur tenta de le repousser vers la porte :

— Viens, je t'accompagne. Nous t'expliquerons tout plus tard, mais ne pose pas de question pour le moment.

Yves ne bougea pas d'un pouce, les yeux rivés à la civière.

— Non, dit soudain Cadfael. Qu'il approche.

S'écartant des tréteaux, il fit deux pas vers le garçon :

— Yves, tu es devenu un adulte. Après ce que tu as vécu, il serait absurde de te raconter que la cruauté n'existe pas et que l'homme ne meurt pas. Nous avons découvert un corps que nous ne réussirons pas à identifier. Je voudrais que tu regardes et que tu nous dises si tu connais ce visage. N'aie pas peur, cela n'a rien d'effrayant.

L'enfant s'avança d'un pas résolu, les traits figés, et considéra le linceul d'un oeil anxieux, sans plus. Sans aucun doute, songea Cadfael, l'idée ne l'effleurait pas qu'il pût s'agir d'une femme, et encore moins de sa soeur, puisque Yves n'avait aperçu que des cheveux courts. Et Cadfael aurait procédé différemment s'il n'avait eu la conviction que la morte n'était pas Ermina Hugonin. Il croyait deviner de qui il s'agissait mais était sûr que l'enfant le saurait.

Yves avait joint les mains. Quand frère Cadfael lui montra le visage, ses poings se crispèrent en un geste convulsif. Sans mot dire, il prit une profonde inspiration. Il chancela, mais domina aussitôt son émotion. Le regard qu'il adressa à Cadfael exprimait un ébahissement voisin de l'incrédulité.

— Comment est-ce possible ? Je pensais... Je ne comprends pas ! Elle...

Il s'interrompit, secoua la tête, puis se pencha sur le cadavre avec un mélange de pitié, de stupeur et de fascination.

— Je la reconnais ! Bien sûr que je la reconnais ! Mais pourquoi, comment peut-elle se trouver ici ? Et morte... C'est soeur Hilaria.

CHAPITRE V

Les trois hommes entourèrent l'enfant de leur sollicitude tout en le raccompagnant de l'autre côté de la cour. Encore sous le choc, il fronçait désespérément les sourcils, incapable de se remettre de sa stupéfaction, trop bouleversé pour se rendre compte de ce qu'il avait vu, jusqu'à ce que, à mi-hauteur du trajet, la vérité le heurtât de plein fouet. Il arrêta net, avala sa salive dans un bruit de sanglot et fondit soudain en larmes. A part lui, personne ne s'en étonna. Le prieur Léonard fut tenté de le prendre dans ses bras, tandis que Cadfael assenait au garçon une bourrade entre les omoplates en lui disant avec sa rudesse coutumière :

— Courage, mon petit, nous allons avoir besoin de toi. Maintenant, il s'agit de retrouver un criminel et de châtier un acte odieux. En dehors de toi, qui saurait nous conduire à l'endroit où tu as quitté cette malheureuse ? Parce qu'il faut bien commencer par là...

La crise de larmes passa aussi vite qu'elle était survenue. Yves s'essuya les joues du revers de sa manche et se tourna vers Hugh Beringar en essayant de déchiffrer son expression. A ses yeux, Hugh incarnait l'autorité. Les moines avaient pour mission de recueillir les miséreux, de dispenser leurs conseils et d'offrir leurs prières, mais la justice et la loi relevaient de la compétence du shérif. Yves n'était pas fils de baron pour rien : il avait le sens de la hiérarchie.

— C'est vrai. Je peux vous emmener de Foxwood à la ferme de John Druel. Elle est située en hauteur par rapport au village de Cleeton.

Agrippé à la manche de Hugh, il eut l'intelligence de demander sur un ton timide, au lieu d'exiger :

— Pourrais-je venir afin de vous indiquer le chemin ?

— Tu le peux, si tu ne t'éloignes pas et si tu nous obéis.

Cadfael lui avait déjà forcé la main, en quelque sorte, car il jugeait préférable que le petit garçon quitte Bromfield au moins quelques heures et qu'il se montre utile, plutôt que de rester seul à se morfondre.

— Nous allons te donner un poney à ta taille, ajouta le shérif. Va vite enfiler ton manteau et rejoins-nous aux écuries.

Ragaillard, Yves obtempéra. Beringar le suivit d'un regard soucieux.

— Voulez-vous le rejoindre, mon révérend père, demanda Hugh au prier, pour veiller à ce qu'il emporte des provisions ? Nous risquons d'y passer la journée et peu importe s'il a déjeuné voici une demi-heure : il aura faim avant la nuit.

Tandis qu'ils approchaient des écuries, Hugh dit à Cadfael :

— Quant à vous, je me doute que vous agirez à votre guise. Je suis toujours ravi que vous m'accompagniez, croyez-le bien. Toutefois, ces derniers temps, vous avez parcouru des distances épuisantes...

— Épuisantes pour un vieillard, maugréa Cadfael.

— Je n'ai pas dit cela ! Vous m'enterrerez malgré l'imposant fardeau de vos innombrables années ! A propos, comment se porte frère Elyas ?

— Il n'a plus besoin de moi. Je lui rends visite une ou deux fois par jour afin de vérifier où il en est. Il recouvre ses forces et, en ce qui concerne son amnésie, ma présence ne lui serait d'aucun secours. La mémoire lui reviendra d'elle-même un jour ou l'autre. On prend soin de lui. Elle n'a pas eu cette chance, *elle*.

— Comment saviez-vous que ce n'était pas la soeur d'Yves ?

— Ses cheveux courts, d'abord. Ils ont fui Worcester voilà maintenant un mois : exactement le temps que ses boucles repoussent et forment ce halo que nous avons vu. Pourquoi Ermina se serait-elle coupé les cheveux ? Ensuite, la couleur. Au dire de frère Herward, Ermina a les yeux noirs et les cheveux très bruns, plus foncés que son frère. Et puis, soeur Hilaria était jeune, elle aussi : dans les vingt-cinq ans, si je me rappelle bien. Non, j'étais sûr que le pire serait épargné à cet enfant. Jusqu'à présent... mais il faut retrouver sa soeur, pour qu'il n'ait plus jamais à identifier un visage... Je me sens envers lui les mêmes devoirs que vous. Par conséquent, je viens. Avec votre permission...

— Alors, allez chausser vos bottes. Je fais tout de suite seller l'un de mes chevaux de troupe. En arrivant ici, l'autre jour, je subodorais que vous alliez encore me mêler à un imbroglio : je vous connais depuis trop longtemps !

Jusqu'à Foxwood, le trajet n'offrit aucune difficulté, cette route leur étant familière, mais à partir de Foxwood le chemin se mit à monter et ils durent gravir des raidillons aux virages imprévus. Le flanc de Titterstone Clee s'élevait jusqu'à un plateau dénudé qui les surplombait sur la gauche, perdu dans une couche de nuage qui s'épaissit en milieu d'après-midi. Pénétré de sa propre importance, Yves galopait au côté du shérif.

— On peut laisser le village à droite, la ferme est juste au-dessus. Derrière le coteau, le terrain forme une cuvette où John cultive quelques champs. Ensuite, il n'y a que des pâturages et une bergerie au sommet de la colline.

Hugh tira soudain sur ses rênes et dressa la tête, les narines dilatées.

— Sens-tu la même chose que moi ? Qu'est-ce qu'un paysan irait brûler en plein hiver ?

La sinistre odeur flottait discrètement dans l'air, transportée par un souffle de vent. A l'arrière, l'un des hommes d'armes remarqua d'un ton catégorique :

— Ça date de trois ou quatre jours et il a neigé depuis, mais ça sent le bois brûlé.

Hugh piqua des deux vers la crête, parmi des fourrés envahis de neige, et les cavaliers aperçurent une vallée encaissée où des arbres servaient de coupe-vent à un ensemble de constructions : une étable, une grange et un logis en partie masqués par les branches. Ils distinguèrent une bergerie de pierres sèches sur l'autre versant mais la totalité de la ferme ne leur apparut, dans toute sa désolation, qu'une fois franchie la première ceinture d'arbres. Yves étouffa un cri et agrippa frère Cadfael par le bras.

Les piliers d'angle des bâtiments noircis surgissaient des congères ; ne subsistait de la grange et des toits qu'un amas de planches dévorées par les flammes. Aucun mouvement dans cette désolation, aucun signe de vie. Les arbres les plus proches s'étaient recroquevillés en exhibant des branches roussies par le feu. La maison des Druel et ses dépendances étaient désertes : tout avait brûlé de fond en comble.

En silence, ils se frayèrent une voie à travers les ruines. Hugh notait chaque détail au passage. Ils comprirent que le gel leur avait épargné d'autres effluves lorsqu'ils découvrirent, au milieu des décombres de la cour, le cadavre de deux chiens de garde massacrés à coups de hache. Bien que deux ou trois chutes de neige eussent effacé leurs empreintes, il semblait que les pillards étaient au moins une douzaine. Ils avaient emmené les moutons et la vache du fermier, vidé la grange et la maison de toutes leurs réserves, et enfin ligoté les poules pour les emporter plus rapidement, car des plumes voletaient encore ça et là en s'accrochant aux poutres calcinées.

Hugh sauta à terre et alla escalader les ruines tandis que ses hommes quadrillaient le terrain à l'intérieur comme à l'extérieur du mur de clôture.

— Ils les ont tués, dit Yves d'une voix blanche. John, sa femme, Peter et le berger... Ils les ont tous tués, ou enlevés comme ils ont enlevé soeur Hilaria.

— Chut ! fit Cadfael. Ne te hâte pas d'envisager le pire. Sais-tu seulement ce que recherchent les soldats ?

Les hommes du shérif fouillaient le sol de la cour en échangeant des regards désabusés.

— Ils cherchent des cadavres, reprit Cadfael. Or ils n'en ont pas trouvé, hormis ces pauvres chiens qui ont bravement donné l'alarme. Reste à espérer qu'ils l'ont donnée à temps.

En s'éloignant de la grange, Hugh frappa ses mains l'une contre l'autre pour en ôter la cendre :

— Pas de cadavres par ici... Ou les habitants ont pu s'enfuir, ou les pillards les ont obligés à les suivre. Mais je doute que des hommes sans foi ni loi s'embarrassent de prisonniers : tuer, oui, mais enlever d'humbles paysans, quel intérêt ? Je me demande par où ils sont venus. Par le même chemin que nous, ou bien par une autre piste, au sommet de la colline ? S'ils n'étaient qu'une dizaine, ils devaient se limiter dans leurs ambitions : le village, c'était trop pour eux.

— On a découvert un mouton égorgé du côté de la bergerie, annonça le sergent en revenant du versant opposé. Il y a un chemin de traverse sur la pente, là-haut, ça pourrait être leur sentier s'ils voulaient éviter le bourg de Cleeton et s'attaquer à des proies Plus faciles.

— Et si Druel avait conduit sa famille au village ? suggéra Hugh en considérant les amoncellements de neige qui recouvraient toute trace de passage. Si les chiens ont aboyé pour signaler qu'on s'en prenait aux moutons, Druel et les siens ont sans doute eu le temps de s'échapper. Allons voir au village : ils sont peut-être sains et saufs, ajouta-t-il, la main sur l'épaule du petit garçon.

— Eux, oui, mais pas soeur Hilaria, répliqua Yves.

S'ils ont fui, Pourquoi ne l'ont-ils pas sauvée ?

— Nous leur poserons la question s'ils se sont réfugiés au bourg, avec la grâce de Dieu. Je n'oublie pas soeur Hilaria. Allons, en route : nous n'avons plus rien à faire ici.

— Juste un détail, dit Cadfael : quand tu as entendu les deux chevaux pendant la nuit et que tu as essayé de les suivre, quel chemin a emprunté ta soeur ?

— A droite, là-bas, derrière la maison, près d'un ruisseau qui n'avait pas gelé. Ils ont gravi la pente à partir de là : pas vers le sommet de la colline mais en contournant le flanc.

— Bon ! Nous essaierons par là un autre jour. Je suis exténué, Hugh, allons-y.

Ils s'en retournèrent par le même sentier qu'à l'aller et obliquèrent vers le village de Cleeton. Sur cette terre ingrate, aux maigres récoltes, prospérait une race de moutons qui fournissait une viande médiocre et une toison abondante. Orientée vers la crête, une palissade rudimentaire mais solide défendait le village. Quelqu'un devait faire le guet car un sifflement aigu retentit pour signaler le groupe de cavaliers. Le temps qu'ils atteignent le village, trois ou quatre gaillards se postèrent en travers de leur chemin. Hugh sourit.

Les hors-la-loi étaient bien avisés de se méfier de Cleeton.

Il salua les hommes et se nomma. Dans ces contrées reculées, on n'attendait pas grand-chose de la protection du roi, voire de l'impératrice, mais que le délégué du shérif du comté se déclarât avec eux dans leur lutte rassurait les habitants. En présence de leur bailli, ils répondirent de bon coeur aux questions. Oui, John Druel se trouvait ici avec sa femme, son fils et leur berger. Le village les avait recueillis. Un jeune garçon courut avertir Druel.

A la vue du petit homme maigre qui venait vers eux, Yves bondit de sa selle et se précipita à sa rencontre. Le paysan s'avança, entourant d'un bras les épaules de l'enfant.

— Messire, le garçon me dit que vous avez été là-haut, où il y avait ma maison... Dieu sait que je leur en ai bien de l'obligation, aux gens d'ici, pour leur gentillesse, mais qu'est-ce qu'on va devenir, nous, pauvres diables, qui travaillons tellement dur, à quoi ça sert si c'est pour que tout ça s'écroule en une nuit, avec en plus le toit qu'a brûlé ? C'est déjà dur de vivre tout seuls, là-haut, mais alors, des sauvages comme ça, on savait pas que ça existait.

— Croyez-moi, l'ami, répondit Beringar, je l'ignorais moi aussi. Je ne puis vous dédommager pour les dégâts, mais nous nous efforcerons de vous restituer une partie de vos biens, à condition de capturer les voleurs. Cet enfant a habité chez vous voici quelques jours, ainsi que sa soeur...

— Et ils se sont envolés pendant la nuit, commenta John avec un regard lourd de reproche en direction de l'intéressé.

— Il nous l'a expliqué. Lui, du moins, avait de bonnes raisons. Cela dit, je souhaiterais que vous me racontiez cette attaque qui a eu lieu... quand ?

— Deux nuits après qu'ils sont partis, la jeune demoiselle et le petit. C'était la nuit du quatre de ce mois, très tard, pas loin de l'aube. On s'est réveillés. Les chiens, ils étaient comme fous, on a couru, on croyait que c'étaient des loups : pensez, par un froid pareil... Parce que les chiens, ils étaient enchaînés, voyez, et c'étaient bien des loups, mais des loups à deux pattes ! Dehors, on entendait les moutons qui bêlaient là-haut et on voyait des torches. Alors ils sont descendus, puisque maintenant les chiens avaient donné l'alarme, je sais pas combien ils étaient, douze, quinze... On faisait pas le poids, fallait s'enfuir. D'en haut, sur le coteau, on a vu la grange qui prenait feu. Le vent, il soufflait fort, on savait que tout allait brûler. Et voilà, messire, on a plus rien, y a plus qu'à recommencer comme des manants, si y a un lopin à cultiver chez un seigneur. Enfin, on est en vie, Dieu soit loué.

— Donc, remarqua Hugh, ils se sont d'abord rendus dans votre bergerie. D'où arrivaient-ils ?

— Du sud, mais pas par le sentier : de plus haut sur la colline.

— Qui étaient-ils ? En avez-vous la moindre idée ? Aviez-vous entendu parler de pillards dans le voisinage ?

— Non, aucun signe avant-coureur. Tout s'était déroulé à l'improviste.

— Encore une question, dit Hugh. Qu'est-il advenu de la religieuse qui a logé chez vous le deuxième jour du mois ?

— Elle était pas là pendant l'incendie, elle était partie l'après-midi d'avant. Un peu tard dans la journée pour y voir clair, faut dire, mais pas trop tard. Et puis, elle était sous bonne escorte. Alors, je me suis pas fait de souci pour elle. Elle en revanche s'était fait du mauvais sang, la pauvre fille, en comprenant que les deux petits l'avaient laissée toute seule : elle savait pas où ils étaient passés, ses poussins, et nous non plus, alors qu'est-ce qu'elle pouvait faire ?

— Quelqu'un est venu la chercher ? demanda Hugh.

— Un frère bénédictin. Elle le connaissait, il avait fait un bout de chemin avec eux, avant, et il leur avait dit d'aller avec lui à Bromfield, à ce qu'elle disait. Quand elle lui a dit que les petits l'avaient abandonnée, il a répondu que le mieux, c'était qu'elle aille expliquer tous ses tracas à des gens qui chercheraient les deux petits à sa place et qui veilleraient sur elle en attendant qu'on les récupère. Il était venu de Foxwood en demandant après elle. Jamais j'ai vu une femme aussi contente d'avoir un ami pour veiller sur elle. Alors elle l'a suivi, et m'est avis qu'elle est tranquillement arrivée à Bromfield.

Yves garda le silence.

— Elle est arrivée, répondit Hugh plus pour lui-même que pour les autres.

Tranquillement arrivée, en un sens. Avec sa pureté, ses scrupules, son courage, qui en cet instant connaissait une plus grande tranquillité que soeur Hilaria, l'innocente montée vers Dieu ?

— Et puis, y a eu quelque chose de bizarre, poursuivit Druel, vu que le jour d'après, pendant qu'on était ici à raconter l'incendie de la ferme et que les bonnes gens nous faisaient de la place pour nous installer chez eux, comme de bons chrétiens qu'ils sont, il est arrivé un jeune homme qui allait à pied. Il venait de la route, lui, et il a demandé après les trois personnes qu'avaient dormi chez nous. Il voulait savoir si on en avait entendu parler : une bonne soeur de Worcester, avec les deux enfants d'un seigneur, le frère et la soeur, qu'allaient vers Shrewsbury. Nous, on était abattus par tous nos malheurs mais on lui a quand même dit tout ce qu'on savait, comment ils s'étaient tous envolés juste avant l'incendie. Alors il est reparti, d'abord voir ce qui restait de ma ferme, et puis après je sais pas.

— Un étranger ? demanda Hugh à la cantonade.

Un cercle s'était rassemblé autour de lui. Les femmes s'étaient

avancées pour écouter.

— Jamais vu par ici, répliqua le bailli, péremptoire.

— Quel genre d'homme ?

— Un paysan ou un berger, enfin un gars comme nous, pour ce qui est du costume : une tunique de bure. Même pas trente ans, plutôt dans les vingt cinq, vingt-six. Plus grand que Votre Seigneurie, mais bâti comme vous, tout en longueur. La peau mate, les yeux cernés de noir avec des reflets jaunes, comme un faucon. Et les cheveux noirs sous son capuchon.

Les femmes tendirent l'oreille. L'intérêt qu'elles portaient à cet inconnu était d'autant plus manifeste qu'aucune d'entre elles ne l'exprimait à haute voix, aucune ne livrait de détail. L'homme avait produit une forte impression sur elles ; à l'évidence, elles ne voulaient rien perdre des quelques renseignements qu'elles pourraient glaner mais, pour leur part, ne livreraient rien de ce qu'elles avaient appris.

— La peau mate, répéta Druel, et un profil d'oiseau de proie. Un très beau visage.

Oui, disaient les yeux des femmes.

— Maintenant que ça me revient, ajouta le paysan, il parlait un peu lentement...

— Comme s'il ne s'exprimait pas couramment en anglais ? interrogea Hugh.

— Ça se pourrait, répondit John après mûre réflexion. Ou alors, il avait la langue qui fourchait, vous comprenez.

Si l'anglais n'était pas sa langue maternelle, d'où venait-il ? Du pays de Galles ? Pourquoi pas, dans ces régions frontalières ? Ou bien était-ce un Angevin ?

— Si vous en entendez davantage, dit Hugh aux villageois, envoyez-moi un message à Ludlow ou à Bromfield : vous n'aurez pas à le regretter. Quant à vous, l'ami, si nous localisons le repaire des pillards, nous vous rendrons ce qui vous appartient. Soyez bien persuadé que nous agirons le plus vite possible.

Faisant virevolter son cheval, il se dirigea vers le bas de la colline, suivi de son détachement, mais sans se presser car l'une des paysannes s'était postée sur sa route, loin des autres. Lorsque Hugh parvint à sa hauteur, elle s'approcha et posa la main sur son étrivière.

— A propos de cet étranger, messire, chuchota-t-elle en levant ses yeux bleus vers lui, je peux vous révéler un détail que les autres n'ont pas remarqué. Je n'ai rien dit tout à l'heure, par peur qu'ils se liguent contre lui s'ils étaient au courant... Il était très beau et il inspirait confiance, même s'il n'était pas ce qu'il semblait être...

— En quel sens ?

— Il serrait sa huppelande contre lui, messire, et par ce froid ça n'avait rien d'étonnant. Mais quand il s'est éloigné, je l'ai un peu suivi

et j'ai aperçu le pan de son habit qui flottait du côté gauche. Paysan ou pas, il portait une épée.

— Ainsi, ils ont quitté ensemble le village, commenta Yves tandis qu'ils se hâtaient de descendre la pente afin de profiter de la lumière du jour.

Jusque-là, il s'était tu, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ces renseignements qui ne réussissaient qu'à embrouiller les événements.

— Frère Elyas est venu nous chercher et il n'a rencontré que soeur Hilaria. Comme le soir tombait, ils se sont égarés en pleine tempête. Alors, les criminels qui ont saccagé la ferme du pauvre John les ont agressés et ont cru les avoir tués, tous les deux.

— Selon toute apparence, acquiesça Hugh. Un fléau s'est répandu sur cette région et il faudra l'en débarrasser au plus tôt. Mais que penser de ce paysan qui porte l'épée ?

— Et qui nous recherchait ! lui rappela Yves. Je ne vois pas qui cela peut être.

— A quoi ressemblait le jeune homme qui a emmené ta soeur ?

— Il n'est pas brun, il n'a pas l'air d'un faucon, il a plutôt le teint clair et les cheveux blonds. D'ailleurs, s'il était venu, il n'aurait pas pris ce chemin-là, étant donné le sentier qu'il a emprunté lorsque je les ai suivis. En outre, pourquoi se serait-il déguisé en paysan ? Pourquoi voyagerait-il sans serviteur ?

Le raisonnement se tenait. Néanmoins, Cadfael imaginait d'autres hypothèses : l'armée de Gloucester, enivrée par sa victoire, avait peut-être dépêché des agents dans ces parages afin de repérer les zones mal défendues. On avait pu leur enjoindre, par la même occasion, de retrouver les neveux de Laurence d'Angers.

— Ne songeons plus à lui pour l'instant, dit Hugh Beringar, une lueur d'intérêt dans les yeux. Attendons de recevoir de ses nouvelles et gardons son image présente à l'esprit.

Au crépuscule, ils arrivaient à moins de deux miles de Ludlow lorsque la neige se mit à tomber. Courbés sous leurs huppelandes et leurs capuchons, ils galopèrent à bride abattue. Hugh abandonna le groupe sous les remparts de Ludlow et rejoignit sa compagnie, non sans confier à deux de ses hommes le soin d'escorter Cadfael et Yves jusqu'à Bromfield. Yves avait perdu sa langue, grisé par cette chevauchée au grand air. Il commençait à avoir faim, car son dernier repas, un quignon de pain et une tranche de bacon, datait de plusieurs heures. Cramponné à sa selle, transi sous son capuchon, il émergea, le visage rose, dès qu'ils posèrent le pied dans la grande cour du prieuré. L'office des vêpres s'était achevé depuis longtemps. Le prieur Léonard, qui guettait avec anxiété le retour de son jeune protégé, accourut dans

un tourbillon de flocons pour l'emmener souper.

Beringar ne refit son apparition qu'après complices. Tandis que l'on pensait son cheval, il se rendit auprès de Cadfael, qui veillait au chevet de frère Elyas. Celui-ci s'était endormi, en proie à un sommeil que peuplaient des souvenirs inaccessibles. Quand Hugh entra, avec sa mine des mauvais jours, Cadfael mit un doigt sur ses lèvres et l'entraîna dans l'antichambre. En poussant un soupir, le shérif s'assit contre la cloison et s'adossa à un panneau de bois.

— Notre ami Druel n'est pas la seule victime, Cadfael. C'est à croire que nous avons le diable parmi nous. Ce soir, Ludlow est sens dessus dessous. Il semble que l'un des archers de Josce de Dinan ait un vieux père dans un hameau au sud de Henley : un fermier libre qui travaille pour Mortimer. Aujourd'hui, l'archer est allé le voir pour s'assurer qu'il supportait les rigueurs de l'hiver. Bien qu'elle soit isolée, sa ferme se situe à moins de deux miles de Ludlow. L'archer a découvert les lieux dans le même état que la maison de Druel. Pas d'incendie, cependant : la vue des flammes aurait attiré Dinan et ses soldats comme un essaim de guêpes. Mais les voleurs ont tout emporté, bétail, provisions, outils... Cette fois, les habitants du hameau n'ont pu fuir. Tous égorgés, massacrés, hormis l'idiot du village que l'archer a trouvé errant d'une maison à l'autre, en quête de miettes pour calmer sa faim.

Frère Cadfael demeura bouche bée un instant, puis s'exclama :

— Comment ont-ils osé, si près d'une ville fortifiée ?

— Ils sortent leurs griffes, malgré la garnison de Ludlow. L'unique survivant s'était tapi dans les bois pendant cette boucherie. Il n'a pas la tête très solide, peut-être, mais il a assisté au carnage et il nous a fait un récit qui me paraît vraisemblable. Oui, je me fie à son témoignage. Il y avait une vingtaine d'hommes, selon lui, armés de poignards, de haches et d'épées. Trois d'entre eux allaient à cheval. Ils ont surgi aux environs de minuit et tout s'est déroulé en quelques heures à peine. Le malheureux ignore combien de jours il est resté dans les bois, mais le cours des rivières ou les chutes de neige n'ont pas de secret pour lui. Il affirme, et sur ce point il se montre inébranlable, que le pillage a eu lieu la première nuit du grand gel, quand tous les ruisseaux ont cessé de couler.

En proie à de sombres réflexions, Cadfael se mordit les poings.

— Je comprends, dit-il enfin. Les loups à deux pattes, comme les appelait Druel ? La même nuit, sans doute. Le premier grand gel ! Vers minuit, ce massacre près de Henley... Comme s'ils désiraient lancer un défi à Josce de Dinan !

— Ou à moi, rétorqua Hugh.

— Ou au roi Étienne ! Donc, ils partent avec leur butin... disons vers deux heures du matin. Ils ne vont pas vite, à cause du bétail, des

sacs de grain et des tonneaux. Peu avant l'aube, ils mettent à feu et à sang la ferme de Druel, là-haut. Entre-temps qu'en pensez-vous, Hugh ? Ils ont croisé frère Elyas et soeur Hilaria, et ils se sont livrés à leur petit sport favori, un sport assez exubérant : ils les ont assassinés, ou presque. Sinon, il faudrait imaginer deux bandes de coupe-jarret cette nuit-là. Mais des tueurs de cette trempe... ? Et par une nuit de tempête, avec un blizzard qui avait de quoi décourager voleurs et vagabonds ? Il y a dans les parages des hommes qui connaissent par coeur cette contrée, Hugh, et qui ne reculent ni devant la neige ni devant le verglas.

— Deux bandes de maraudeurs ? Non, voilà qui est hors de question. En outre, examinons leur itinéraire. Tout commence ici, sous notre nez : c'est le point extrême de leur expédition. Ils repartent vers l'est, par-delà la grand-route, puisque c'est là que gisait frère Elyas, et avant l'aube ils escaladent Titterstone Clee, où ils incendient la ferme de John Druel. Il se peut qu'ils n'aient rien prémédité, en l'occurrence : une fantaisie de meurtriers enivrés par le succès. Simplement, c'était sur leur chemin de retour. Ils voulaient rentrer sans qu'on les dérange, de préférence avant le lever du jour. C'est bien cela ?

— C'est bien cela. Et pensez-vous à la même chose que moi, Hugh ? Quand Yves sort de la ferme pour tenter de rattraper sa soeur, il emprunte sans doute la même direction que celle prise par les pillards, deux nuits plus tard. Sur ces hauteurs, se situe la demeure où Ermina est conduite par son soupirant. Ne l'a-t-il pas emmenée dans un endroit assez proche de l'ancre du diable, beaucoup trop proche pour qu'ils y soient en sûreté, l'un comme l'autre ?

— J'ai déjà pris mes dispositions, répondit le shérif. Là-haut, s'étend tout un désert de terres vierges, moitié forêt et moitié rocaille, trop aride pour les moutons eux-mêmes. Les zones cultivables ne s'élèvent pas plus haut que la ferme de Druel. Demain, dès l'aube, je vais reconstituer le parcours d'Yves, en compagnie de Josce de Dinan, en essayant de repérer le domaine où s'est rendue sa soeur. D'abord, il faut la sauver. Ensuite, nous irons traquer cet ennemi invisible qui se permet de cracher à la face de la justice. Mais attendons qu'il ne détienne aucun otage.

— Laissez le garçon ici ! ordonna Cadfael sur un ton plus péremptoire qu'il ne l'aurait souhaité.

Hugh grimaça un sourire :

— Nous serons loin avant qu'il ait ouvert les paupières. Comment oserais-je l'obliger à reconnaître la dépouille de sa soeur, alors que vous braquez sur moi un regard aussi féroce ? Avec un peu de chance, nous lui ramènerons la jeune Ermina, vierge ou mariée, en fait sinon en droit, et ils s'expliqueront tous les trois, lui, elle et son

prétendant ! Et si nous n'avons pas de chance... eh bien, nous aurons besoin de vous. Mais dès qu'elle sera hors de danger, cette affaire ne concernera plus que moi et vous retournerez bien sagement au chevet de votre blessé.

Cadfael passa la nuit auprès de frère Elyas et n'en apprit pas davantage. La barrière demeurerait infranchissable. Lorsqu'un autre moine vint le relayer, il alla se coucher et s'endormit sur-le-champ. Il avait le don du sommeil, jugeant inutile de s'inquiéter du lendemain. Depuis longtemps, il s'interdisait les soucis superflus qui usaient un homme au lieu de le garder en forme pour l'action.

Il ne s'éveilla que lorsque le prieur Léonard pénétra dans sa cellule, en début d'après-midi, au moins deux heures après le moment où il avait prévu de se lever. Dans l'intervalle, Hugh était rentré de son expédition. D'un pas lourd, il vint au réfectoire partager un déjeuner tardif avec Cadfael tout en lui communiquant les résultats de son enquête.

— Sur le flanc de la Clee, il existe un manoir du nom de Callowleas, à un quart de cercle par rapport à la ferme de Druel et à une hauteur comparable. Du moins, il *existait* un manoir... Il a été rasé, dévasté, réduit en cendres. Le même genre de spectacle qu'à la ferme de Druel, mais en pire. Un domaine prospère, métamorphosé en un désert de neige jonché de cadavres, ensevelis sous les congères ou pétrifiés par le gel... Nous les avons transportés à Ludlow pendant qu'une partie de nos hommes continuent à fouiller les décombres. Impossible de prédire combien d'autres corps ils vont exhumer. D'après la hauteur de la neige, il me semble que le carnage a eu lieu avant même le premier gel.

— Avant le premier gel ? s'écria Cadfael stupéfait.

Donc, avant l'assassinat de la petite religieuse et les coups portés à frère Elyas ! Maintenant que vous connaissez le nom de cet endroit, savez-vous comment s'appelle le maître des lieux ? Dinan pourra nous répondre, en tout cas, puisque ces terres relèvent de son mandat : c'est l'ancien fief de Lacy.

— En effet. Il a confié le domaine de Callowleas à un jeune seigneur qui a pris la succession de son père voici à peine deux ans. Une fortune convenable, un jeune homme bien de sa personne, qui se nomme Evrard Boterel. Une famille respectée, sinon illustre. A plus d'un titre, il pourrait s'agir de notre homme.

— Le manoir se trouve-t-il dans la direction qu'Ermina a prise avec son soupirant ?

Hugh secoua énergiquement la tête :

— Pas si vite ! Rien n'est encore sûr. Yves ignore le nom de l'homme. Et même s'il s'agit de lui, il reste un espoir de retrouver la

jeune fille en vie. Dinan m'a fait observer que Boterel détenait également le manoir de Ledwyche, plus bas dans la vallée, le long de Dogditch. Un chemin forestier relie ces deux terres sur une distance d'environ trois miles et, dans ces parages, la forêt est très dense. Nous avons suivi une partie de ce sentier. Je n'espérais guère y découvrir des indices, même si des survivants ont pu s'enfuir par là. Et pourtant, regardez !

Il tira un objet enfoui dans les plis de sa cotte et le posa en équilibre sur son poignet : une résille de fils d'or, cousue à un ruban de brocart, dont les femmes se ceignaient le front. La résille de métal avait été tirée sur le côté et le ruban s'en détachait en partie.

— Je l'ai ramassée vers le bas du sentier, en pleine forêt. Ils ont dû couper par un hallier pour descendre plus rapidement ; des brindilles cassées en témoignent. Je dis « ils », mais j'incline à croire qu'il n'y avait qu'un cheval pour deux cavaliers. C'est une branche basse qui a arraché le ruban. Comme ce bijou nous donne lieu de penser que la femme a pu échapper au massacre, nous pouvons le montrer à Yves en lui expliquant où il est tombé. Si cet objet appartient à sa soeur, je me précipite à Ledwyche.

Yves ne marqua aucune hésitation. Dès qu'il aperçut la résille d'or, son regard s'éclaira d'espoir.

— Elle est à ma soeur ! dit-il, rayonnant. C'était un bijou trop précieux pour qu'elle l'emporte en voyage, mais je sais qu'elle l'avait gardé. Elle voulait le mettre pour lui... Où l'avez-vous trouvé ?

CHAPITRE VI

Cette fois, ils emmenèrent Yves. L'enfant aurait admis de bonne grâce un refus de Hugh, mais, outre qu'il se serait affolé en les attendant, il était le seul à pouvoir identifier le prétendant de sa soeur. De surcroît, en tant que représentant et chef de sa lignée, il avait le droit d'assister à l'enquête.

— C'est le chemin de l'essart de Thurstan, observa-t-il quand ils eurent quitté la grand-route pour franchir le pont de la Corve. On continue tout droit ?

— Oui, un certain temps. Nous aurons largement dépassé l'endroit que toi et moi préférons éviter, précisa Cadfael, devinant son trouble. Rien à craindre, là-bas : ni l'eau, ni la terre, ni l'air ne participent aux crimes de l'homme... Qu'elle soit morte, tu peux en ressentir du chagrin, mais ne te tourmente pas pour elle : elle est au ciel, maintenant.

— De nous tous, c'était elle la meilleure, et de loin. Vous ne pouvez pas savoir ! Jamais en colère, toujours patiente, gentille, et puis tellement courageuse... Elle était beaucoup plus jolie qu'Ermina.

Doté d'une éducation, d'une intelligence et d'une maturité supérieures à ses treize ans, il avait côtoyé soeur Hilaria plusieurs jours durant, l'avait observée, et avait été sensible à sa douceur, à son charme. S'il avait éprouvé pour la première fois des sentiments d'adulte, ceux-ci n'avaient rien que de pur et d'innocent. Yves avait un coeur limpide mais ces deux derniers jours l'avaient mûri. L'enfance s'éloignait à grands pas.

Lorsqu'ils atteignirent le ruisseau gelé, il ne détourna pas les yeux mais il garda le silence jusqu'au second ruisseau. Ils obliquèrent vers la droite et pénétrèrent dans des bois. Cette région inconnue ravivant son intérêt envers le monde extérieur, le regard d'Yves s'anima. Le bref soleil d'hiver, sous lequel se formaient des stalactites, au bout des branches et des auvents, s'estompait au terme d'une journée encore lumineuse. Le vent ne s'était pas levé. Sur le sol, des marbrures noires, blanches et vert sombre s'entrelaçaient en un labyrinthe insondable.

Ils traversèrent la Hopton, toujours prisonnière des gelées, à un demi-mile en aval du chemin de Godstoke.

— Nous étions tout près d'Ermina ce jour-là, chuchota Yves, et

nous ne le savions pas.

— Encore un mile, environ, et nous arrivons.

— J'espère qu'elle est là !

— Nous l'espérons tous, répondit Hugh.

Le domaine de Ledwyche s'étendait au-delà des bois, derrière un coteau. Une pente douce descendait vers le ruisseau de Ledwyche, où se jetaient quelques cours d'eau avant de rejoindre la Teme, à quelques miles vers le sud. La vallée s'adossait à une crête : on discernait au loin la masse sinistre de Titterstone Clee, dont le sommet disparaissait sous une couche de nuages. De tous côtés, la vallée était à l'abri des bourrasques. Autour du domaine, on avait abattu la plupart des arbres, sauf ceux qui faisaient office de coupe-vent aux endroits où le bétail et les récoltes étaient le plus exposés. Depuis les hauteurs, les cavaliers aperçurent une enfilade de bâtiments : le manoir lui-même, tout en longueur, entouré d'une closerie et surplombé par un toit pointu ; puis la courbe de la palissade, contiguë à la grange, à l'étable et aux communs. Domaine considérable, proie idéale pour les rapaces qui sévissaient en cette période d'anarchie, encore que le nombre de ses défenseurs eût de quoi dissuader les maraudeurs.

Tout indiquait que le maître des lieux se sentait menacé : à mesure qu'ils s'approchaient, les cavaliers constatèrent que sur le pont de bois qui enjambait le ruisseau, derrière la propriété, des hommes se hâtaient d'édifier une barrière de rondins. De même, au-dessus des planches noirâtres de la palissade d'origine, en particulier vers l'est, se détachait le bois clair de planches plus récentes. Le domaine se hérissait de remparts.

— Ils sont sans doute ici, remarqua Hugh. Dans ce manoir habite un homme qui a reçu un avertissement et ne tient pas à se laisser surprendre une seconde fois.

L'espoir au coeur, ils franchirent le portail, qui restait ouvert ; ici, à l'ouest, la palissade ne s'élevait encore qu'à hauteur de la poitrine. Dès leur entrée, un archer s'interposa dans l'embrasure du portail et banda son arc. Bien qu'il n'y eût pas encore engagé de flèche, son épaule arborait un carquois.

D'un oeil perspicace, il considéra les hommes d'armes et, sur-le-champ, il se départit de son expression méfiante : avant même que Beringar se fût nommé, il lui sourit.

— Bienvenue, messire. Le shérif délégué ne pouvait arriver à un meilleur moment. Si notre maître avait su que vous étiez dans le voisinage, il vous aurait envoyé quérir. Car il n'aurait guère pu venir en personne... Entrez, messire, entrez, le petit que voici va prévenir l'intendant.

Un jeune garçon se précipita vers le logis principal, à l'autre

extrémité de la cour. Le temps qu'ils atteignent l'escalier de pierre qui menait à la porte, l'intendant accourait déjà à leur rencontre : un vieil homme corpulent dont le crâne chauve contrastait avec une barbe roussâtre.

— Je désire voir Evrard Boterel, annonça Hugh en sautant à bas de son cheval, les talons maculés de neige. Il est chez lui ?

— Oui, messire, mais il est encore souffrant. Il a eu une forte fièvre et il se remet peu à peu. Je vais vous conduire auprès de lui.

Cahin-caha, il gravit l'escalier, suivi de près par Beringar, Cadfael et Yves. Dans la grand-salle, où ne s'attardait presque personne en cette fin de journée, c'est à peine si une torche trouait l'épaisseur des ténèbres. Dans l'âtre central, des braises mourantes dispensaient chichement un peu de chaleur. Les serviteurs travaillaient tous à l'édification des barrières. Derrière les tentures, une matrone entre deux âges agita son trousseau de clés le long d'un corridor ; deux soubrettes chuchotèrent sur le seuil de la cuisine, l'oeil aux aguets.

Avec un geste plein d'emphase, l'intendant les fit pénétrer dans une pièce exiguë, au fond de la grand-salle, où un homme était allongé sur une chaise de repos garnie de coussins. Un pichet de vin était posé sur une table à portée de sa main ; près du pichet, fumait une lampe à huile. Une petite croisée sans volet laissait filtrer une lumière incertaine. La flamme jaune de la lampe projetait des ombres fantomatiques parmi lesquelles les visiteurs distinguèrent à contre-jour un visage qui se tournait vers eux.

— Messire, voici le shérif délégué, qui loge à Ludlow, ainsi que deux de ses amis.

Baissant la voix, l'intendant adoptait les intonations rassurantes que l'on destine aux agonisants ou aux très jeunes enfants.

— Messire Hugh Beringar est venu vous voir, reprit-il. Nous aurons de l'aide en cas de besoin. Ne vous tourmentez plus.

Au prix d'un léger tremblement, une main puissante déplaça la lampe, de façon que le châtelain et ses hôtes puissent s'observer mutuellement. Une voix grave résonna, brisée par un souffle court :

— Messire, je vous accueille de grand coeur. Dieu sait que nous avons besoin de vous en ce moment... Qu'on m'apporte de la lumière et des rafraîchissements, ordonna-t-il à l'intendant.

Il se pencha en avant, ce qui parut lui coûter un effort :

— Vous me trouvez en plein désarroi et je vous prie de m'excuser. On me dit que j'ai eu la fièvre pendant plusieurs jours. Je vais mieux à présent mais je me sens encore faible.

— C'est ce que je vois, répondit Hugh, et j'en suis navré. J'ai mobilisé un détachement au sud de la région, pour une autre affaire, je dois vous le dire, mais le hasard m'a conduit à votre domaine de Callowleas. Après ce qu'ils vous ont fait, messire, je me réjouis que

vous avez pu leur échapper, avec sans doute quelques-uns de vos serviteurs. Je me suis juré de détruire ces vautours qui se sont abattus sur vous... A ce propos, j'ai cru noter que vous aviez renforcé vos défenses.

— En effet, nous essayons de parer au mieux.

Une femme apporta des bougies, qu'elle disposa dans des candélabres, le long des murs, puis elle s'éclipsa. L'irruption de la lumière rapprocha soudain le châtelain de ses hôtes, dont les yeux s'élargirent. Yves, jusque-là immobile, tel un jeune seigneur prêt à affronter son ennemi, s'agrippa à la manche de Cadfael. Très vite, il relâcha son étreinte, perplexe.

L'homme qui reposait sur la chaise longue ne paraissait pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Quand il s'était soulevé pour leur faire face, les coussins avaient glissé dans son dos. Les bougies éclairaient un visage livide aux joues amaigries ; enfoncés dans des orbites creuses, de grands yeux noirs brillaient d'un éclat fébrile. Ses cheveux blonds étaient ébouriffés d'un côté, là où la tête s'était appuyée sur les coussins. Cependant, Evrard Boterel était incontestablement beau ; on devinait un homme de haute taille, bien découplé. Il était habillé et chaussé de bottes. Il avait dû commettre l'imprudence de passer la journée dehors, au milieu de ses hommes, car ses bottes portaient des traces de neige fondue. Levant les sourcils, il scruta ses trois visiteurs. Lorsqu'il avisa le jeune garçon, il marqua une hésitation, hocha la tête, le regarda encore et parut s'abîmer dans ses réflexions.

— Connaissez-vous cet enfant ? demanda Hugh à mi-voix. C'est Yves Hugonin, qui vient ici à la recherche de sa soeur. Si vous pouviez nous aider, nous vous en saurions gré, lui et moi. Je pense que vous n'étiez pas seul quand vous avez fui Callowleas puisque nous avons trouvé ceci, accroché à une branche du chemin forestier.

Il lui montra, à plat sur la paume de sa main, la mince résille d'or qui se déploya sous leurs yeux.

— Avez-vous déjà vu ce bijou ?

— Oh, oui : que trop ! s'exclama Evrard Boterel en fermant les paupières un instant ! Tu es son frère cadet ? ajouta-t-il à l'adresse du garçon. Pardonne-moi, je n'en étais pas sûr. Je ne t'ai aperçu qu'une seule fois depuis toutes ces années, je crois. Oui, ce bijou est bien à elle.

— Vous l'avez amenée à Ledwyche, dit Hugh, saine et sauve après ce massacre.

C'était moins une question qu'une affirmation.

— Oui... saine et sauve. Oui, je l'ai emmenée ici.

La sueur mouillait son front, mais ses yeux soutenaient le regard de Hugh.

— Nous les recherchons, elle et ses compagnons, expliqua le shérif, depuis que le sous-prieur de Worcester s'est rendu à Shrewsbury pour interroger les moines. Si elle est ici, voulez-vous la faire appeler ?

— Elle n'est pas ici, rétorqua Boterel, accablé. J'ignore où elle s'est enfuie. Depuis lors, mes hommes et moi avons tout tenté pour retrouver sa trace.

De ses larges mains, il s'appuya aux accoudoirs de sa chaise de repos et se hissa sur ses jambes vacillantes.

— Je vais vous raconter, dit-il.

Tandis que sa silhouette décharnée arpentait la pièce à grands pas, bouillonnant d'une énergie inemployée mais affaiblie par la maladie, ils écoutèrent son récit.

— J'étais souvent invité dans la demeure de son père et l'on m'y recevait avec tous les égards. Son jeune frère sait que je ne mens pas. Elle a grandi en âge et en beauté... Je l'aimais. Oui, vraiment, je l'aimais de toute mon âme... Après la mort de ses parents, je suis allé la voir trois fois à Worcester et je me suis comporté selon les règles de la plus stricte bienséance. On m'admettait dans ce couvent ; je n'ai jamais entretenu d'intentions douteuses. Je comptais demander sa main le plus tôt possible. En effet, son tuteur légal n'est autre que son oncle et malheureusement il guerroyait en Terre sainte. Nous ne pouvions donc qu'attendre son retour. Quand j'ai appris le sac de Worcester, je n'ai plus eu qu'une pensée : Ermina. Je n'ai reçu de ses nouvelles que lorsqu'elle m'a expédié un message de Cleeton...

— Quel jour était-ce ? l'interrompit abruptement le shérif.

— Le deuxième de ce mois. « Venez cette nuit, disait-elle, et emmenez-moi. Je vous attends ici. » Pas un mot sur d'éventuels compagnons de route. Sans demander davantage, je lui ai obéi : j'ai fait seller deux chevaux et je l'ai conduite à Callowleas. Elle m'a pris au dépourvu, reconnu Boterel, redressant la tête avec une expression de défi... Mais, par-dessus tout, je voulais l'épouser et elle le souhaitait autant que moi. J'ai respecté son honneur. Avec son assentiment, j'ai envoyé quérir un prêtre pour qu'il nous marie. Or, le soir même, avant l'arrivée du prêtre, nous avons subi cette attaque...

— J'ai vu le champ de ruines qu'ils ont laissé derrière eux, dit Hugh. D'où venaient-ils ? Combien étaient-ils ?

— Trop nombreux pour nous ! Ils ont envahi la cour et la maison avant que nous ne comprenions ce qui se passait. Je ne saurais dire s'ils ont contourné le flanc de la colline ou s'ils ont surgi de la crête, car ils se sont regroupés en demi-cercle autour de notre palissade en nous harcelant par le sommet et vers l'est. Sans doute étais-je trop absorbé par l'imminence de ce mariage pour surveiller les environs

comme je l'aurais dû, mais comment prévoir l'imprévisible ? Dans la région, je n'avais jamais entendu parler de brigands de cette espèce... Ils sont tombés sur nous comme la foudre. Combien étaient-ils au juste ? Je l'ignore : une bonne trentaine, tous armés. Nous étions deux fois moins nombreux et rien n'était prêt : nous venions de souper et nous avions sommeil. Nous avons résisté le mieux possible. Néanmoins, j'ai reçu plusieurs blessures...

Cadfael avait déjà remarqué sa façon de se tenir : le bras et l'épaule gauches recroquevillés. On avait dû viser le coeur.

— Il fallait sauver Ermina, reprit-il. Rien n'aurait servi de continuer la lutte. Je l'ai emmenée à cheval sur le chemin forestier. Ils ne nous ont pas poursuivis. Trop occupés à se livrer aux joies du pillage, précisa-t-il avec une grimace. Enfin, nous sommes arrivés à bon port.

— Et ensuite ? Comment se fait-il que vous l'ayez perdue à nouveau ?

— Adressez-moi tous les reproches que vous voudrez, vous ne sauriez vous montrer assez dur, soupira Evrard. J'ai honte de regarder cet enfant en face et de lui avouer que j'ai laissé sa soeur disparaître. Il est vrai que j'avais perdu trop de sang dans la bataille et que je me suis écroulé sur mon lit, incapable du moindre mouvement, mais ce n'est pas une excuse. Mon chirurgien dira ce qu'il voudra en ma faveur, je n'ai pas l'intention de prononcer un plaidoyer. En tout cas, dès le lendemain, cette blessure que j'ai à l'épaule s'est aggravée et la fièvre est apparue. Le soir, quand j'ai repris conscience un instant, j'ai réclamé Ermina. On m'a répondu qu'elle s'était affolée en songeant à son frère, qu'elle avait abandonné dans une ferme. Maintenant que des coupeurs de gorge rôdaient en liberté dans les parages, elle n'avait de cesse qu'elle n'ait installé cet enfant en lieu sûr. Elle avait donc sellé un cheval au milieu de la journée, en laissant un mot pour indiquer qu'elle retournait à Cleeton dans l'espoir d'avoir des nouvelles et elle n'est jamais revenue.

— Et vous ne l'avez pas accompagnée ! hurla Yves, tremblant de rage à côté de Cadfael. Vous l'avez laissée partir seule et vous êtes resté ici, à soigner vos égratignures !

— Ni l'un ni l'autre, répondit tristement Boterel. Je ne l'ai pas laissée partir, pour la bonne raison que j'ignorais son départ. Quand je l'ai appris – mes serviteurs vous le confirmeront –, j'ai bondi hors de mon lit et je me suis lancé sur ses traces... Était-ce le froid de la nuit, le frottement de mes habits sur la blessure ou la fatigue de cette chevauchée ? Bref, j'ose à peine l'avouer, mais je me suis évanoui en selle. Mes hommes m'ont transporté ici. Je n'ai jamais atteint Cleeton.

— Cela valait mieux pour vous, remarqua Hugh d'un ton sec. La ferme où elle se rendait a été mise à sac cette nuit-là et ses habitants

ont été forcés de fuir.

— On me l'a raconté depuis lors. Pourtant, n'allez pas vous figurer que j'aie pu en rester là et renoncer à la chercher. Ermina ne se trouvait pas dans cette ferme au moment de l'incendie. Si vous avez interrogé le fermier, vous le savez aussi bien que moi. Elle n'est pas allée là-bas. Mes hommes ont mené leur enquête durant ces interminables journées où j'étais cloué au lit, grelottant dans le délire de la fièvre et me rongant les sangs. Maintenant que je suis de nouveau sur pied, je vais continuer à explorer les environs. Jusqu'à ce que je réussisse !

Sur cette affirmation véhémence, il eut un rictus qui dévoila ses solides dents blanches.

Les visiteurs n'avaient plus de renseignements à recueillir dans ce lieu. Boterel n'était guère à blâmer, semblait-il. Par son inconséquence, la jeune fille avait enclenché un mécanisme désastreux : d'abord en s'enfuyant de la ferme avec son prétendant, puis en revenant sur ses pas pour s'efforcer de réparer ses torts.

— Si vous avez de ses nouvelles, dit Hugh, envoyez-moi un message à Bromfield, où j'habite ces jours-ci, ou bien à Ludlow, où j'ai cantonné mes hommes.

— Je n'y manquerai pas, messire.

Evrard Boterel s'affala sur son siège, parmi ses coussins en désordre, et tressaillit de douleur. Avec précaution, il déplaça son épaule.

— Avant de partir, proposa frère Cadfael, pourrais-je vous aider à refaire ce bandage ? Comme je devine qu'il vous irrite, j'en déduis que vous avez une plaie à vif qui doit coller au tissu ; dans ces conditions, elle risque de s'envenimer. Avez-vous un médecin ici ?

Le jeune homme haussa les sourcils, touché par cette sollicitude.

— Mon chirurgien ou ma sangsue, comme je l'appelle. Il n'est ni l'un ni l'autre, mais il a une certaine compétence, due à une longue pratique. Je pense qu'il m'a bien soigné. Auriez-vous donc des lumières dans ce domaine, mon frère ?

— Tout comme votre homme, je récolte les fruits d'une longue expérience. J'ai souvent guéri des plaies qui se présentaient mal. Qu'a-t-il choisi comme remède ? demanda Cadfael, toujours intéressé par les prescriptions d'un concurrent.

Sur une étagère, trônaient des coupons de tissu, ainsi qu'un récipient d'argile. Il souleva le couvercle et huma un onguent verdâtre :

— De la centaurée, je crois, et de l'ortie blanche tous deux excellents. Il connaît les herbes qu'il faut... Vous ne pouviez trouver meilleur médecin. Cependant, puisqu'il n'est pas là et que vous souffrez, puis-je essayer... ?

Docilement, Evrard Boterel se rencogna contre son dossier tandis que Cadfael dénouait les lacets de sa cotte et tirait doucement l'épaule gauche hors de la large manche. Il la dégagea ensuite de la chemise, libéra le bras.

— Vous êtes sorti aujourd'hui et vous vous êtes agité : ce bandage a roulé, il s'est chiffonné et durci en séchant. Rien d'étonnant s'il vous fait mal. Vous devriez rester allongé un ou deux jours et laisser tout cela en repos.

Il avait pris sa voix de médecin, impersonnelle, assurée, voire un tantinet sévère. Son patient, qui écoutait sans protester, l'autorisa à enlever le pansement qui lui enveloppait l'épaule et le bras. Les dernières bandes de tissu étaient maculées par une estafilade qui s'ouvrait au-dessus du coeur et aboutissait à l'aisselle ; une traînée de sang débordait des deux côtés et se terminait par un liquide blanchâtre qui s'était desséché. Cadfael acheva de dérouler le pansement avec une délicatesse accrue, protégeant la chair à chaque nouveau tour de l'étoffe. Le pansement émit un craquement lorsqu'il se détacha de la plaie.

L'estocade aurait pu le tuer mais elle avait dévié : la lame avait glissé jusqu'au bras. La blessure n'était ni profonde ni dangereuse, même si elle avait saigné abondamment, d'autant plus que Boterel avait aussitôt enfourché son cheval, causant ainsi une hémorragie qui l'avait affaibli. En raison de ses efforts, aggravés par la poussière ambiante, la plaie s'était infectée. Au centre, la chair était pâle, molle, malsaine. Cadfael la nettoya à l'aide d'un morceau de tissu et lui appliqua un nouvel emplâtre à base de plantes. Durant l'opération, les yeux battus de fièvre l'observèrent sans ciller.

— Vous n'avez pas d'autres blessures ? demanda Cadfael tout en enroulant l'emplâtre dans un bandage. Bon. Gardez ceci un jour ou deux et reposez-vous. Cessez de vous inquiéter au sujet de cette jeune fille, nous nous en occupons, nous aussi. Si le soleil le permet, sortez prendre l'air en milieu de journée, mais méfiez vous du froid et soyez patient : il faut du temps pour guérir. Maintenant, enfilons votre manche, voilà... Il serait sage d'ôter ces bottes, de passer une robe de chambre et de voir les choses avec un peu plus de sérénité.

Médusé, le jeune homme ne le quitta pas des yeux tandis qu'il se retirait. Il ne recouvra l'usage de la parole que pour remercier ses visiteurs à l'instant où ils prenaient congé.

— Vous avez des mains d'or, mon frère ! lui cria-t-il. Je me sens beaucoup mieux. Le Seigneur soit avec vous !

Quand ils remontèrent à cheval, dans le jour déclinant, Yves gardait le silence. Lui qui était venu en justicier, voilà qu'il éprouvait malgré lui de la compassion envers cet homme. Jusqu'aux horreurs de Worcester, on ne l'avait pas accoutumé à la souffrance ni à la maladie.

Il avait connu une existence d'enfant gâté. Par affection envers sa soeur il découvrait tout à coup la peur mais ne voulait pas être un objet de compassion.

— Boterel a dit vrai, observa Cadfael pendant qu'ils se dirigeaient vers les bois. C'était un coup d'épée destiné au coeur : une blessure qui s'est rouverte plus tard. Il a eu de la fièvre et des caillots se sont formés. Tout ce qu'il affirme est exact.

— Mais nous ne sommes pas près de retrouver la jeune fille, soupira Hugh.

Les nuages du soir s'assemblaient, le ciel se faisait bas sous une bourrasque de mauvais augure. Ils accélérèrent l'allure, de façon à regagner Bromfield avant les premiers flocons.

CHAPITRE VII

Après vêpres, le soir même, la tempête éclata avec une telle virulence que les volutes de neige frappèrent à l'horizontale et déferlèrent contre les murailles en cinglant les bâtiments auxquels elles apposèrent des couches blanches. Dès que le souper prit fin, frère Cadfael se précipita à l'infirmerie et traversa la cour sous des myriades de flocons tournoyants pour rendre visite à son malade. Le blizzard allait durer la nuit entière. Les loups sortiraient sans doute de leur repaire, puisque les intempéries n'avaient pas de quoi intimider des fauves qui connaissaient si bien leur terrain de chasse.

Pour la première fois, on avait autorisé frère Elyas à quitter son lit. Adossé à un coussin, il semblait diaphane, perdu dans les pans de son habit. Ses blessures se cicatrisaient mais son cerveau montrait toujours les mêmes signes de faiblesse. Silencieux et soumis, il obéissait avec humilité aux conseils de ses gardes-malade, qu'il remerciait d'une voix basse et sans timbre tout en cherchant péniblement à distinguer, par-delà les murs de sa cellule, cette partie de sa vie dont il doutait encore et qui peut-être ne reviendrait pas. Sur le point de s'endormir seulement, ainsi qu'à son réveil, il tremblait d'agitation comme si, à mi-chemin entre la conscience de la vie et le simulacre de la mort, le voile qui le privait de sa mémoire commençait à s'entrouvrir sans jamais se déchirer pour de bon.

Yves rejoignit Cadfael près de la chambre du malade et se mit à faire les cent pas devant la porte.

— Ne devrais-tu pas être couché, Yves ? Après une journée si longue, si éprouvante...

— Je n'ai pas envie de dormir, bougonna le garçon. Je ne suis pas fatigué. Laissez-moi vous remplacer jusqu'à la fin de complies. Il faut que je m'occupe.

De fait, c'était la meilleure solution : veiller sur le blessé, lui donner une infusion, voilà qui contribuerait à calmer ses propres appréhensions.

— Il n'a toujours rien dit qui puisse nous aider ? questionna Yves. Il ne se souvient pas de nous ?

— Toujours pas. Dans son sommeil, il prononce quelquefois un nom qui ne m'évoque rien : Hunydd. Il réclame Hunydd.

Quand Frère Elyas murmurait ce nom, comme s'il tentait de

rappeler un être disparu à jamais, sa voix n'exprimait aucune angoisse, mais une douleur sans fin, un abîme de désespoir par-delà la souffrance.

— Quel nom bizarre ! s'étonna Yves. Un nom d'homme ou de femme ?

— C'est un prénom de femme – un prénom gallois. J'ai l'impression, bien que je ne puisse rien affirmer, que c'était sa femme. Une épouse tendrement aimée, trop tendrement pour que son fantôme le laisse en paix, surtout si elle est morte depuis peu. Le prieur Léonard pense qu'il n'a pris l'habit que récemment. Il est fort possible qu'Elyas ait voulu se délivrer d'une solitude trop pesante en cherchant le réconfort du couvent.

Yves le considéra avec gravité. En cette seconde, son regard n'était plus celui d'un petit garçon : il comprenait presque ce chagrin dont un abîme pourtant le séparait. Cadfael le prit affectueusement par l'épaule :

— C'est entendu, veille sur lui si tu le souhaites. Après complies, j'enverrai quelqu'un te relayer. Si tu as besoin de moi, je ne suis pas loin.

Elyas s'assoupit, rouvrit les paupières et retomba dans le sommeil. Yves s'assit à son chevet, retenant son souffle aux moindres frémissements du visage décharné, ravi de lui donner à boire ou de l'aider à s'installer plus à son aise. Lorsque le malade se réveillait, l'enfant s'efforçait de stimuler cette zone de conscience qui lui restait fermée et il parlait de choses et d'autres, des rafales de neige ou des menus événements qui se déroulaient dans l'enceinte du prieuré. Les yeux épuisés se fixaient sur lui à travers un brouillard, tout en demeurant attentifs.

— C'est étrange, dit soudain Elyas d'une voix enrouée par l'habitude du silence : il me semble que je devrais vous reconnaître. Pourtant, vous n'êtes pas l'un des frères de cette maison.

— Vous me connaissez, répliqua aussitôt Yves, plein d'espoir. Nous avons voyagé ensemble un certain temps, vous vous souvenez ? Nous avons fait route depuis Cleobury jusqu'à Foxwood. Je m'appelle Yves Hugonin.

Le nom n'évoquait rien. Seul le visage du garçon paraissait toucher une corde sensible.

— La tempête menaçait, reprit Elyas. Il fallait que j'apporte un reliquaire et on m'a dit que je l'avais fait. Mes frères me l'ont dit ! Tout ce que je sais aujourd'hui, c'est ce qu'ils m'ont appris.

— La mémoire vous reviendra, assura Yves. Un jour, tout s'éclairera. Il faut faire confiance à vos frères : personne ne cherche à vous mentir. Voulez-vous que je poursuive ? Que je vous donne d'autres précisions ?

Frère Elyas le considéra d'un air de doute mais ne protesta pas. Le garçon se pencha sur lui et, tout pénétré de son importance, commença son récit :

— Vous arriviez de Pershore en faisant des détours pour éviter les abords dangereux de Worcester. De notre côté, nous nous étions enfuis de Worcester, dans l'espoir d'atteindre Shrewsbury. Nous avons tous passé une nuit à Cleobury et vous auriez voulu que nous vous suivions à Bromfield, parce que c'était plus sûr. Je désirais vous accompagner mais ma soeur s'y opposait, elle préférait couper par les collines. Nous nous sommes quittés à Foxwood.

Renversé sur l'oreiller, le visage du malade ne manifestait aucune réaction. Il semblait guetter patiemment un signe d'espoir. Audehors, une bourrasque fit claquer le volet de la fenêtre tandis qu'une nuée de minuscules flocons s'engouffrait dans la pièce, pour s'évanouir aussitôt. La flamme de la bougie vacilla. Le mugissement du vent s'amplifiait en une plainte tour à tour stridente et sourde.

— Mais vous êtes ici, objecta soudain Elyas, encore loin de Shrewsbury. Et seul. Comment se fait-il... ?

— Nous nous sommes séparés, répondit Yves évasivement.

Si le malade posait des questions logiques, songea-t-il, quelque peu embarrassé, peut-être les fils de l'histoire allaient-ils se renouer. Mieux valait donc ne lui dissimuler aucun détail, d'autant plus que frère Elyas n'avait rien à se reprocher.

— Des paysans m'ont recueilli, poursuivit-il... Ensuite, frère Cadfael m'a amené ici. Quant à ma soeur... Nous sommes à sa recherche. On peut dire qu'elle est partie de son plein gré ! ajouta-t-il malgré lui mais avec moins de rancœur qu'auparavant. Je suis certain que nous la retrouverons saine et sauve, conclut-il bravement.

— Il y avait une troisième personne, murmura frère Elyas comme pour lui-même. Une religieuse...

Il avait cessé de regarder l'enfant ; les lèvres tremblantes, les yeux agrandis, il scrutait la voûte du plafond.

— Soeur Hilaria, répondit Yves sans pouvoir réprimer un frisson.

— Une religieuse de notre ordre...

Des deux mains, frère Elyas s'agrippa aux bords du lit et réussit à s'asseoir. Une flamme s'était allumée au fond de ses yeux hantés, une lueur trop vive, trop démente pour n'être qu'un reflet de la bougie.

— Soeur Hilaria... répéta-t-il.

Si ce nom ressuscitait enfin quelque chose dans sa mémoire, le souvenir paraissait tellement atroce qu'Yves l'empoigna par les épaules pour l'obliger à se recoucher.

— Ne craignez rien... Elle est ici, tous l'ont traitée avec le plus grand respect, elle aura une sépulture chrétienne. Ce serait un péché de se révolter. Elle est auprès de Dieu.

Les autres moines avaient dû lui apprendre la nouvelle, mais sans doute n'avait-il pas compris. Or il ne fallait pas se voiler la face devant la mort. Simplement, Elyas en éprouverait du chagrin, ce qui n'avait rien que de naturel. « Ne te tourmente pas pour elle, avait dit frère Cadfael : elle est au ciel, maintenant. » Frère Elyas exhala un gémissement de douleur, si ténu que le sifflement des rafales contre la fenêtre le couvrit presque. Serrant ses poings noueux, il se frappa la poitrine.

— Morte ! Morte ? En pleine jeunesse, en pleine beauté... Et si confiante... Morte ! Que les pierres de cette maison s'écroulent sur moi, infortuné que je suis... Qu'elles m'ensevelissent loin de la vue des hommes...

Les mots s'entrechoquaient, se bousculaient, s'étouffaient dans sa gorge. Affolé, Yves écoutait à peine : il ne songeait qu'à apaiser la crise qu'il venait de provoquer en toute innocence. Il passa un bras autour du torse du malade et s'évertua à le repousser contre l'oreiller, s'opposant en pure perte à une vigueur décuplée par la folie.

— Du calme, du calme, ne vous mettez pas dans cet état... Allongez-vous, voyons, vous êtes trop faible pour vous lever... Étendez-vous ! Vous me faites peur.

L'oeil rivé au mur de la cellule, frère Elyas s'assit et se tint immobile, pressant les mains contre son coeur, balbutiant des prières ou des paroles de repentir, à moins que ce ne fussent des lambeaux de souvenirs. Yves se sentit désarmé face à un tel délire. Déjà, frère Elyas avait oublié sa présence. Si ses discours incohérents s'adressaient à quelqu'un, ce ne pouvait être qu'à Dieu ou à des créatures de l'au-delà.

L'enfant quitta la pièce en fermant la porte derrière lui pour aller réclamer du secours, traversa l'infirmerie au pas de course, se rua dans la cour envahie de tourbillons blanchâtres, s'élança vers le cloître et la salle commune, où les moines devaient se trouver à cette heure. Il trébucha dans une congère et se releva en tremblant, les paupières maculées de neige et de boue. La chute des flocons ressemblait à une avalanche de plumes dans la nuit, mais ces plumes étaient glaciales et la bourrasque lui cisailait le visage. A plusieurs reprises, il dérapa sur le sol verglacé. Enfin, il fit halte devant le portail de la chapelle. A l'intérieur, les moines chantaient. Il était plus tard que prévu l'office de complies avait déjà commencé.

Trop bien élevé pour faire irruption au milieu des prières, il s'essuya le visage, resta indécis quelques instants, à reprendre son souffle, et secoua la neige qui couvrait ses vêtements et ses cheveux. L'office n'étant pas long, autant retourner auprès du malade et attendre que les moines sortent de la chapelle. C'était tout au plus l'affaire d'un quart d'heure.

Dès qu'il s'éloigna du portail, le blizzard l'aveugla car il devait progresser face au vent. Le sol s'enfonçait sous ses pas tandis qu'il se frayait un chemin en courbant la tête, peinant sur ses petites jambes.

La porte de l'infirmerie était béante ; il craignit que, dans sa hâte, il eût oublié de la fermer. La vue brouillée par les flocons, il avança à tâtons le long du couloir, en s'aidant des deux mains pour éviter de heurter les murs. Se frottant les yeux, il constata que la porte de la chambre était également ouverte ce qui le fit sursauter.

Dans la pièce déserte, les couvertures gisaient sur le carrelage. Les sandales d'Elyas, naguère rangées sous la tête de lit, s'étaient volatilisées. Frère Elyas avait jailli hors de la chambre, revêtu de son seul habit, sans manteau ni couvertures, pour affronter la nuit du neuvième jour de décembre, dans une tempête aussi déchaînée que celle qui avait vu mourir soeur Hilaria, seul nom qui réveillât un souvenir chez le malade.

Aussitôt, Yves revint sur ses pas et bondit dans la cour. Sur la neige, il aperçut des empreintes qu'il n'avait pas remarquées en arrivant. Les flocons qui s'y entassaient déjà n'allaient pas tarder à les combler. Les pas avaient dévalé le perron de l'infirmerie et s'orientaient, non pas vers la chapelle, mais vers le porche du prieuré. Or le frère tourier avait l'autorisation de quitter son poste pour assister à complies.

Dans la chapelle, le choeur des moines résonnait toujours. Frère Elyas ne pouvant être bien loin, Yves courut enfilier son manteau dans la maison d'hôtes avant de se précipiter à son tour vers le porche. Les empreintes s'effaçaient déjà et seules les quelques ombres qui provenaient des torches permettaient de les distinguer. D'évidence, frère Elyas avait atteint le porche, puis il l'avait dépassé. A l'extérieur du prieuré, le monde n'était qu'un chaos de blancheur, un glacis en effervescence. La poudreuse cédait sous ses pas, mais Yves, nullement découragé, résolut de continuer. Frère Elyas avait tourné vers la droite. Yves l'imita. Noyé par la tempête, égaré par les sillons et les fosses qui se creusaient dans l'épaisseur de la neige, il parvint néanmoins à discerner un peu plus loin, à la faveur d'une accalmie, une ombre qui paraissait voler devant lui. Sans la quitter des yeux, il s'engagea à sa poursuite.

Il lui fallut du temps pour rattraper le fuyard. Frère Elyas se déplaçait à une allure surprenante parmi les buissons enneigés, foulait le sol de ses longues enjambées, renversait les obstacles avec une telle frénésie que des branches cassées, dans les fourrés, révélaient son passage. En sandales, tête nue, affaibli par ses blessures, il faisait preuve d'une violence qui n'était autre que l'énergie du désespoir. Par-dessus tout, et ce détail remplissait Yves de terreur, il semblait savoir où il se dirigeait, à moins qu'il ne se rendît malgré lui à un rendez-

vous dont la signification lui échappait. Son itinéraire était d'une rectitude absolue, sans hésitation.

Quand Yves parvint à le rejoindre, il tendit la main vers lui et saisit la large manche de l'habit noir. Elyas continua son chemin en balançant le bras au rythme de sa marche, comme s'il n'avait pas senti sa présence. Il essaya plus ou moins de se libérer de son emprise, mais Yves s'agrippa des deux mains et, passant devant lui, écarta les bras pour lui barrer la voie. A demi aveuglé par un tourbillon de flocons, il ne rencontra qu'un visage figé qui ressemblait à un masque mortuaire.

— Frère Elyas, rentrez avec moi ! Il faut retourner à Bromfield, sinon vous allez mourir ici...

Sans l'écouter, le dément tenta de le repousser de toutes ses forces et de reprendre sa route. Yves ne le lâcha pas d'un pouce et, cramponné à la manche de l'habit, avança à son côté tout en s'efforçant de le retenir, de faire appel à sa raison, le peu qu'il lui en restait.

— Vous êtes souffrant, vous devriez être au lit. Rentrez avec moi ! Où voulez-vous aller ? Revenez, je vous ramène au prieuré...

Peut-être n'allait-il nulle part, peut-être s'épuisait-il à fuir quelque chose ou quelqu'un, à nier un souvenir qui l'affolait. Le souffle court, le coeur battant, Yves s'acharna en pure perte, et bientôt, comme il ne lui restait plus qu'à accompagner frère Elyas, il agrippa fermement la manche noire du fugitif, régla son pas sur le sien, dans l'espoir de rencontrer des paysans qui leur offriraient l'asile ou un voyageur à qui il demanderait assistance. Frère Elyas étant à bout de forces, sans doute finirait-il par capituler. Cependant, à part un pauvre fou et son ange gardien, qui pouvait bien errer au milieu de cette tempête ? Puisque Yves avait lui-même proposé de veiller le malade, il ne se sentait pas le droit de l'abandonner ; s'il ne pouvait le protéger de sa propre folie, du moins partagerait-il son épreuve. Étrangement, au bout de quelques minutes, ils cheminèrent de concert et sans pour autant changer d'expression, Frère Elyas passa un bras autour des épaules de l'enfant pour se rapprocher de lui. Par compassion et par instinct, tous deux s'appuyèrent l'un sur l'autre, égarés dans la désolation de l'hiver.

Yves ne savait plus où ils étaient mais se rendait compte qu'ils avaient quitté la route depuis longtemps. Il se dit qu'ils avaient franchi un pont : les eaux de la Corve, probablement. Donc, ils étaient quelque part dans les hauteurs. C'était là son unique point de repère. Aucune chance de croiser une ferme dans les parages, même si la tempête s'apaisant, la vue se dégageait.

Seul Elyas paraissait avoir une idée de l'endroit. Dans un hallier, leurs vêtements s'accrochèrent aux branches ; des buissons d'un blanc laiteux masquaient une déclivité. Yves buta contre une paroi dure,

sombre, et s'écorcha les doigts contre une surface de bois rugueux. Une cabane exiguë s'élevait devant lui, destinée à des bergers qui y entreposaient fourrage et litière. Une barre bloquait la porte ; frère Elyas la souleva et ouvrit. Tous deux pénétrèrent aussitôt dans une pénombre bienfaisante. Battue par une bourrasque, la porte se referma en claquant et l'obscurité les enveloppa au même instant. Après le blizzard, leur refuge leur offrait une tiédeur et un silence relatifs. Leurs pieds remuèrent des brindilles de foin dont l'odeur promettait le repos, la chaleur. Rassuré, Yves secoua la neige de son manteau : pour cette nuit, frère Elyas était à l'abri. Il avait des chances de survivre. « Avant qu'il se réveille à l'aube, pensa-t-il, je sortirai en remettant la barre sur la porte, puis j'irai chercher du secours. Je l'ai suivi jusqu'ici, pas question de le perdre. »

Frère Elyas s'était éloigné de quelques pas. L'enfant entendit bruissier le foin sous le poids de l'homme étendu. Au-dehors, le hululement du vent diminuait et se transformait en plainte lugubre. Yves s'avança à tâtons et, en se baissant, heurta une épaule recouverte de neige. Au terme de son mystérieux pèlerinage, Elyas avait enfin atteint son sanctuaire et il s'était agenouillé. Lorsque Yves se pencha afin d'essuyer l'habit du bénédictin, il perçut un tremblement sous ses doigts, comme si Elyas refoulait ses sanglots. Dans l'épaisseur des ténèbres, le lien qui s'était tissé entre eux gagnait encore en intensité. L'homme qui se tenait à genoux avait beau murmurer des paroles inaudibles, ses intonations exprimaient un désespoir sans remède.

Yves s'installa sur la pile de foin, auprès de lui, et posa le bras sur ses épaules pour l'obliger à s'allonger. Frère Elyas résista, puis il renonça à la lutte et se laissa doucement tomber devant lui, avec un gémissement de résignation ou d'épuisement, en ramenant les bras sous son front. Le garçon l'entoura de foin pour l'aider à se réchauffer, s'étendit à son côté et se blottit contre lui.

Au bout de quelques minutes, la respiration lente et profonde de frère Elyas lui apprit qu'il dormait.

Yves ne desserra pas son étreinte, décidé à rester éveillé. Il grelottait de froid et de fatigue, il se sentait l'esprit engourdi, incapable de réfléchir ; surtout, il ne voulait pas se rappeler les phrases qu'Elyas avait prononcées dans son délire, et moins encore en comprendre le sens qui ne pouvait être qu'affreux. Il n'était capable de rendre qu'un unique service à l'homme dont il avait la charge : l'empêcher de ressortir et de battre la campagne. Mais pour cela il fallait rester éveillé.

Malgré sa détermination, Yves était sur le point de s'assoupir quand un son guttural le fit sursauter. Frère Elyas ne chuchotait plus :

— Ma soeur... ma soeur... Pardonnez-moi ma faiblesse, mon péché mortel... Moi qui ai causé votre mort...

Après une longue pause, il ajouta :

— Hunydd... Elle était comme vous, si douce, si confiante entre mes bras... Six mois de jeûne, et puis soudain, cette faim-là... Comment supporter cette brûlure du corps et de l'âme... ?

Pétrifié, agrippé à son compagnon, l'enfant écoutait malgré lui.

— Non, ne me pardonnez pas ! Comment oserais-je vous implorer ? Que la terre se referme sur moi, que je disparaisse de la mémoire des hommes... Lâche, infidèle... indigne !

Un long silence s'ensuivit. Elyas dormait toujours et, du fond de son sommeil, ses hantises jaillissaient enfin en pleine lumière, des souvenirs impitoyables le torturaient. Jamais auparavant Yves ne se serait cru capable d'éprouver à la fois une telle horreur et une telle pitié protectrice.

— Elle se raccrochait à moi... Elle n'avait pas peur, puisqu'elle était avec moi ! Dieu de miséricorde, je suis un homme, avec un corps d'homme, un sang d'homme, des désirs d'homme... Et elle est morte, elle qui me faisait confiance...

Les paroles s'achevèrent sur un long cri de douleur.

CHAPITRE VIII

Dès la fin de complies, frère Cadfael se rendit à l'infirmierie en demandant à un jeune moine de venir relayer Yves. Ils trouvèrent la porte ouverte, le lit en désordre et la pièce vide.

Plusieurs hypothèses se présentèrent à Cadfael, qui se précipita au-dehors, en quête d'indices. Bien que les pas des moines eussent piétiné la neige de la cour à la sortie de l'office, des traces subsistaient en direction du porche principal : des empreintes à peine discernables. Quelle mouche avait piqué Elyas pour se lancer ainsi à l'aventure ? Et l'enfant avait disparu lui aussi ! Son absence signifiait que, impuissant à retenir le malade en proie à une crise de démence, il n'avait pas voulu l'abandonner, s'en estimant responsable. Cadfael commençait à bien connaître la fierté du jeune Hugonin.

— Courez à la maison d'hôtes, dit-il au jeune moine, prévenez Hugh Beringar et assurez-vous qu'ils ne sont pas là-bas. De mon côté, je vais avertir le prieur Léonard. Il faudra explorer les bâtiments de fond en comble.

Atterré, Léonard envoya les moines fouiller toute l'étendue de son domaine, sans négliger les communs et les granges. Prêt au pire, Hugh Beringar apparut bientôt, vêtu de sa houppelande, et donna ses instructions d'un ton sec. Sous les ordres du prieur et du shérif, les recherches se révélèrent infructueuses.

— C'est entièrement ma faute, reconnut Cadfael. J'ai confié ce malheureux à un enfant à peine moins vulnérable, alors que j'aurais dû montrer un peu plus de jugement. En tout cas, je m'explique mal ce qui a pu se produire. C'est ma sottise qui a causé ce désastre : il aurait fallu veiller sur eux à chaque instant. Jamais cette maison n'avait recueilli des êtres plus démunis...

Pour sa part, Hugh s'adressa aux hommes qui l'accompagnaient :

— Que l'un d'entre vous se rende à Ludlow, aux portes de l'enceinte, pour vérifier s'ils sont passés par là ; sinon, qu'il les attende, au cas où ils arriveraient plus tard. Qu'un autre l'accompagne, mais en allant ensuite à la forteresse chercher une dizaine d'hommes qu'il ramènera aux portes de la ville. Je vous y rejoindrai. Tirez Dinan hors de son lit ; qu'il s'agite un peu. Yves est le fils d'un baron qu'il connaissait sans doute et le neveu d'un chevalier

avec qui il a peut-être tout intérêt à s'entendre. Je ne tiens pas à risquer la vie de mes hommes en les expédiant dans cette tempête, mais nos deux fugitifs ne sauraient être bien loin.

Se tournant vers Cadfael, il lui administra une bourrade entre les omoplates :

— Et vous, cher Cadfael, cessez de pécher par orgueil ! Votre malade avait l'air calme, docile, et cet enfant avait besoin de se rendre utile ; on pouvait lui accorder une confiance totale, vous le savez aussi bien que moi. S'il est advenu un malheur, vous n'avez rien à vous reprocher. Ne vous arrosez donc pas le rôle d'un Dieu de justice qui distribue la louange et le blâme. C'est une forme de présomption, figurez-vous ! Bon. Maintenant, essayons d'agir. Toutefois, permettez-moi un conseil, que d'ailleurs je répéterai à mes hommes quand je les verrai à Ludlow : ne vous éloignez pas de plus d'un ou deux miles, ne vous isolez pas et rebroussez chemin au bout d'une heure. Je tiens à ce que personne ne s'égare dans la neige, cette nuit. Si nous n'avons rien découvert avant l'aube, nous entamerons des recherches plus approfondies.

Les moines et les hommes d'armes affrontèrent le blizzard en avançant par groupes de deux. Cadfael se réjouissait que les fugitifs fussent également deux : à rester seul, on risquait de succomber dans la tourmente, tandis que deux hommes, en se soutenant, se querellant, se stimulant, se provoquant, s'entraïdant, gardaient plus de chances de survivre.

Il prenait à coeur les remontrances de Hugh, qui ne l'avaient pas moins frappé. Il n'était que trop facile de transformer une sincère inquiétude en sentiment de culpabilité ; en s'accusant de n'être pas infailibles il usurpait le statut de Dieu. Argument quelque peu spécieux, sans doute, mais qui pourrait servir un jour, songea-t-il.

Se dirigeant vers le nord avec un novice, au-delà de la Corve, il progressa péniblement, aveuglé par un brouillard blanc et glacé et comprit bientôt qu'ils perdaient leur temps. Ils avaient beau sonder l'épaisseur de la neige, les rafales se jouaient d'eux et enfouissaient toute chose sous un suaire monotone.

Accablés, ils regagnèrent tous Bromfield. Le frère tourier avait renouvelé les torches de pin sous la voûte extérieure du porche : elles brillaient comme un fanal pour ceux qui s'étaient trop écartés. De temps en temps, il agitait la cloche du portail afin de les guider vers le prieuré. Quand tous rentrèrent, exténués, caparaçonnés de neige, Cadfael alla néanmoins assister aux offices de matines et de laudes avant de se jeter sur son lit. Il ne fallait pas bouleverser la règle monastique, fût-ce pour sauver des vies innocentes, puisque l'on ne pouvait rien entreprendre avant l'aurore. Puisque Dieu seul détenait la solution, autant admettre l'inanité de leurs efforts.

Lorsque la cloche de prime l'éveilla, parmi des ténèbres qui tardaient à se dissiper, Cadfael retourna dans la chapelle glaciale. Le blizzard avait cessé à l'approche de l'aube et la lumière blafarde qui se réverbérait sur la poudreuse, phosphorescente dans la pénombre, diffusait une clarté irréelle. A la fin de l'office, il se rendit au porche du prieuré, où le frère tourier avait entretenu la flamme des torches durant la nuit. Sous la voûte extérieure, elles rutilaient contre les pierres en scintillant sur le désert de glace qui cernait la muraille. Pour effectuer ses va-et-vient, le tourier avait ouvert le guichet de l'enceinte. Au moment où Cadfael parvenait au porche, il rentrait en secouant ses vêtements couverts de neige et s'apprêtait à refermer le guichet derrière lui.

Le tourier se dirigeait vers l'avant-cour, devant sa loge, tandis que Cadfael, face à lui, était tourné vers l'extérieur du prieuré : ce fut lui seul qui les vit. Le guichet était haut, pour laisser l'accès à des cavaliers, et le tourier, un homme de petite taille, s'inclinait afin d'essuyer les pans de son habit. Derrière lui, à quelques pas, deux silhouettes se profilèrent dans l'obscurité, vaguement éclairées par la flamme vacillante des torches. La soudaineté et la beauté de cette apparition lui coupèrent le souffle. Même si les deux visiteurs n'avaient rien de surnaturel, leur venue relevait du miracle.

La capuche de la jeune fille avait glissé sur sa nuque et l'éclat des torches rougeoyait sur une cascade de cheveux bruns aux boucles emmêlées ; un front pâle et bombé, des sourcils arqués, impérieux, de grands yeux sombres, trop brillants pour être noirs ; l'ombre et les flammes incendiaient ses prunelles. En dépit de ses vêtements de paysanne, elle avait un regard direct et un port de tête qu'une reine lui eût envié. L'ovale de son visage, la douceur de ses traits, la courbe de ses lèvres pleines, la fermeté de ses pommettes rehaussaient tellement la pureté de ce visage, appelaient tellement les caresses que Cadfael frémit jusqu'au bout des doigts, hanté par le souvenir des jours révolus.

Un peu en retrait, la dominant d'une tête, le second visiteur était de haute taille. D'un geste protecteur, il appuyait presque la joue contre le front de la jeune fille. Un visage tout en longueur mais un front large, un nez aquilin, des lèvres charnues et des paupières qui ne cillaient pas : des yeux d'or qui ignoraient la crainte – le regard d'un faucon. Il était tête nue et ses cheveux noirs luisaient comme du jais : une chevelure abondante, lustrée. Le temps d'un éclair, Cadfael imagina une barbe en pointe et de fines moustaches au-dessus de la bouche dédaigneuse. Des visages comme celui-ci, il en avait vu, jadis, chez les chevaliers syriens en armure et cotte de maille dont les armées tournoyaient autour d'Antioche. Ce visage possédait le même

modélé sculptural, le même teint hâlé, la même superbe, mais l'inconnu s'était rasé à la manière des Normands, ses cheveux étaient coupés court et, de surcroît, il arborait une tenue de paysan en grosse toile brune.

Force était de l'admettre, il existait des coups de tonnerre du destin, des éclairs de la providence créant des êtres d'exception qui avaient le malheur de naître dans un univers auquel ils n'appartenaient pas, où ils n'avaient pas leur place, des savants et des saints qui venaient au monde à l'insu du reste de l'humanité et qui toute leur vie gardaient des porcs dans une forêt de hêtres, des princes guerriers nés dans la fange, des cadets de familles misérables que l'on envoyait chasser les corbeaux dans les champs de labour, ils existaient aussi sûrement que, dans le palais des rois, prospéraient des incapables qui à force d'intrigues, de mensonges et de flagorneries réussissaient à gouverner en toute impunité.

Celui-ci, du moins, ne s'égarerait pas en cours de route. Il suffisait de capter l'éclat de ces yeux d'or qui se consumaient, enchâssés dans des paupières bistre, pour affirmer qu'il parviendrait à ses fins, quelle qu'en fût la nature.

Une seconde plus tard, le tourier pénétra dans l'avant-cour après avoir tiré derrière lui le battant du guichet, anéantissant l'image des deux visiteurs qui, d'un pas sûr, se dirigeaient vers l'entrée.

Frère Cadfael ferma les yeux, les rouvrit, puis les referma, encore ébloui par cette vision qui avait toutes les apparences d'un mirage ; dans le clair-obscur d'une aube hivernale, à la lueur incertaine des flambeaux, de quelles chimères n'est-on pas victime...

Le tourier n'avait parcouru que trois pas dans la neige de l'avant-cour pour regagner sa loge lorsque carillonna la cloche du portail.

Il tressaillit. En train de se redresser pour atteindre les torchères de la voûte, il n'avait rien remarqué. Les deux visiteurs avaient surgi à l'instant où il leur tournait le dos. Résigné, il haussa les épaules et trottina jusqu'au judas. Ce qu'il aperçut dut le surprendre encore davantage, car il actionna sans hésiter le loquet du guichet, qui s'entrebâilla sur-le-champ.

Elle se tenait devant eux, dans une attitude modeste, tout en les toisant de toute sa hauteur. Flottant dans une vaste tunique de gros drap, elle portait une cape effrangée ; la capuche ayant glissé, ses cheveux noirs lui couvraient les épaules. La morsure du froid rosissait des pommettes qui tranchaient d'autant plus sur son teint d'ivoire.

— Puis-je entrer m'abriter ici un instant ? Demanda-t-elle d'une voix douce.

Son maintien voulait exprimer l'humilité, mais elle parvenait mal à refréner cette calme assurance qui la caractérisait.

— Pour atteindre votre prieuré, poursuivit-elle, j'ai bravé les

rigueurs du climat et les épreuves de la guerre. Je crains que vous ne m'ayez cherchée... Je m'appelle Ermina Hugonin.

Pendant que le tourier, sous le choc de cette rencontre, la faisait pénétrer dans sa loge, avant de prévenir le prieur Léonard ainsi que Hugh Beringar, frère Cadfael ne perdit pas de temps : il se précipita sur la route et scruta les alentours. En vain. Une multitude de taillis, de tertres et de buissons pouvaient aisément dissimuler la fuite du jeune homme agile. Ou il avait choisi de s'évanouir derrière les monticules de neige, ou le faucon s'était littéralement envolé. Inutile d'examiner le sol : déjà, les paysans étaient si souvent passés et repassés devant le portail, transportant du fourrage, menant leurs moutons au pâturage, que les empreintes s'étaient brouillées. Seule la jeune fille avait sonné pour demander asile. Et pourtant, un instant auparavant, ils étaient deux.

Pourquoi avait-il refusé d'entrer alors qu'il venait de conduire la jeune fille en lieu sûr ? Pourquoi ne pas s'expliquer devant les moines ? En tout état de cause, Cadfael résolut d'écouter d'abord ce que la jeune fille avait à dire.

Il retourna pensivement à la loge, où le tourier s'était empressé de ranimer le feu. Assise près de l'âtre, elle se taisait. Ses chaussures et ses vêtements commençaient à sécher. Une légère fumée s'en élevait.

— Appartenez-vous également à ce prieuré ? questionna-t-elle en le considérant de ses yeux sombres.

— Non, je suis un moine de Shrewsbury, venu soigner un frère qui était souffrant.

Cadfael se demanda si elle avait appris les tribulations de frère Elyas, mais, comme l'allusion n'avait suscité aucune réaction, il décida de ne pas prononcer son nom. Mieux valait qu'elle racontât son histoire avant l'arrivée du prieur et du shérif.

— Savez-vous, reprit-il, avec quelle diligence nous vous avons cherchés depuis que vous avez quitté Worcester ? Hugh Beringar, le shérif délégué de ce comté, est ici, à Bromfield, en partie pour cette raison.

— Le garde forestier qui m'a recueillie m'en a parlé. Il m'a également dit que mon frère s'était réfugié ici pendant que j'errais à sa recherche. Et à peine ai-je enfin trouvé ce prieuré que l'on m'annonce qu'il a encore disparu et qu'on a battu les environs pendant la moitié de la nuit. Toute la région est au courant. Entre le départ d'Yves et mon arrivée, je crains que vous n'ayez perdu au change. Je suis la seule responsable de toutes vos peines.

— Votre frère était en excellente santé, affirma Cadfael, et aucun malheur ne s'est produit avant hier soir, pendant complies. Rien ne permet de croire que nous échouerons dans nos recherches, puisqu'il

ne peut pas être loin. A Ludlow, les hommes d'armes ont reçu leurs ordres durant la nuit et ils sont déjà sur ses traces à l'heure qu'il est. Hugh Beringar en fera autant dès qu'il vous aura entendue.

A ce moment, Hugh fit irruption. En hâte, les moines avaient déblayé un chemin d'accès à la maison d'hôtes. Léonard en personne y accompagna la jeune fille et l'installa près d'un bon feu, devant une collation, le seul inconvénient étant qu'il n'existait pas de vêtements féminins dans les armoires du prieuré.

— Nous vous en fournirons, affirma Beringar. Josce de Dinan a toute une maisonnée de femmes, elles m'apporteront ce qu'il faut. Mais vous devriez ôter ces vêtements mouillés, madame, quitte à enfiler un habit et des sandales de bénédictin. Vous n'avez pas de robe de rechange ?

— J'ai donné toutes mes affaires en échange de cette tunique et de cette cape, répondit-elle de son air tranquille, ainsi qu'en dédommagement de l'hospitalité que l'on m'a offerte par pure générosité. Il me reste encore un peu d'argent. Je peux payer le prix d'une robe.

Ils s'éclipsèrent pendant qu'elle passait la tenue d'un novice. Quand elle leur rouvrit la porte, ce fut avec la grâce d'une châtelaine accueillant ses invités. Elle avait peigné ses cheveux bruns, qui formaient des boucles sur ses épaules à mesure qu'ils séchaient ; ils encadraient son visage de leur masse luxuriante. Enveloppée de l'habit noir, trop serrée à la poitrine, elle reprit place sur sa chaise, ramenant les pans de tissu contre ses jambes, et fit face aux hommes. Bromfield n'avait jamais abrité plus séduisant novice. Les vêtements humides étaient étendus sur un banc à proximité de l'âtre.

— Révérend père et messire Beringar, déclara-t-elle, pour aller vite, je dirai que j'ai été la cause d'une grande inquiétude, aussi bien ici qu'ailleurs, et que j'en ai conscience. Telle n'était pas mon intention, mais le fait est là. A présent que j'essaie de réparer mes torts, j'apprends que mon frère, que j'espérais retrouver chez vous, a disparu au cours de la nuit. Hélas, je dois mettre cela au compte de mes innombrables erreurs. Si je puis faire quoi que ce soit pour vous aider...

— Pour nous aider ? rétorqua Hugh. Je vous suggère de nous délivrer d'un souci, au moins, en ne sortant pas des murs de ce prieuré jusqu'à ce que nous ramenions votre frère. Ainsi, nous saurons que vous, au moins, êtes en sécurité.

— J'aurais voulu faire davantage, mais, puisque telle est votre volonté, je m'incline. Pour l'instant, ajouta-t-elle avec une moue.

— Par ailleurs, il y a plusieurs points sur lesquels j'aimerais vous interroger ; le reste peut attendre. Cette affaire ne représente qu'une partie de ma mission ; le respect de la loi est aussi de ma compétence

et vous avez, je pense, d'excellentes raisons de savoir à quel point l'autorité du roi est bafouée dans cette contrée. Yves nous a raconté comment vous l'avez laissé à Cleeton, ainsi que soeur Hilaria en demandant à Evrard Boterel de vous emmener dans son manoir de Callowleas. Nous avons vu les vestiges de ce domaine... Ensuite, nous avons poussé jusqu'à Ledwyche, où Boterel nous a expliqué que, terrassé par la fièvre, il n'avait pu s'opposer à votre départ. Le malheur qui avait frappé Callowleas risquait de se reproduire ailleurs, et je comprends votre anxiété.

Elle se mordit la lèvre et le fixa droit dans les yeux, les sourcils froncés :

— Puisque Evrard vous a tout dit, je ne puis que confirmer son récit. Il va mieux, je crois ? C'est exact : je me suis affolée en songeant à Yves et à soeur Hilaria. Il y avait de quoi.

— Que vous est-il arrivé ensuite ? Boterel s'est évertué à suivre vos traces un peu partout. Quelle folie de s'aventurer seule sur les routes...

Contre toute attente, elle ébaucha un sourire.

— En effet, je me doute qu'il a fouillé toute la région. Je ne suis pas allée à Cleeton, car j'ai été surprise par la nuit, après quoi la tempête m'a empêchée de continuer. Je me suis fourvoyée dans l'obscurité, et puis mon cheval s'est emballé. Je suis tombée de selle mais j'ai eu de la chance : un garde forestier et sa femme m'ont recueillie. Jamais je n'oublierai ce que je leur dois. Je leur ai avoué à quel point je m'inquiétais pour Yves et le garde forestier a envoyé quelqu'un se renseigner à Cleeton ; là, les villageois lui ont relaté l'incendie de la ferme de John, vingt-quatre heures après le massacre de Callowleas. Yves avait disparu juste avant, à peu près au moment de ma fuite.

La jeune fille redressa la tête, défiant ses interlocuteurs d'approuver ses remords ou de les désapprouver.

— John et les siens ont eu la vie sauve, Dieu soit loué ! Les dégâts qu'il a subis, je les prendrai à ma charge, ajouta-t-elle. La seule bonne nouvelle qui me soit parvenue de Cleeton, c'est que soeur Hilaria était partie, bien avant l'arrivée des pillards, avec le bon moine de Pershore.

Elle ne remarqua pas le silence qui s'était abattu sur la pièce.

— Durant mon séjour chez le garde forestier, nous avons tâché d'obtenir des informations : inutile de tenter quoi que ce soit sans savoir ce qu'il était advenu de mon frère. Enfin, hier, on nous a dit qu'il était ici, sain et sauf, ce qui explique ma présence parmi vous.

— Je suis certain que nous le rattrapons sous peu, affirma Hugh. Si je dois vous quitter sans cérémonie, c'est précisément afin de poursuivre mes investigations.

— Et vous avez trouvé ce prieuré toute seule ? s'enquit frère Cadfael d'une voix suave.

Elle fit volte-face vers lui, le fixant d'un air de défi, sans toutefois se départir de sa réserve :

— Robert m'a indiqué un chemin – le fils du garde forestier.

— Je suis également chargé de débusquer ces sauvages qui ont attaqué Callowleas et la ferme de John Druel, dit Hugh. Je voudrais avoir assez d'hommes pour retourner ce comté pierre par pierre. Mais il faut d'abord que je m'occupe de nos deux fugitifs.

Il se leva d'un bond et, d'un signe de tête, invita Cadfael à lui emboîter le pas.

— Selon toute vraisemblance, cette jeune fille ignore le sort de frère Elyas et de soeur Hilaria. Avec mes hommes et ceux de Josce de Dinan, je vais mener mon enquête. Demeurez auprès d'elle, Cadfael, assurez vous qu'elle ne médite pas de s'échapper une fois de plus. Et dites-lui la vérité. Il faut qu'elle sache. Plus nous rassemblerons d'éléments, plus nous serons à même d'exterminer définitivement ces démons – et je pourrai enfin passer Noël avec ma femme et mon fils nouveau-né.

Dotée d'un solide appétit, l'appétit même de la jeunesse, observa Cadfael, elle fit honneur à son déjeuner, tout en restant pensive, un peu distante. Il s'esquiva un moment, puis revint à la fin du repas. Elle le dévisagea soudain d'un regard aigu.

— C'est vous, mon frère, qui avez ramené Yves à Bromfield, d'après ce que m'a dit le père prieur ?

— En effet. C'est une chance que je l'aie retrouvé.

— Pas tout à fait : vous étiez sur ses traces, répliqua-t-elle admirative. Comment allait-il ? Il était transi de froid ? Crevait de faim ?

— A tous les égards, il s'est comporté en parfait gentilhomme, sans émettre une seule plainte. De surcroît, il a constaté, comme vous, à quel point les petites gens sont capables de générosité et de désintéressement.

— Et depuis lors, vous m'avez cherchée pendant que je le cherchais. Seigneur ! C'est moi qui ai déclenché cette série de catastrophes, par stupidité. Mais j'ai changé, vous savez.

— Vous ne souhaitez plus épouser Evrard Boterel ? demanda-t-il, impassible.

— Non, répliqua-t-elle d'une voix unie. C'est de l'histoire ancienne. Je croyais être amoureuse de lui, je le croyais sincèrement. Or ce n'était qu'un rêve d'enfant. La réalité est différente : c'est cet hiver atroce, ce sont ces prédateurs qui chassent sur les collines, c'est la mort qui nous menace à chaque pas. Je me suis rendu compte que

mon frère avait bien plus d'importance qu'Evrard à mes yeux. Mais pas question de le dire à Yves quand il reviendra. Il est déjà assez prétentieux comme ça ! Il vous a expliqué ce que j'avais fait ?

— Oui. Sa course désespérée dans la forêt, lors de votre fuite, son errance dans la nuit, et puis l'essart de ce paysan chez qui il a habité.

— Il m'en veut ?

— A sa place, n'éprouveriez-vous pas une certaine rancune ?

— Cela me paraît si loin, désormais... Sans le vouloir, j'ai causé tant de désastres... Enfin, ce qui me console, c'est que soeur Hilaria ait été accompagnée par le moine de Pershore ; j'aurais mieux fait d'écouter ses conseils ! Étaient-ils encore ici quand vous êtes venu de Shrewsbury ? Est-elle retournée à Worcester ?

Comme il n'avait pas eu le temps de préparer sa réponse, un long silence pesa sur la pièce. La jeune fille comprenait vite. Aussitôt, elle se raidit. L'inquiétude agrandit ses yeux.

— On m'a caché quelque chose ?

Inutile de louver. Frère Cadfael lui décrivit le plus sobrement possible les horreurs commises par la bande de malfaiteurs :

— Avant de saccager la ferme de Druel, ils avaient déjà rasé un hameau des environs de Ludlow. Entre-temps, alors qu'ils regagnaient leur repaire, le malheur a voulu qu'ils rencontrent frère Elyas et soeur Hilaria.

Elle garda un visage de marbre tandis que ses mains se crispaient sur les accoudoirs de son fauteuil ; ses articulations blanchirent.

— Morts ? demanda-t-elle dans un murmure.

— On nous a ramenés frère Elyas grièvement blessé. C'est sur lui que veillait Yves, la nuit dernière, lorsqu'ils ont disparu tous les deux. Soeur Hilaria a été retrouvée morte.

Pendant quelques minutes, elle ne réagit pas ; ni une larme ni un cri. Si la douleur, la colère, le remords l'agitaient, elle n'en laissait rien paraître. Enfin, elle demanda à voix basse :

— Où est-elle ?

— Ici. Son cercueil repose dans la chapelle. On ne peut creuser la terre, à cause du gel, et ses soeurs de Worcester souhaiteront sans doute lui offrir dès que possible une sépulture dans leur couvent. A titre provisoire, le père prieur la fera inhumer dans la chapelle de Bromfield.

— Racontez-moi ce qui s'est passé, supplia Ermina. Je préfère connaître la vérité.

Quand il eut brièvement relaté les circonstances de l'assassinat, la jeune fille sortit de son apathie :

— Accepteriez-vous de me conduire jusqu'à elle ? J'aimerais la voir une dernière fois.

Cadfael la mena à la chapelle sans hésiter, ce dont elle lui sut gré. Elle avait le droit et la force de regarder la réalité en face. Dans leurs ateliers, les frères avaient fabriqué un cercueil qu'ils avaient garni de plomb ; on n'avait pas encore scellé le couvercle. La chapelle étant presque aussi glaciale que la cour, rien n'était venu entacher la sereine beauté de la religieuse. Après s'être recueillie devant le catafalque, Ermina dégagea doucement le visage de son linceul de lin blanc.

— Je l'aimais beaucoup, et c'est moi qui ai causé sa mort. Ceci est mon oeuvre.

— Rien n'est plus faux, protesta Cadfael. Ne vous attribuez pas plus de péchés que vous n'en avez commis. Pour la paix de votre âme, il vous reste le repentir, la confession et la pénitence, mais vous n'avez pas à vous charger des crimes d'autrui ni à usurper le droit de juger, qui n'appartient qu'à Dieu. C'est un homme qui a fait cela, son meurtrier, et lui seul doit répondre de cet acte. Quels que soient les responsables du départ de soeur Hilaria en pleine tempête, un seul homme est coupable, celui dont les mains l'ont déshonorée et tuée.

Pour la première fois, elle perdit contenance. Il lui fallut faire effort pour recouvrer son calme :

— Si je ne m'étais pas obstinée à désirer ce mariage ridicule, si j'avais daigné suivre frère Elyas à Bromfield, Hilaria serait encore en vie.

— Qu'en savons-nous ? Peut-être votre route aurait-elle croisé celle du criminel. Mon enfant, si l'humanité avait adopté une autre attitude depuis des siècles, le résultat serait différent, mais cela vaudrait-il mieux ? Rien ne sert d'épiloguer avec des si. Le mal que nous accomplissons, nous devons en répondre ; et le bien, il faut l'offrir à Dieu. Soudain, Ermina ne put réprimer ses sanglots.

Néanmoins, par pudeur, elle s'écarta et alla s'agenouiller en tremblant devant l'autel, où elle pria un long moment. Cadfael l'attendit patiemment. Quand elle le rejoignit, son visage était ravagé par les larmes mais elle s'était dominée. En cette minute, elle lui parut à bout de forces, aussi enfantine que vulnérable.

— Revenez près du feu, dit-il. Vous allez prendre froid en restant ici.

La jeune fille se laissa docilement reconduire à la maison d'hôtes, où elle se réchauffa auprès de l'âtre en fermant à demi les paupières. Elle avait cessé de grelotter. Dès qu'il fit mine de se retirer, elle leva les yeux vers lui.

— Frère Cadfael, quand le sous-prieur de Worcester s'est rendu dans votre abbaye, vous a-t-il dit si notre oncle d'Angers était de retour en Angleterre ?

— En effet, répondit-il, devinant le sous-entendu : il est à

Gloucester avec les troupes de l'impératrice. Il a demandé très loyalement la permission de pénétrer sur les terres du roi afin d'enquêter et on lui a refusé le sauf-conduit. C'est le shérif du roi qui dirige les recherches. Il ne pouvait admettre la présence d'un rebelle dans cette contrée.

— Si un partisan de l'impératrice était capturé dans la région, qu'advierait-il de lui ?

— On le traiterait en prisonnier de guerre. Le shérif a le devoir d'arrêter les ennemis du roi : un chevalier de l'impératrice dans un cachot, c'est un chevalier de plus pour le roi. Vous devez le comprendre.

Comme elle semblait douter de ses paroles, il répéta en souriant :

— Tel est le devoir du shérif, mais pas le mien. Chez des hommes d'honneur qui vivent en chrétiens, je ne me sens pas d'ennemis, à quelque parti qu'ils se rangent. Mon « parti » est d'une tout autre nature. Je n'ai rien contre un homme qui s'emploie à sauver des enfants innocents.

Le mot « enfants » la fit sourciller, puis elle éclata de rire avec un certain dépit, comme une enfant qu'elle était malgré tout.

— Cet homme, vous ne le trahiriez pas, même auprès de votre ami le shérif Beringar ?

Cadfael s'assit face à elle et s'installa à son aise.

— Hugh Beringar n'exige pas de moi que j'exécute toutes ses volontés... Sa mission n'a rien à voir avec la mienne. Cependant, je dois vous avertir qu'il a appris la présence d'un étranger qui rôdait par ici et qui est allé se renseigner à Cleeton. Il s'agit d'un jeune homme de haute taille, selon les villageois, habillé en paysan ; le teint mat, les cheveux noirs, un nez aquilin et un regard de faucon.

Elle l'écoutait avec une telle acuité qu'elle se mordait les lèvres. A chaque mot, ses joues rosissaient et pâlissaient tour à tour.

— Il portait une épée sous sa cape, ajouta-t-il.

Immobile, elle réfléchit : le même visage leur était venu à l'esprit. Un instant, il craignit qu'elle ne tentât de se dérober, de prétendre que son compagnon n'était que le fils du garde forestier. Au contraire, elle se pencha vers lui et répondit avec son impétuosité coutumière :

— Je vais tout vous dire, sans vous demander de vous engager au silence, parce que ce serait superflu. Je suis persuadée que vous ne le dénoncerez pas. Je n'ai pas menti : un garde forestier et sa femme m'ont bien offert l'asile. Seulement, le deuxième jour, est apparu un homme qui nous cherchait, soeur Hilaria, mon frère et moi. Alors que j'étais vêtue d'une tunique de bure, il m'a reconnue pour ce que j'étais. Et moi aussi, j'ai senti qu'il était de naissance noble. Il parlait couramment français mais son anglais était plus hésitant. Il m'a révélé

que mon oncle l'avait secrètement envoyé de Gloucester en lui demandant de nous ramener. Tel est son but, et rien d'autre. Or je le crois en danger, puisqu'il risque de tomber entre les mains du shérif.

— Jusqu'à présent, il lui a échappé, objecta Cadfael d'un ton feutré. Il peut fort bien passer à travers les mailles du filet et vous conduire à Gloucester.

— Pas sans Yves. Je ne partirai pas sans mon frère, il le sait. Je ne voulais pas venir à Bromfield, mais il a insisté pour que, du moins, je sois en lieu sûr. J'ai donc obéi. Cela dit, je ne pourrais pas supporter qu'il aille croupir dans une geôle à cause de nous.

— Pourquoi envisager le pire ? Montrez-vous plus optimiste : à force de s'attendre au meilleur, on finit par l'obtenir, avec la grâce de Dieu. A propos, ce jeune paladin n'a toujours pas de nom... Rien qu'un visage inoubliable.

Dans sa fougue, elle éprouvait avec une même violence le désespoir, la honte ou l'adoration que l'on réserve aux héros. La seule pensée de celui dont elle avait fait son champion la délivrait du poids de ses erreurs et de ses remords. En prononçant son nom, elle s'empourpra :

— On l'appelle Olivier de Bretagne – c'est ainsi qu'on le nomme en Terre sainte, étant donné ses origines^[2]. Il est né là-bas, d'une Syrienne et d'un chevalier franc, sujet du roi d'Angleterre. Il s'est converti à la religion de son père et il a rejoint l'armée chrétienne à Jérusalem, où il a servi sous les ordres de mon oncle durant six ans. C'est le plus fidèle de ses écuyers. Il est donc arrivé en Angleterre avec lui. Comment ne pas lui faire confiance ?

— Lui qui a si peu l'habitude de ce pays et qui n'en parle pas bien la langue, il n'a pas craint de se risquer dans cette tempête de neige, parmi les ennemis de son seigneur ?

— Il n'a peur de rien ! Nul n'est plus brave que lui... Oh ! frère Cadfael, si vous connaissiez sa valeur ! Si vous l'aperceviez ne fût-ce qu'une toute petite seconde, vous deviendriez son ami !

Cadfael s'abstint de lui répondre qu'il l'avait entrevu, pendant cette fameuse petite seconde, et qu'il en gardait un souvenir incandescent. Non sans quelque nostalgie, il songeait que jadis, sur cette terre brûlante, entre le soleil, le désert et la mer, un croisé avait rencontré une femme qui lui avait plu et qui l'avait sans doute aimé, pour lui donner un tel fils. Ces étranges et troublants bâtards n'étaient pas rares en Orient. Que l'un d'entre eux ait voulu découvrir la patrie de son père et qu'il ait été baptisé dans sa foi n'avait rien d'étonnant.

— Cette promesse que vous ne m'avez pas demandée, je vous l'accorde, dit frère Cadfael. Olivier de Bretagne n'a rien à redouter de moi. Je suis votre ami à tous les deux et vous pouvez compter sur moi.

CHAPITRE IX

Alerté, Yves s'éveilla de sa torpeur. Immédiatement conscient d'un mouvement et d'un bruit qui avaient pourtant l'irréalité d'un songe qui s'enfuit. Exténué, frère Elyas avait sombré dans un sommeil lourd, sans rêve, et respirait paisiblement. Le malade s'accrochait à une vie qui le torturait. Cette capacité de résistance, l'enfant la devina plutôt qu'il ne la perçut.

Il avait entendu quelque chose : un son humain. Le vent était tombé. Se dressant sur sa couche de foin, il tendit l'oreille et ne rencontra que le silence, ce silence de la campagne ensevelie sous la neige lorsque les hommes n'en viennent pas rompre le charme. Puis le bruit résonna dans le lointain ; le doute n'était plus possible. Un murmure, des bribes de paroles qui s'évanouirent aussitôt... quelques instants plus tard, les voix fusèrent de nouveau, agrémentées d'un son métallique – le claquement d'un harnais. Yves se leva avec précaution, pour ne pas déranger frère Elyas, et se dirigea à tâtons vers la porte de la cabane dans la demi-obscurité qui précédait l'aurore. Une pâleur lugubre baignait le désert de neige. La nuit s'achevait à peine, et pourtant des hommes s'agitaient dehors. Des cavaliers ! Le petit garçon ferma la porte derrière lui sans replacer la barre, et s'élança dans la bourrasque impatient de leur demander aide et assistance.

Plus bas sur la colline, derrière un hallier de buissons blancs, par-delà un bouquet d'arbres qui croulaient sous le givre, quelqu'un riait. De nouveau, des harnais tintèrent. Comme Yves l'avait espéré, ils venaient de Ludlow ou de Bromfield. De crainte qu'ils ne s'éloignent sans apercevoir la cabane, il dévala la pente à grand-peine, trébucha en cours de route et finit par atteindre un espace en partie dégagé par le vent. Il écarta les buissons, franchit les taillis et se fraya un chemin dans l'épaisseur du sous-bois, les vêtements déchiquetés par les branches basses. Les voix se rapprochaient : des inflexions sonores, brutales, encore indistinctes. Un homme entonna une chanson, un autre lui coupa la parole en proférant des propos grivois qui ne firent qu'accroître l'hilarité générale. Déconcerté, vaguement indigné, Yves jugea que les hommes d'armes ne semblaient guère inquiets du sort de ceux qu'ils voulaient sauver. Cependant, même s'il ne s'agissait pas des troupes de Hugh Beringar, quelle différence ? Ils n'en viendraient pas moins à son secours.

A mesure que ses yeux s'accoutumaient à la pénombre, il discernait mieux leurs mouvements à travers les arbres. Quand il parvint à découvert, leur cohorte serpentait devant lui, plus importante qu'il ne l'aurait cru : une douzaine d'hommes, accompagnés de trois chevaux et de quatre poneys de bât lourdement chargés dont les naseaux soufflaient une buée de nacre dans l'air glacé. En dépit de l'obscurité, Yves remarqua des épées, des haches et des arcs. Pourtant, ces hommes armés n'obéissaient pas à la même discipline que les troupes du shérif. Ils avançaient dans un joyeux désordre, escortés par des relents de fumée : reconnaissable entre toutes, une odeur de brûlé émanait d'eux par bouffées. Les poneys transportaient des sacs de grain, des outres et des ballots d'étoffes, ainsi que deux moutons égorgés.

Le cœur lui manqua. Il s'empessa de se tapir à couvert des arbres. Trop tard : ils l'avaient vu. L'un de ceux qui allaient à pied lança un cri de veneur, par dérision, et bondit dans le sous-bois pour l'intercepter. Un autre l'imita et bientôt les deux hommes, la face épanouie, étendirent les bras en travers de sa route. Une seconde plus tard, une demi-douzaine d'autres l'encerclaient. Il essaya de se faufiler le plus loin possible de la cabane, en sentant d'instinct qu'il ne fallait à aucun prix leur laisser soupçonner la présence de frère Elyas, mais un bras s'allongea devant lui sans effort, le saisit par le cordon de sa capuche et, lui empoignant une touffe de cheveux, le tira jusqu'à lui.

— Ben alors, glapit son assaillant en l'obligeant à lever le visage, où c'est qu'y s'rend à une heure pareille, ce p'tit oiseau d'nuit ?

Yves eut beau se débattre, il ne mit pas longtemps à comprendre que la lutte était vaine. Toutefois, comme la fierté lui interdisait de se plaindre, et plus encore d'implorer grâce, il se cabra sous l'étreinte et répondit de son air le plus digne :

— Lâchez-moi, vous m'arrachez les cheveux ! Je ne fais rien de mal.

— La nuit, les étourneaux risquent de s'faire tord'le cou, psalmodia un autre, illustrant la menace d'un geste de ses grosses mains sales. Surtout s'y picorent pas au bon endroit.

Le cavalier qui cheminait en tête du cortège s'était retourné. De loin, résonna une voix péremptoire :

— Quel gibier m'avez-vous capturé ? Amenez-le, que je le voie. Pas question de laisser traîner des espions qui retourneraient nous dénoncer en ville.

Ils le poussèrent vers le plus grand des trois chevaux. La robe claire du cheval apparaissait avec netteté alors que la silhouette du cavalier se profilait en ombre chinoise sur l'opacité du ciel. Lorsqu'il remua sur sa selle pour examiner son prisonnier, un rai de lumière joua sur les fibules d'une cotte de mailles, puis s'évanouit. L'inconnu

n'était sans doute pas de haute stature, mais la largeur de sa carrure et sa crinière de lion, que complétait une barbe en broussaille, lui conféraient une apparence impressionnante. Il semblait ne faire qu'un avec sa monture, et ce centaure devenait d'autant plus inquiétant que son visage demeurait voilé par le contre-jour.

— Plus près, ordonna-t-il, agacé. Ici, à mon genou. Que je le voie mieux.

L'enfant sentit qu'on lui tirait les cheveux pour lui rejeter la tête en arrière. Arc-boutant son dos, il leva les yeux sans dire mot.

— Qui es-tu, petit ? Comment te nommes-tu ?

Ce n'était pas une voix de paysan, mais celle d'un homme habitué à commander.

— J'm'appelle Jehan, déclara Yves, soucieux de dissimuler ses intonations.

— Que fais-tu par ici, à cette heure ? Tu es seul ?

— Oui, messire. Mon père, y parque ses moutons là-haut, ajouta-t-il en désignant une colline opposée à la cabane. Hier, vu qu'y en a plusieurs qui s'sont perdus, on s'est levés d'bon matin pour les chercher. Le père, il est parti par là et y m'a envoyé ici. J'suis pas un espion, et d'abord qu'est-ce que j'pourrais espionner ? On a bien du tracàs à cause des moutons, c'est tout.

— Ainsi, tu es berger ? Charmant petit pâtre, remarqua la voix sarcastique. Vêtu d'un beau drap fin qui a dû coûter une véritable fortune... Bon. Trêve de plaisanterie. Maintenant, respire bien à fond et réponds-moi. Pour la seconde fois, je te pose la question : qui es-tu ?

— Mais j'ai pas menti, messire ! J'suis Jehan, l'berger de Whitbache...

A l'ouest, dans les environs de la Corve, c'était le seul domaine dont le nom lui venait à l'esprit. Lorsque ces propos déclenchèrent un nouvel accès de fou rire, Yves n'en saisit pas la raison mais son sang se figea quand il entendit ricaner l'inconnu. Vexé d'avoir peur, il crispa la mâchoire et fit face au visage invisible :

— Vous n'avez aucun droit de m'interroger alors que je n'ai rien à me reprocher. Dites à cet homme de me lâcher.

Impassible, la voix trancha.

— Montrez-moi le petit jouet qu'il porte à son ceinturon. J'ai envie d'admirer les armes avec lesquelles nos braves bergers égorgent les loups cette année.

On écarta les pans de son manteau et la dague apparut. Une main avide s'en empara sur-le-champ et la brandit devant l'inconnu.

— Ainsi, la mode est aux dagues d'argent ciselé, observa-t-il. Ravissant !

Il tourna la tête : le ciel s'éclaircissait vers l'est.

— Nous n'avons pas le temps de nous attarder ici pour lui délier la langue, reprit-il, et puis je commence à avoir froid. Emmenez-le ! Et vivant ! Amusez-vous un peu si vous voulez, mais ne l'abîmez pas trop. Il vaut sûrement son pesant d'or.

Sur ces mots, il s'élança au galop, imité par les deux autres cavaliers. A la merci de ses subalternes, Yves n'avait aucun moyen de s'échapper : du moment qu'on lui accordait une telle valeur, trois hommes se chargèrent de le surveiller. Lui débouclant son ceinturon, ils lui en ligotèrent les bras, au-dessus des coudes, et comme le ceinturon se révéla trop large, ils le serrèrent à l'en étouffer. Ensuite, ils lui attachèrent les poignets avec un lacet, paume contre paume, sur le devant, puis ils lui passèrent un noeud coulant autour du cou en fixant l'extrémité de la corde à la selle du dernier poney. S'il se débattait, le noeud l'étranglerait. Impossible de ralentir, impossible d'accélérer, car il ne pouvait pas lever les poignets assez haut pour tenter de desserrer le lien. De même, inutile de simuler une chute : ses ravisseurs le ramasseraient. Certes, ils le conduiraient vivant à leur maître, mais, dans l'intervalle, ils comptaient sans doute user et abuser de son autorisation : on allait s'amuser.

Quand il essaya d'insérer un pli de son manteau à l'intérieur du noeud coulant, ils abaissèrent l'encolure sur ses épaules ; quelqu'un lui administra une taloche sur l'oreille, accompagnée d'un éclat de rire, en tirant plus fort sur le lien. A cet instant, Yves se souvint que le col du manteau recouvrait la broche qui l'agrafait : une très ancienne fibule, à la mode saxonne, munie d'un formidable ardillon. C'était la seule arme qu'il possédait à présent et, par chance, les hommes ne l'avaient pas découverte.

— Maintenant, t'as plus qu'à t'envoler, blanc-bec ! s'écria celui qui l'avait capturé, hoquetant de rire. Mais t'as pas intérêt à oublier que tu n'iras pas loin dans le ciel. On t'a rogné les ailes.

D'un signe, il enjoignit aux autres de se remettre en marche. Partagé entre l'épuisement, la terreur et la rage, Yves demeura sur place dans une sorte d'hébétude, si bien que la corde le suffoqua d'une secousse. Reprenant son souffle à grand-peine, il s'élança à leur suite. Une houle de rire le récompensa.

Cependant, il ne tarda pas à pressentir que leur petit jeu pouvait tourner à son avantage, car le poids du butin alourdissait tellement les poneys qu'il n'éprouvait aucune difficulté à respecter leur allure. Au début, il prit soin de tomber, de se rattraper, puis de courir maladroitement, afin de déchaîner leurs railleries, ce qui lui permit de s'accoutumer au pas du poney. Deux gros sacs de grain cahotaient sur ses flancs, ainsi que, vers la croupe, deux outres en peau de chèvre probablement remplies de vin, surmontées d'ustensiles de cuisine et d'une pile de tissus. Chaque fois qu'Yves se rapprochait du poney, sa

joue frôlait l'une des outres ; l'amoncellement des paquets le cachait aux ravisseurs qui marchaient devant. Les accidents de terrain entravant leur progression, ils négligèrent bientôt de le surveiller.

Protégé par l'entassement des ballots, il leva les poignets le plus haut possible, en quête de la fibule. Fébriles, ses mains heurtèrent enfin le métal et actionnèrent l'ardillon. Ses bras le faisaient souffrir et ses doigts s'engourdisaient. Sans faiblir, néanmoins, il commença à détacher la broche, affolé à l'idée qu'elle puisse glisser entre ses doigts. S'il arrivait à baisser les bras sans la lâcher, jusqu'à ce que le sang se remette à circuler dans ses veines, il saurait la manipuler.

La pointe de l'ardillon s'était libérée et la fibule ronde faillit lui échapper. Quand il crispa désespérément les mains, l'épingle lui perça une phalange. Malgré la douleur, il abaissa les bras, l'épingle toujours fichée dans son doigt, et sentit la circulation se rétablir. Du sang suintait autour de la plaie mais il tenait toujours le précieux objet. Quelques minutes plus tard, il osa enfin faire rouler la fibule entre ses paumes, frottant ses doigts contre le métal jusqu'à ce qu'ils recouvrent leur souplesse.

L'outre pleine tanguait contre sa joue. Râpée, usée, flasque, la peau de chèvre résistait malgré tout ; il lui fallut un moment pour y fixer le bout de l'épingle, car l'outre se balançait au gré de la marche. L'ayant calée d'un coup d'épaule, il introduisit l'ardillon.

Lorsqu'il la retira, un flot sombre jaillit sous ses mains. Fou de joie, il vit une flaque rouge sang se répandre soudain à ses pieds sur la neige. Après ce premier jet, le trou se rétracta, mais le poids du liquide l'empêcha de se refermer et un mince filet de vin continua de gicler dans le sillage du poney. Yves sut qu'il avait réussi. La neige n'absorberait pas les traces puisque le gel allait les solidifier au fur et à mesure. Et comme le vin ne s'égouttait que par quantités infimes, la réserve allait durer d'autant plus longtemps. A tout hasard, afin d'accentuer les traces, Yves décida de presser l'outre de temps en temps.

L'aube grise se muait en une brume blanchâtre qui abolissait les distances. Dans le froid, quelques oiseaux affamés battaient vainement des ailes. Les maraudeurs avaient calculé l'instant de leur retour de façon à regagner leur repaire avant le jour. S'ils n'étaient plus loin, songea Yves, la disparition d'un peu de vin passerait pour un simple accident.

Ils gravissaient les collines depuis un bon moment. Le sommet désolé de Titterstone Clee se découpait à l'horizon. Déjà, ils aiguillonnaient les poneys, pressés de retrouver chaleur et nourriture, un abri vers lequel, malgré le brouillard, ils se dirigeaient sans hésiter.

L'enfant parvint à enfouir la fibule dans l'ourlet de sa cotte, ce qui libéra ses mains ; il s'empara alors de la corde, qui l'étouffait

depuis qu'il avait ralenti l'allure, et s'y agrippa. On ne devait plus être loin.

Dans ce désert de brume où se diluaient les contours, le regard ne rencontrait qu'une pente ascendante. Brusquement, des arbustes les enserrèrent, puis on devina des rochers. Ensuite, dans une zone à ciel ouvert, surgit une haute palissade que perçait un portail étroit : dominant le tout, s'élevait la forme trapue et sombre d'une tour. Des guetteurs attendaient sur place : le portail s'entrebâilla dès leur arrivée.

À l'intérieur, la palissade était bordée d'appentis où s'activaient nombre de gens. Un bâtiment tout en longueur s'étendait au pied de la tour. Yves entendit s'agiter des boeufs et bêler des moutons. La totalité des constructions était en bois, d'un aspect récent. Non seulement les pillards disposaient d'une forteresse secrète inexpugnable, mais ils pouvaient en sortir sans crainte : ils avaient le nombre pour eux.

À l'instant de franchir le portail, l'enfant eut la présence d'esprit de faire glisser la corde loin de l'outre de vin, puis il trébucha ostensiblement pour bien marquer sa fatigue. Comme il avait cessé d'en extraire le liquide dès qu'il avait distingué la palissade, l'outre ne répandait plus que deux ou trois gouttes lorsque le convoi s'immobilisa dans la cour. Une outre qui fuyait n'éveillerait pas les soupçons. Par bonheur, l'un de ses ravisseurs détacha le garçon du poney et l'empoigna sans ménagement avant qu'on eût remarqué l'incident.

On le traîna sur des marches et il pénétra dans le logis principal, où régnait une chaleur étouffante ; un brouhaha de voix résonnait dans une atmosphère enfumée. Des torches brûlaient à bonne distance des cloisons de bois. Au centre de la pièce, un âtre de pierre abritait un grand feu. Une vingtaine de voix s'entremêlaient, bruyantes, joyeuses. Peu de meubles dans ce décor : quelques bancs de bois, des plateaux sur des rondins et des tréteaux. Plusieurs têtes se tournèrent, narquoises, à l'entrée du jeune prisonnier.

À l'extrémité de la pièce, on avait installé un dais à hauteur d'homme, encadré de torchères et de tapisseries. Des chaises sculptées entouraient une table jonchée de victuailles, de hanaps de vin et de pichets de bière. Trois hommes y siégeaient. Saisissant Yves par le collet, on le hissa sans cérémonie pour le projeter aux pieds de l'homme qui trônait au bout de la table. Il faillit s'écrouler face contre terre mais il se retint avec ses mains, toujours ligotées, et, à genoux, s'efforça de reprendre haleine.

— Messire, voici votre berger sain et sauf, selon vos instructions. On décharge les bêtes, tout s'est bien passé. Pas âme qui vive en cours de route.

Rassemblant tout son courage, Yves se releva, les genoux

flageolants, et respira profondément pour cesser de trembler avant de dévisager le chef de bande.

Dans le demi-jour, le cavalier lui avait paru immense. A présent, adossé à son siège d'apparat, il était de taille moyenne mais d'une carrure massive. Dans le genre barbare, il répondait aux critères les plus exigeants. La lueur des flambeaux faisait ressortir son apparence léonine ; sa crinière bouclée et sa barbe en broussaille tiraient sur le roux, de même que ses yeux perçants, bordés de paupières lourdes ; il rétrécissait les pupilles comme un félin. Tranchant sur l'or sombre de sa barbe, ses lèvres pleines s'ourlaient d'une moue de dédain. En silence, il toisa Yves des pieds à la tête ; l'enfant lui rendit vaillamment son regard, sans un mot, plutôt par prudence que par crainte. La suite se révélerait peut-être pire que ce qu'il avait vécu. Au moins, après le succès de leur expédition, parmi ses hommes qui festoyaient à la gloire de leur butin, le lion semblait-il de bonne humeur. Si son sourire exprimait une indéniable ironie, ce n'en était pas moins un sourire.

— Détachez-le, ordonna-t-il.

On dénoua le ceinturon qui entravait les bras du petit garçon, puis le lacet qui lui liait les poignets. Il frotta ses bras engourdis pour y rétablir la circulation, sans quitter des yeux la face léonine, et attendit. Quelques acolytes s'étaient groupés derrière lui pour profiter du spectacle.

— Tu as avalé ta langue en chemin ? questionna le lion sur un ton affable.

— Que non point, messire. Je peux fort bien m'exprimer quand j'ai quelque chose à dire.

— Dans ce cas, il serait judicieux de trouver quelque chose à me répondre, et sur-le-champ. Quelque chose de plus vraisemblable que la fable que tu m'as racontée dans le hallier.

Faute de deviner si l'effronterie risquait de lui attirer des ennuis ou si la peur était meilleure conseillère, Yves rétorqua tout de go :

— J'ai faim, messire. Vous conviendrez que c'est une réponse sincère. Et, puisque nous sommes entre gentilshommes, je me permets de croire que vous ne laissez pas vos invités mourir d'inanition.

Secouant la barbe rousse, un rugissement de rire retentit d'un bout à l'autre de la pièce.

— Et moi, je me permets de considérer cette phrase comme un aveu. Un gentilhomme, dis-tu ? Continue et tu gagneras ton déjeuner. Alors, on ne cherche plus les brebis égarées ? Qui es-tu ?

Si on s'opposait de front à cet homme, il obtiendrait gain de cause par tous les moyens. Yves perdit un temps précieux à réfléchir et eut un avant-goût de ce que son opiniâtreté pouvait lui coûter : un bras puissant lui saisit l'avant-bras et le tordit avec désinvolture.

Projeté sur le sol, il tressaillit de douleur. De l'autre main, l'homme lui tira les cheveux et le contraignit à se tourner vers lui. Le lion ne s'était pas départi de son sourire.

— Quand je pose une question, il vaut mieux me répondre. Qui es-tu ?

— Laissez-moi me relever et je vous le dirai, riposta Yves entre ses dents.

— Parle d'abord, sale gamin, et tu te relèveras peut-être. Il se peut même que j'assure ta pitance. Tu es sans doute l'un de ces prétentieux petits noblaillons, l'un de ces coquelets de basse-cour qui se pavanent en prenant de grands airs, mais je te signale que les petits coqs qui piaillent trop fort achèvent sous le couteau du fermier une existence sans panache et hélas trop brève...

Yves s'étira afin d'atténuer sa souffrance, respira à fond, affermit sa voix, puis capitula. Ce n'était pas le moment de s'entêter dans un héroïsme stupide.

— Je m'appelle Yves Hugonin et je suis de sang noble.

Les mains le relâchèrent. L'homme se cala un peu plus contre le dossier de son siège. Il n'avait pas changé de visage, il n'avait montré aucune irritation ; la colère n'entraînait pas dans son caractère, qui se distinguait par sa froideur, cette froideur des fauves qui ne ressentent pas plus de pitié que d'animosité envers leurs victimes.

— Un Hugonin ? Et que faisais-tu là-bas, Yves Hugonin, tout seul, à l'aube, et par ce froid ?

— J'essayais d'atteindre la route de Ludlow.

Yves se remit debout et secoua ses cheveux emmêlés, décidé à naviguer entre le vrai et le faux.

— Je faisais mes études chez les moines de Worcester, poursuivit-il. Lors de la bataille, ils m'ont envoyé hors de la ville pour me mettre à l'abri. J'étais avec d'autres, nous voulions nous réfugier en lieu sûr, mais la tempête de neige nous a séparés. Des paysans m'ont recueilli, après quoi je me suis dirigé vers Ludlow, du mieux que je pouvais.

Il espéra que le récit sonnait juste. Surtout, il ne fallait pas inventer de détails : Yves se souvenait trop bien du fou rire qu'il avait provoqué en mentionnant le domaine de Whitbach et se demandait encore la raison de cette hilarité.

— Où as-tu dormi cette nuit ? Pas à la belle étoile, tout de même ?

— Dans une cabane en plein champ. Je comptais arriver à Ludlow avant la nuit, mais la neige m'a surpris et je me suis perdu. Quand les rafales se sont calmées, je suis sorti, ajouta-t-il pour éluder les questions. C'est alors que je vous ai entendus. Je pensais vous demander de l'aide.

L'homme parut méditer ces propos, souriant avec une ironie totalement dénuée de cordialité.

— Te voici donc parmi nous, bien à l'abri sous un bon toit et auprès d'un bon feu ; et puis, tu auras de quoi te rassasier si tu te conduis raisonnablement. Il faudra payer le prix de ta pension, cela va de soi. Hugonin ! Et Worcester... Es-tu le fils de ce Geoffrey Hugonin qui est mort il y a quelques années ? Autant que je me rappelle, la plupart de ses terres se situent dans ce comté.

— Je suis son fils. Et son héritier, si Dieu me prête vie.

— Oh ! nous ne devrions pas rencontrer de difficulté pour qu'on nous rembourse nos frais... Qui est le tuteur de Votre Seigneurie, à présent ? Au fait, comment ce triste sire a-t-il pu laisser errer en plein hiver une pauvre petite créature sans défense ?

— Il rentrait à peine de Terre sainte et n'était pas au courant. Tout le monde vous le dira, il se trouve à Gloucester parmi les partisans de l'impératrice.

Le lion balaya cette nouvelle d'un geste indifférent. Il n'appartenait à aucun camp et n'avait cure des considérations politiques : il ne connaissait que son propre parti et seule la rançon l'intéressait.

— Il se nomme Laurence d'Angers, reprit Yves. C'est le frère de ma mère.

Le nom fut accueilli avec satisfaction.

— Il saura se montrer généreux si on me ramène auprès de lui, ajouta l'enfant.

— Tu es sûr ? ironisa le lion. Vois-tu, mon cher petit, les oncles ne se montrent pas toujours désireux de racheter des neveux qui hériteront un jour d'une immense propriété. D'aucuns préfèrent ne pas les récupérer du tout, de façon à hériter eux-mêmes.

— Ce n'est pas lui qui héritera à ma place, objecta Yves. J'ai une soeur. Et elle, elle n'est pas entre vos mains.

Le coeur serré, il songea qu'il ignorait où elle s'était rendue ; peut-être se débattait-elle dans une situation aussi périlleuse que la sienne. Néanmoins, il garda contenance et affirma :

— Mon oncle est un homme d'honneur. Il acquittera loyalement ma rançon. S'il me retrouve vivant et indemne, précisa-t-il, non sans emphase.

— Oh ! complet jusqu'au dernier cheveu, répliqua le lion, badin. Du moins s'il y met le prix.

Il fil signe à l'un de ses comparses qui se tenait derrière lui.

— Je te le confie. Donne-lui à manger, emmène-le se réchauffer devant le feu, mais s'il te glisse entre les doigts, tu m'en répondras sur ta vie. Quand il aura fini son repas, boucle-le dans la tour. Il vaut beaucoup plus cher que toutes les petites babioles que nous avons

rapportées de Whitbache.

Frère Elyas s'éveilla d'un sommeil sans rêve et réintégra le cauchemar de la réalité. Le jour s'était levé ; de pâles rais de lumière s'infiltraient dans la cabane. Le moine était seul. Pourtant, il se souvenait que quelqu'un lui avait tenu compagnie durant la nuit : un jeune garçon qui avait dormi dans le foin en le réchauffant de sa présence. L'enfant lui manquait ; dans le blizzard, ils s'étaient entraides, réconfortés, ils avaient l'un pour l'autre adouci les rigueurs de l'hiver. Frère Elyas aurait voulu s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux ; lui-même n'était qu'un proscrit, un banni, mais le garçon était pur, innocent, il avait le droit de vivre, comme tous les enfants, sans subir les conséquences des péchés, des folies et des crimes des adultes.

Elyas entrebâilla la porte. Sous l'auvent, les rafales avaient déblayé la neige. Il discerna des empreintes brouillées par une chute de poudreuse. Les pas descendaient vers la droite. Plus loin, quelqu'un s'était frayé un chemin dans un fourré en direction du bouquet d'arbres.

Au-delà des arbres, un sentier croisait une piste qui montait vers l'est. Des chevaux avaient emprunté ce passage, ainsi que des hommes à pied ; plusieurs, sans doute. Ils étaient venus de l'ouest. Avaient-ils emmené l'enfant ? Ses empreintes avaient disparu, mais sans doute avait-il dévalé la pente pour se joindre à leur cortège.

Dans ce rêve éveillé où la douleur et le froid n'avaient pas leur place, seule subsistait l'image de l'enfant. Les pieds nus dans ses sandales, frère Elyas s'orienta vers l'est en se fiant aux traces.

Comme les inconnus avaient aplani la route, il n'était pas retardé par les accidents de terrain. Ce sentier tout en méandres semblait plus ancien que les autres, destinés à former des raccourcis. Elyas avait parcouru quelque trois cents pas lorsqu'il aperçut la première flaque rouge se détachant sur le sol blanc.

Quelqu'un avait répandu son sang. Un chapelet couleur de rubis s'égrenait à partir de la flaque ; puis, plus loin, une seconde flaque. Dans la brume de l'aurore, les taches rouges scintillaient, gelées à même la neige. Goutte après goutte, un itinéraire ponctué de sang... Si le jeune garçon avait été enlevé et blessé, un homme réduit au désespoir pouvait bien offrir sa vie pour le sauver.

Désormais, insensible à la fatigue, à la souffrance et à la peur, frère Elyas s'enfonça, les pieds nus, au coeur de l'hiver, en quête de l'enfant qui l'avait réchauffé cette nuit.

CHAPITRE X

Frère Cadfael sortit de la grand-messe en compagnie du prieur Léonard, dans une lumière de fin de matinée qui se reflétait faiblement sur les congères. Un certain nombre de fermiers du domaine s'étaient rassemblés près du porche afin d'aider aux recherches en profitant de la clarté du jour. Le prieur Léonard désigna l'un d'eux, un rude gaillard dans la force de l'âge ; ses cheveux roux grisonnaient à peine et ses yeux d'un bleu profond, ainsi que son visage buriné, révélaient un habitant des collines.

— Voilà Reyner Dutton, qui nous a, une fois déjà, ramené frère Elyas. Je n'ose imaginer sa réaction maintenant que notre malheureux frère s'est échappé.

— Nul n'est à blâmer, répondit Cadfael tout en examinant de loin le robuste paysan. C'est ma faute, si faute il y a. Vous savez, Léonard, je me suis posé des questions à ce sujet. Qui d'entre nous ne s'est pas interrogé ! Il semble qu'Elyas ait pris la fuite dans un dessein précis, et non sous l'empire de quelque divagation... Ils ont disparu en moins d'un quart d'heure et quand je les ai quittés, tout était tranquille. Elyas avait ses raisons, si déraisonnables fussent-elles. Peut-être s'est-il soudain remémoré l'agression qui a failli lui coûter la vie, a-t-il voulu retourner sur les lieux ? Dans sa demi-inconscience, il a pu se sentir obligé d'y revenir.

Le prieur Léonard eut une moue dubitative.

— C'est possible. Ou bien s'est-il souvenu de Pershore et du reliquaire ? Peut-être a-t-il essayé d'accomplir sa mission une seconde fois ? Comment savoir ? Un tel chaos régnait dans son esprit...

— Cela me rappelle que je ne suis jamais allé sur le lieu de cette attaque, qui ne doit d'ailleurs pas être bien loin de l'endroit où notre soeur a été tuée. Ce détail me tourmente.

Cadfael s'abstint d'en dire plus, car Léonard, âme sereine et d'une sainte innocence, avait prononcé ses vœux dès la puberté. Donc, inutile de le troubler en lui faisant remarquer que, cette nuit-là, en pleine tempête, même un violeur souhaitait sans doute un minimum de confort : un lit de glace et de neige, avec des rafales de flocons en guise de couverture, ne constituait pas un refuge idéal. Or, de refuge, il n'en avait point vu dans les parages.

— Je désirerais me joindre aux autres, poursuivit-il, dès que

j'aurai grignoté un morceau. Et si je demandais à Reyner de me conduire à l'endroit où il a trouvé frère Elyas ? Autant commencer par là.

— C'est entendu, répondit le prieur si vous estimez que la jeune fille n'entreprendra rien de son côté et qu'elle ne tentera pas de s'enfuir.

— Elle ne bougera pas d'ici, affirma Cadfael.

Il se montrait d'autant plus catégorique qu'Ermina obéissait à Olivier de Bretagne.

— Demandons à cet homme, s'il accepte de me servir de guide.

Le prieur appela Reyner Dutton au moment où il franchissait le portail au milieu de ses compagnons. A l'évidence, le paysan entretenait des relations cordiales avec son seigneur et ne manquait pas d'observer ses directives.

— Je vais vous y emmener, mon frère, bien volontiers. Ce pauvre moine qui est ressorti dans le blizzard, alors qu'il a été si près d'en mourir... Et dire qu'il se remettait si bien ! Il a dû perdre la tête, pour quitter sa chambre par un froid pareil...

— Ne serait-il pas avisé de prendre deux de nos mulets ? suggéra le prieur. Ce n'est peut-être pas très loin, mais qui sait où vous irez si jamais vous découvrez une piste ? Votre cheval a souvent été mis à contribution, Cadfael, tandis que nos mulets sont frais et dispos.

Le conseil était sage. Cadfael avala en hâte un déjeuner frugal, puis aida Reyner à seller deux mulets. Ils cheminèrent vers l'est par la grand-route, largement piétinée à cette heure. La lumière les guiderait pendant environ quatre heures, après quoi il faudrait s'attendre aux neiges vespérales. Dépassant Ludlow sur leur droite, ils reprirent le trajet habituel, la route de terre battue. Dans un ciel plombé, un timide soleil réussissait à percer.

— Ce n'est sûrement pas sur la grand-route que vous l'avez trouvé, dit Cadfael étonné de poursuivre tout droit.

— Tout près, mon frère, répondit Reyner Dutton, les yeux fixés devant lui. Un peu au nord. On descendait la colline qui est juste en dessous des bois quand on est tombés sur lui, couché nu dans la neige. Je vous le dis tout net, mon frère, je suis furieux qu'on l'ait perdu après un tel sauvetage : arracher un brave homme à la tombe, malgré tous ces démons qu'avaient voulu l'y expédier, je dois avouer que ça m'avait fait rudement plaisir. Plaise à Dieu qu'on puisse encore le retenir au bord du gouffre... Paraît qu'il y a un gamin avec lui, ajouta-t-il en fixant soudain ses yeux bleus sur Cadfael. Il avait disparu, et alors, lui aussi, faut encore le chercher. Je trouve ça vraiment bien, chez quelqu'un de si jeune, de s'être cramponné comme une tique à ce pauvre moine, du moment qu'il arrivait pas à le retenir. Tous ceux qui labourent, tous ceux qui mènent en pâture dans la région, nous tous,

on va essayer de vous les retrouver. Voilà, mon frère, c'est pas loin. Faut quitter la grand-route sur la gauche.

A quelques minutes de là, un tertre se profilait au nord, couronné de buissons et de deux aubépiniers, vers le nord.

— C'était juste ici, dit le paysan.

L'endroit correspondait au parcours des malfaiteurs cette nuit-là : en revenant de leur précédente expédition, plus au sud, ils avaient dû traverser la route à cette hauteur. De là, ils avaient rejoint une piste qui conduisait à Titterstone Clee. Là, ils avaient croisé frère Elyas et ils l'avaient attaqué par désœuvrement plutôt que pour la valeur de son habit, sans négliger toutefois de lui subtiliser ses quelques effets personnels. Tout se tenait à une exception près : où se trouvait soeur Hilaria à cette minute-là ?

Cadfael se tourna vers le nord, là où s'élevaient les collines qu'il avait franchies avec Yves : c'était là-haut, à l'écart des routes, que coulait le ruisseau où il avait découvert le corps de la religieuse. A un mile vers le nord-est, au moins.

— Nous allons traverser les champs, Reyner. Je voudrais revoir un cours d'eau.

Les mulets grimpèrent sans difficulté car le vent avait en partie balayé la poudreuse. Cadfael reconstitua de mémoire le parcours et tomba à peu près juste. Un ruisseau gelé crissa sous les sabots parmi des branches basses tapissées de flocons. Pendant qu'ils escaladaient les pentes, les vallonnements des champs enneigés leur masquaient la route. Enfin, ils atteignirent l'affluent du ruisseau de Ledwyche et le remontèrent jusqu'à l'endroit où on avait jeté le cadavre. Malgré la neige de la nuit la tombe de glace était encore clairement visible. C'était ici que ses assassins l'avaient abandonnée.

A plus d'un mile de distance où frère Elyas gisait, battu comme plâtre.

Cadfael considéra les collines alentour, presque aussi désolées que la Clee. Le meurtre n'avait pu se produire ici. On avait transporté le corps jusqu'au ruisseau. Mais qui ? D'ordinaire, les pillards abandonnaient leurs victimes sur place. Dans ce cas, d'où l'avait-on amenée ? Des environs, sans doute, puisque personne ne se serait amusé à traîner un cadavre sur une telle distance. Il fallait donc chercher un refuge, un abri dans les parages.

— Ici, on élève des moutons plutôt que des vaches, remarqua-t-il en scrutant le flanc des collines.

— C'est vrai, mais on a rentré la plupart des bêtes. Voilà dix ans qu'on a pas eu un coup de froid pareil.

— Alors, il doit bien exister une ou deux bergeries. Sauriez-vous m'indiquer la plus proche ?

— Oui, derrière nous, le long du sentier de Bromfield : ça devrait

être à un demi-mile.

Cadfael avait emprunté le même sentier en quittant l'essart pour emmener Yves au prieuré. Or, dans la pénombre, il n'avait pas aperçu de bergerie.

— Allons-y, dit-il en faisant faire demi-tour à son mulet.

A un bon demi-mile, le terrain s'inclinait sur leur gauche. Reyner Dutton désigna une cabane dont le toit était enseveli sous la neige. A peine l'ombre de l'auvent révélait-elle sa présence. Ils descendirent le long du versant ; la porte était ouverte. Sur le seuil, ils constatèrent que les flocons ne s'étaient pas engouffrés dans la cabane, à l'exception de quelques-uns qui s'étaient infiltrés par les fentes des cloisons. La porte était donc restée fermée durant la nuit.

A deux endroits assez proches, quelqu'un avait piétiné la neige qui s'était amassée contre la porte close. Des cristaux de glace pendaient au bord de l'auvent ; ils fondaient chaque jour au soleil de midi, puis le gel les figeait à la nuit tombante. Quelques gouttes suintèrent à l'instant où Cadfael examinait la toiture. Dans leur chute, elles creusèrent un semis noirâtre sur la poudreuse. A l'angle de la cabane, elles avaient mis au jour une matière brune qui ne ressemblait ni à de la tourbe ni à de la terre. De la pointe de ses bottes, Cadfael balaya la surface.

Aucun soleil, aucun zénith n'avait assez réchauffé l'atmosphère pour dégager le crottin de cheval, dont le sommet pointait de cette brève trouée. Les prochains flocons dissimuleraient le tout avant l'inévitable verglas. Cependant, les gouttes d'eau avaient percé trop profondément l'épaisseur de la neige pour produire ce résultat en une seule journée. Un cheval s'était arrêté là cinq ou six jours auparavant, songea Cadfael. L'avait-on attaché ? Etayée par des rondins, la cabane était construite dans un bois grossièrement taillé et présentait des aspérités auxquelles on pouvait aisément nouer une bride.

Cadfael n'aurait jamais remarqué les crins de cheval si une bourrasque ne les avait agités devant lui, si pâles contre le pilier d'angle qu'on aurait pu les confondre avec des coulées de neige. Il les détacha avec soin des anfractuosités où ils s'étaient accrochés et les lissa du plat de la main : une mèche de crins aux nuances de primevère fanée. Le cheval s'était frotté l'encolure contre le bois, abandonnant un souvenir de sa présence.

Sans doute était-ce l'habitable le plus proche du ruisseau gelé. A l'aide d'un cheval, aucune difficulté pour transporter le corps de la religieuse. Mais peut-être Cadfael allait-il trop vite dans ses conclusions. Mieux valait explorer le reste avant de se livrer à des hypothèses hasardeuses.

Il enfouit la mèche de crins dans un pli de son habit et pénétra dans la cabane. La tiédeur relative de la bergerie l'enveloppa

agréablement tandis que les âcres effluves d'un tas de foin lui picotaient les narines. Derrière lui, Reyner Dutton l'observait avec un silence attentif.

On avait ramassé une grande quantité de foin avant l'hiver et la réserve n'avait guère diminué. Un toit, un lit et une couverture : oui, une providence pour des voyageurs surpris par la nuit. D'ailleurs, quelqu'un avait couché ici durant la nuit, comme en témoignait un creux au milieu des brindilles. Et quelqu'un d'autre, peut-être, une autre nuit... Et pourquoi pas deux personnes en même temps ? Néanmoins, la cabane se situant à plus d'un demi-mile de l'endroit où l'on avait trouvé frère Elyas, pour quelle raison les assaillants auraient-ils parcouru une pareille distance dans cette campagne déserte, alors qu'ils se contentaient de regagner leur repaire ?

— Vous pensez, demanda Reyner Dutton, que c'est nos deux fugitifs qu'ont dormi ici ? Parce qu'il y a eu quelqu'un, c'est sûr, et y a des traces de pas différentes sur le seuil : deux genres de traces.

— C'est possible. Espérons-le, puisque de toute évidence les occupants de la cabane sont sortis ce matin sains et saufs. Nous suivrons leurs empreintes dans un moment. Dès que nous en aurons terminé avec cette bergerie.

— Qu'est-ce qu'y reste à chercher, s'ils sont partis ?

Néanmoins, par respect, le paysan ne voulut pas troubler les méditations de Cadfael et se mit à fouiller la cabane ; d'un coup de pied, il renversa une partie du foin.

— Pas mal, comme lit, murmura Dutton. Il leur est peut-être rien arrivé, après tout.

En déplaçant quelques bottes, il avait soulevé un nuage de poussière odorante. En dessous du foin, émergea un morceau de tissu noir. Le paysan se pencha et tira à lui un ample vêtement qu'il déplia entre ses mains ; l'étoffe en était sale, froissée. Stupéfait, il le tendit à Cadfael :

— Qu'est-ce que c'est ? Quelle drôle d'idée de jeter un si beau manteau !

Cadfael s'en empara aussitôt : une houppelande de voyage, dans l'étoffe rugueuse des bénédictins. Un manteau d'homme, un manteau de moine. Celui de frère Elyas ?

Sans un mot, il le posa par terre et plongeait jusqu'au sol les bras dans le foin. C'est alors que ses mains heurtèrent un rouleau du même tissu noir, repoussé le plus loin possible. Quand il le déroula, un paquet blanc chiffonné s'en échappa, qu'il défit à son tour : une austère guimpe de religieuse, fripée et tachée à présent. Le rouleau noir, quant à lui, était constitué d'une robe de bénédictine, garnie de sa ceinture, ainsi que d'une cape de la même étoffe. Là où on les avait cachés, les vêtements ne risquaient pas d'être découverts par les

bergers avant qu'on ait épuisé les réserves de foin.

Cadfael acheva de déployer l'habit afin de palper l'épaule, la manche et le sein droits. Ce que ses yeux ne surent discerner sur l'étoffe noire, ses doigts le touchèrent : à l'emplacement du sein droit, le tissu était rigide, percé par un trou de la taille d'une main. Les bords maculés s'effilochèrent au contact de ses doigts. Sur l'épaule et la manche, des striures et des taches souillaient l'étoffe.

— Du sang ? questionna Reyner Dutton, abasourdi.

Cadfael ne répondit pas. Enroulant le vêtement, il y glissa la guimpe, après quoi il prit le paquet sous son bras :

— A présent, allons voir où se sont rendus les occupants de la bergerie.

Sur le seuil, de larges empreintes et d'autres, plus petites, s'orientaient vers le bas du coteau. Elles progressaient d'abord en ligne brisée, puis formaient un sillon, comme si les fugitifs s'étaient enfoncés dans la neige jusqu'aux genoux, et coupaient enfin par un hallier. Cadfael et le paysan empruntèrent à pied le même trajet, guidant les mulets par la bride, contournèrent les buissons et se frayèrent un passage entre les arbres avant de rencontrer des traces de pas et de sabots : le convoi qui venait de l'ouest se déplaçait vers le levant. Cadfael regarda au loin, vers l'est. Elles disparaissaient au fond de la vallée, pour resurgir ensuite dans la même direction : pour s'élever vers la cime sauvage de Titterstone Clee.

— Avons-nous déjà aperçu ces empreintes en venant de la route ? Vous voyez dans quel sens elles avancent. Nous arrivons d'en bas et maintenant nous les surplombons : logiquement, nous aurions dû les croiser.

— On a pas fait attention, objecta Reyner. Sans compter que la tempête a dû les brouiller çà et là.

— C'est exact. Bon, examinons-les... Ils ont fait halte et ils ont tourné en rond là où les traces proviennent des arbres.

— Un cheval s'est arrêté ici et puis il a bifurqué, et les autres aussi, déclara Reyner, examinant le sol devant lui. Suivons-les donc un peu.

La première tache rouge apparut à moins de trois cents pas. Le gel n'avait pas estompé l'éclat du chemin semé d'étoiles grenat, qui persistait à leur indiquer la cime de la Clee. Elle se profilait droit devant eux, aride et solitaire dans l'éphémère clarté du jour : un repaire idéal pour des loups. Bientôt, elle se fondrait dans la nuit.

— Mon ami, dit Cadfael, les yeux rivés à la colline, je crois que nos chemins vont se séparer. Pour autant que je puisse voir, ces empreintes datent de cette nuit et elles révèlent la présence d'un groupe d'hommes accompagnés de plusieurs chevaux. Qui a répandu ce sang ? Un mouton égorgé ? Des blessés ? Si ces hommes ne sont pas

sortis cette nuit pour accomplir leur sinistre besogne, alors ces traces nous mentent. Quelque part dans les environs, il y a aujourd'hui une ferme saccagée, pillée, brûlée, et des paysans qui comptent leurs morts. Reyner, remontez ces traces jusqu'à leur source, efforcez-vous de trouver le lieu du carnage. Prévenez le shérif Beringar, qu'il s'emploie à sauver ce qui peut être sauvé. A Ludlow, si Hugh Beringar n'est pas encore rentré, avertissez Josce de Dinan : il a beaucoup à perdre dans cette histoire.

— Et vous, mon frère ?

— Je continue. Qu'ils aient ou non enlevé nos deux fugitifs, c'est le meilleur moyen de débusquer leur tanière. Ne vous inquiétez pas : je prendrai mes précautions, je ne suis pas né d'hier. Emportez ce paquet et remettez-le au prieur Léonard en attendant mon retour.

Il ouvrit le ballot de vêtements, ajouta la mèche de crins et lui confia le tout :

— Dites-lui que je serai à Bromfield avant la nuit.

Cadfael ne s'était pas éloigné d'un quart de mile lorsqu'il discerna ses propres empreintes et celles du paysan aux abords du ruisseau. Déjà, la poudreuse les dissimulait. A l'aller, il aurait dû noter qu'un certain nombre de gens avaient piétiné le sol à cet endroit, mais des flocons recouvraient les taches rouges.

La piste traversait ensuite les ruisseaux de Ledwyche et du Dogditch, puis entamait l'ascension du flanc ouest de la Clee. Le sentier, très ancien, montait plus ou moins en pente douce malgré les accidents de terrain. Au sommet, s'étendait un désert de tourbe et de rocaille, en une dentelle de pierre que submergeaient çà et là des mousses traîtresses.

Sur ce versant, la Clee lui barrait l'horizon, striée de rayons de soleil. Impossible d'avancer puisque le chemin aboutissait à un mur de roc. Comme il ne pouvait que la contourner, Cadfael se souvint de la ferme de John Druel et opta pour la droite. C'est par là qu'ils avaient dû regagner leur repaire, laissant sous eux le village de Cleeton, une proie plus difficile à cause de son importante garnison.

Quelques minutes plus tard, son intuition se confirma : vers la droite, le sentier remontait le cours d'un ruisseau immobilisé par le gel et s'élevait en spirale. La cime se détachait maintenant sur sa gauche, le plus souvent masquée par des escarpements rocheux ou de rares bosquets d'arbustes. Cadfael ne tarda pas à apercevoir les vestiges de la ferme et de ses dépendances, puis un nouveau virage les déroba à sa vue.

Au sein même de la muraille rocheuse, s'ouvrit tout à coup une fissure tellement discrète qu'il ne l'aurait pas remarquée si la ligne de pointillés grenat ne s'y était dirigée. Au-delà de cette brèche, une

vallée s'incurva devant lui, à l'abri des rafales mais aussi de la lumière. Une herbe grasse poussait dans la pénombre, ainsi que des arbres vigoureux. Le ravin se situant sans doute à proximité du sommet, Cadfael s'estima largement à mi-pente. Ayant parcouru plus de la moitié de la montagne, il en conclut que le terme de son itinéraire se trouvait quelque part sur les crêtes de la face sud-ouest, auxquelles seuls les oiseaux avaient accès.

Dans l'air des hauteurs, des bruits résonnaient au loin : Cadfael avait fait halte en essayant d'apercevoir le fond de la vallée lorsqu'un cliquetis régulier attira son attention. Un forgeron martelait une enclume. Peu après, des meuglements lui répondirent ; le son lui parvenait assourdi mais reconnaissable.

Si tels étaient les abords du repaire, des guetteurs devaient les surveiller ; or il arrivait à portée de voix. Cadfael sauta à terre et attacha son mulet à un arbre. Aucun doute : il ne pouvait s'agir que de l'ancre des pillards. Qui d'autre se serait installé sur ces sommets ?

Comme il était impossible de s'avancer à ciel ouvert, Cadfael se faufila à pas de loup entre les arbres et, levant les yeux vers leur faîte, il avisa une masse carrée qui se découpait sur le ciel gris pâle : le sommet d'une tour de bois. Non loin de la source du ruisseau, qui creusait la rocaille, sur le plateau enneigé qui s'ouvrait devant lui, il discerna les pieux d'une palissade, des toitures, puis la forme oblongue d'un bâtiment que surplombait la tour. Même si celle-ci n'était pas très haute, afin de résister aux rafales, elle dominait assez les environs pour avoir une vue imprenable. Inutile de protéger les arrières de la place forte, dans ces conditions, puisqu'elle s'adossait à une falaise en à-pic où seuls s'aventuraient des éperviers. Et, à distance, songea Cadfael, comment distinguer cette tour de la sombre masse rocheuse dont elle émergeait ?

Il s'arrêta quelques instants pour enregistrer tous les détails à l'intention de Hugh Beringar ; la palissade se dressait à une hauteur respectable, on avait laissé peu d'espace entre les pieux qui la hérissaient et, derrière l'arête en dents de scie, il entrevoyait des plates-formes de guet, sinon un chemin de ronde. Des éclats de voix fusaient jusqu'à lui, dont il ne saisissait pas les paroles, mais il entendait des rires et des chansons. L'armurier continuait de frapper son enclume, le bétail meuglait et, de ce brouhaha d'allées et venues, montait une musique paisible. Les pillards n'avaient rien à craindre, ils se savaient de taille à affronter ce qui restait de loi et de justice dans ce pays. Quel que fût leur chef, ils avaient dû accourir des comtés voisins pour se soumettre à ses ordres, ces hors-la-loi sans Dieu ni maître pour qui la guerre civile représentait une aubaine providentielle.

L'Angleterre déchirée était une proie tout offerte. Comme les nuages s'amoncelaient, Cadfael retourna auprès de son mulet et le reconduisit à l'entrée du ravin. Il tendit l'oreille avant d'enfourcher sa monture. Rentrant par le chemin qui l'avait conduit, il ne rencontra pas âme qui vive avant d'atteindre la plaine. Il aurait pu dévier vers la gauche et reprendre la grand-route de Cleobury, mais il préféra s'en tenir au trajet des pillards, afin d'en relever les moindres caractéristiques : dès le crépuscule, la neige allait une fois de plus métamorphoser le paysage.

Le soleil s'était couché quand il déboucha sur la grand-route, à moins d'un mile de Bromfield. Épuisé, il salua avec gratitude la fin du voyage.

Hugh Beringar ne revint de ses expéditions qu'après complices, exténué, affamé, transi ; il transpirait en dépit du froid. Dès qu'il sortit de la chapelle, Cadfael courut le rejoindre dans la maison d'hôtes au moment où il terminait son souper :

Alors, avez-vous vu des fermes saccagées ? Reyner Dutton vous a-t-il parlé de mon hypothèse à propos des saccages accomplis la nuit dernière ?

L'expression accablée de Hugh lui en dit long.

— Expliquez-moi d'abord ce que vous avez bien pu fabriquer là-haut ! Je n'osais même pas espérer que vous rentreriez avant moi, et indemne, en plus ! Quel besoin d'aller toujours vous fourrer dans un guêpier !

— Sur quel bourg se sont-ils acharnés, cette nuit ?

— Sur Whitbach. A deux miles au nord de Ludlow, à peine, et ils ont pu s'en donner à coeur joie ! Je retournais à Ludlow quand votre paysan est arrivé. J'ai emmené Josce de Dinan ; toutes les maisons ont été dévastées et ils ont massacré la totalité des habitants. Deux femmes ont pu s'échapper par les bois avec leurs nouveau-nés, elles ont eu plus de peur que de mal, mais pour le reste... L'un des villageois se remettra peut-être de ses blessures, ainsi que deux jeunes gens, mais c'est tout comme survivants. Ils appartiennent à la juridiction de notre cher Dinan, il s'occupera d'eux. Et il fera payer ces sauvages, s'il en a la chance.

— L'un comme l'autre, vous aurez cette chance, affirma Cadfael. Reyner Dutton a découvert ce qu'il cherchait, et moi aussi.

Hugh appuya la tête contre le mur du réfectoire et son regard s'éclaira :

— Le repaire ? Racontez-moi ça !

Cadfael dressa un rapport aussi détaillé que possible car l'opération ne serait pas facile.

— D'après ce que j'ai aperçu, il n'existe qu'un seul chemin. A l'arrière de la forteresse, le terrain s'élève jusqu'à une falaise en à-pic.

J'ignore si la palissade encercle l'ensemble de la place forte. Cela ne me paraît pas nécessaire, au demeurant, étant donné qu'elle est contiguë à la falaise. J'ai l'impression qu'on peut escalader le versant sud-ouest à la belle saison, mais il ne faut pas y songer avec ce blizzard. En outre, j'imagine qu'ils ont des réserves de pierres et de boulets en cas d'attaque.

— Est-ce vraiment un camp retranché ? Qu'ils aient érigé une forteresse à notre insu, voilà qui m'étonne...

— Qui se rend là-haut, loin de tout, au milieu d'une contrée aussi ingrate ? Les dernières fermes s'arrêtent au pied de la colline. Au sommet on ne trouverait même pas de quoi nourrir les moutons. Et puis, Hugh, ils possèdent une armée ; ils règnent sur un territoire dont nul ne peut évaluer l'ampleur, ils disposent d'une quantité de champs cultivables, sans compter la forêt de la Clee, et ils sont entourés de rochers. Vous savez aussi bien que moi qu'on peut très vite édifier une forteresse, pourvu qu'on ait les matériaux.

— Pourtant, objecta Hugh, des bandits de grand chemin, des coupe-jarrets et des manants en rupture de ban ne se construisent pas des refuges d'une telle dimension. D'habitude, ils préfèrent une masure au fond des bois. Leur chef doit être un personnage de plus de poids. Je me demande de qui il s'agit. Je me le demande...

— Demain, s'il plaît à Dieu, nous aurons la réponse.

— Nous ? répéta Hugh en ébauchant un sourire. Je vous croyais retiré du monde, mon frère, loin du fracas des armes... Pensez-vous que nos deux fugitifs soient emprisonnés là-haut ?

— Les empreintes semblent l'indiquer. Rien ne prouve que les occupants de la cabane qui ont couru vers la bande soient Yves et Elyas, mais c'étaient les pas d'un homme et d'un enfant. Or je ne vois pas qui d'autre, cette nuit... En effet, je suis persuadé que les pillards les ont capturés. Avec ou sans arme, Hugh, je vous accompagne.

Le shérif le considéra un instant, puis avoua sa pire crainte :

— Se seraient-ils embarrassés d'Elyas ? D'Yves, oui : même ses vêtements le désignent comme un otage d'une certaine valeur. Mais un malheureux moine sans le sou, plus ou moins faible d'esprit... Une fois déjà, ils l'ont laissé pour mort. Croyez-vous qu'ils auraient hésité la seconde fois ?

— S'ils l'avaient abandonné, j'aurais trouvé son corps. Hugh, la seule façon d'en avoir le cœur net, c'est d'aller sur place.

— Demain, au point du jour, j'irai recruter au nom du roi tous les hommes que Josce de Dinan pourra réunir en plus des miens. Il doit l'allégeance au roi Étienne, il acceptera : il n'a pas plus intérêt que le roi à voir le désordre envahir ses terres.

— Dommage, observa Cadfael, que nous ne puissions partir dès l'aurore, mais il nous faut à tout prix la lumière du jour, puisqu'ils

connaissent le terrain infiniment mieux que nous.

Son esprit vagabonda quelques minutes ; il se plut à imaginer l'assaut de la place forte. Malgré les années, son enthousiasme n'avait pas faibli et l'odeur des combats le grisait encore, une odeur à laquelle il avait renoncé. Quand il perçut l'expression amusée de Beringar, il rougit.

— Oh ! pardon, je m'oubliais... Je suis incorrigible. Il reprit un ton plus grave pour continuer :

— J'ai autre chose à vous montrer, même si cela n'a pas grand rapport avec la forteresse de ces bandits.

Cadfael avait apporté le paquet de vêtements dans la maison d'hôtes. Il le déplia sur la table en laissant de côté la guimpe fripée et la mèche de crins.

— Grâce à Reyner Dutton, j'ai découvert ceci dans la cabane, à l'abri des regards, enfoui sous les bottes de foin. Et puis, ces crins de cheval accrochés au pilier d'angle, à proximité d'un tas de crottin...

Il avait besoin d'aide pour résoudre ce problème qu'il exposa en détail.

Hugh écouta le récit avec attention et saisit aussitôt le sous-entendu :

— Leurs vêtements... à lui et à elle ? Ils étaient ensemble ?

— C'est ce que j'en ai conclu aussi.

— Cependant, les paysans ont trouvé Elyas sur la route, à une bonne distance... Nu, les voleurs l'avaient dépouillé de son habit... Or son manteau était resté dans la cabane... Si votre hypothèse se révèle exacte, c'est là qu'Elyas est retourné cette nuit au même endroit. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il cherchait ?

— Cela, je l'ignore, répondit Cadfael. Mais je suis sûr que nous résoudrons ce mystère, avec l'aide de Dieu.

— Ces vêtements étaient cachés : à l'abri des regards, disiez-vous... Personne n'aurait soupçonné leur existence avant le printemps... Alors, ils auraient posé une énigme indéchiffrable. Cadfael, ces pillards ont-ils jamais cherché à enterrer les preuves de leurs forfaits ? Je ne le pense pas. Ce qu'ils saccagent, ils l'abandonnent sur place.

— Ainsi procèdent les démons, puisqu'ils ne connaissent point la honte.

— Mais l'effroi, peut-être ?... Pourtant, mis bout à bout, tout cela n'a aucun sens, ne nous mène nulle part. J'ai beau essayer, je ne parviens pas à comprendre...

— Moi non plus. Seulement, je suis patient. Nous comprendrons quand nous en saurons davantage... Peut-être la solution est-elle moins effrayante qu'à première vue : je ne puis croire que le bien et le mal s'entremêlent d'une manière aussi inextricable.

Ni l'un ni l'autre n'avaient entendu s'ouvrir ou se fermer la porte de la petite antichambre. Néanmoins, lorsque Cadfael quitta la maison d'hôtes, son paquet sous le bras, une longue silhouette noire se tenait sur le seuil de pierre. Ses yeux cernés semblaient encore agrandis par l'angoisse et ses cheveux bruns ondoyaient sur ses épaules. Devant ce visage tendu, il devina qu'elle était entrée en toute innocence, attirée par leurs voix, et qu'elle avait reculé, épouvantée par ce qu'elle avait vu. Elle s'était tapie dans l'ombre en l'attendant. Quand il lui empoigna le bras pour la conduire auprès de l'âtre, elle tremblait. Du feu mourant, ne demeuraient que des braises destinées à durer jusqu'au matin. A l'exception de cette faible lueur, la pièce était plongée dans la pénombre. Cadfael laissa à la jeune fille le temps de se reprendre et alla tisonner les bûches. Une vague de chaleur récompensa ses efforts.

— Venez vous réchauffer et asseyez-vous, mon enfant. Ne craignez rien. Ce matin, je vous l'affirme solennellement, Yves était vivant et en bonne santé. Nous vous le ramènerons dès demain, du moins si c'est humainement possible.

Ermina s'était agrippée à sa manche. Peu à peu, elle relâcha son étreinte et s'adossa au mur en tendant ses jambes vers l'âtre. Elle avait revêtu sa robe de paysanne et marchait pieds nus.

— Ma chère enfant, vous devriez être au lit depuis longtemps. Il faut nous faire confiance et vous en remettre à Dieu.

— Dieu a permis qu'elle meure, répliqua-t-elle, frémissante. Ces vêtements appartiennent à Hilaria : je le sais, je les ai vus ! La guimpe et la robe... Que faisait Dieu pendant qu'on la violait et qu'on l'assassinait ?

— Dieu lui offrait une place au paradis des âmes pures. Voudriez-vous donc qu'elle revienne ?

Il s'assit près d'elle sans la toucher, respectueux de son chagrin et de ses remords : qui, plus qu'elle, avait à répondre de ses actes ? Et qui, en proie à une rage autodestructrice, avait plus grand besoin de réconfort et de douceur ?

— Ils sont à elle, n'est-ce pas ? Je n'arrivais pas à dormir, je suis venue aux nouvelles et je vous ai entendus. Je ne vous espionnais pas, j'ai entrebâillé la porte, et puis j'ai vu...

— Vous n'avez rien à vous reprocher. Je vais vous raconter tout ce que je sais. Seulement, je vous le répète, ne prenez pas sur vous les péchés d'autrui, les vôtres suffisent. Cette mort n'a aucun rapport avec vous. Bien. Etes-vous prête à m'écouter ?

— Oui, répondit Ermina, le visage fermé. Mais si je ne puis revendiquer le blâme, je réclame vengeance.

— Cela aussi est l'affaire de Dieu, comme on nous l'a enseigné.

— C'est aussi l'affaire de mon sang et de ma race, comme on me

l'a enseigné.

Cadfael ne répondit pas. Elle honorait des principes qui ne différaient guère des siens, et d'une façon tout aussi légitime. Tous deux éprouvaient une soif de justice que la jeune fille, élevée dans un autre univers, nommait vengeance. Il ne l'en critiqua pas. Ce sens de l'absolu la guiderait sa vie durant, balayant tout sur son passage, ou bien il s'éteindrait avec le temps. Pourvu qu'Ermina trouve sa propre voie, après ses dix-huit ans, son caractère perdrait de sa violence à mesure que, les désillusions venant, elle se réconcilierait avec le genre humain.

— Voulez-vous me les montrer ? demanda-t-elle presque humblement. J'aimerais toucher son habit. Je sais que vous l'avez.

Oui, presque humblement, elle entretenait un dessein qui n'appartenait qu'à elle. L'humilité, chez elle, visait toujours un but précis, même si on ne pouvait mettre en doute la sincérité de son affection pour la religieuse.

— Le voici, dit Cadfael en déroulant le paquet sur un banc.

Il posa plus loin le manteau de frère Elyas. La mèche de crins s'échappa des replis et tomba aux pieds de la jeune fille en ondulant sur le carrelage à la manière d'un animal. L'ayant ramassée, elle l'examina, sourcils froncés, puis se tourna vers Cadfael.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On avait attaché un cheval sous l'auvent de la cabane et il a laissé du crottin dans la neige. Cette mèche provient de sa crinière, qui a dû s'accrocher aux échardes.

— Cette nuit-là ?

— Comment l'affirmer ? En tout cas, le crottin étant enfoui sous une bonne épaisseur de neige, il peut fort bien dater de cette nuit-là.

— Le ruisseau où vous avez trouvé Hilaria était-il proche de cette cabane ?

— Pas assez pour qu'on ait pris la peine de transporter le corps, fût-ce dans l'espoir de brouiller les pistes – sauf si le meurtrier possédait un cheval.

— En effet, acquiesça-t-elle.

Elle plaça délicatement la mèche de crins sur le banc et s'empara de la robe. Cadfael l'observa tandis qu'elle la déployait sur ses genoux et la lissait du bout des doigts. Elle ne tarda pas à découvrir les endroits où l'étoffe s'était durcie, puis elle tressaillit en rencontrant la déchirure au sein droit ; de là, ses mains suivirent les replis avant de retourner au point de départ.

— Du sang ? questionna-t-elle. Mais elle n'a pas saigné... Vous m'avez déjà expliqué les circonstances de sa mort.

— C'est exact. Il ne peut s'agir de son sang. Et pourtant, c'est du sang. J'en ai relevé de discrètes traces sur son corps, à des endroits où

elle ne portait pas de blessure.

— Discrètes ! s'écria Ermina, les yeux flamboyants.

Appuyant la main sur les bords de la déchirure, elle écarta les doigts pour la mesurer à l'empan : la tache qui maculait l'extérieur du tissu n'avait rien de discret.

Le sang de l'homme qui l'a tuée ? Tant mieux si elle l'a blessé ! Moi, je lui aurais arraché les yeux, mais elle... ? Soeur Hilaria était si fragile, si douce...

Soudain, elle s'immobilisa, pressant l'habit contre son sein, et le laissa retomber devant elle comme si elle venait de le revêtir. Les flammes de l'âtre jetaient des lueurs d'or sur son visage ; l'éclat du feu se reflétait dans ses prunelles. Lorsqu'elle revint à la réalité, elle se leva calmement et secoua l'étoffe froissée, après quoi elle la replia en égalisant méticuleusement les bords.

— Puis-je le garder par-devers moi ? Du moins, ajouta-t-elle avec une emphase délibérée, jusqu'à ce qu'on en ait besoin pour confondre l'assassin.

CHAPITRE XI

Dans la lumière du petit matin, Hugh Beringar quitta Bromfield et parcourut au galop la grand-route de Ludlow pour rassembler ses troupes. Frère Cadfael enfila ses bottes, prit sa houppelande, releva les pans de son habit et monta en selle au côté du shérif. Non content de lui servir de guide, il remplit sa besace de pansements, de baumes et de cataplasmes, prévoyant que les blessés seraient nombreux avant la fin du jour.

Comme il n'avait pas aperçu Ermina avant le départ, il songea avec satisfaction qu'elle avait fini par trouver la paix et dormait encore. Il avait décelé en elle une tension, une distance qui le mettaient mal à l'aise sans qu'il sût pourquoi et qui ne provenaient pas uniquement de ce qu'elle lui avait avoué : son inquiétude au sujet de son frère ou ses remords envers soeur Hilaria. Cadfael ne pouvait oublier la résolution avec laquelle elle s'était retirée, la veille au soir, les mains crispées sur la robe de la religieuse, et qui évoquait la veillée d'armes d'un chevalier avant sa première bataille.

Heureux Olivier de Bretagne, qui avait trouvé moyen de la dominer tout en la délivrant d'un amour illusoire et infantile... Sur son ordre, elle s'abstiendrait d'intervenir, ce qui allait à l'encontre de sa nature profonde. Mais alors comment expliquer son attitude aux aguets ?

A Ludlow, non seulement Josce de Dinan accéda à la requête du shérif, mais encore il décida de marcher à la tête de ses troupes : on vit sortir de la forteresse un homme entre deux âges, bâti en force, le visage rude. Hugh lui ayant notamment demandé des archers, il les lui accorda. Dans ces régions frontalières, on rencontrait souvent d'excellents archers. D'après les estimations de Cadfael, la palissade du repaire se situait à portée de flèche depuis le faîte du sous-bois qui marquait l'entrée du ravin. De là, les archers couvriraient le premier assaut en visant les sentinelles du chemin de ronde. Malheureusement, les arbres ne poussaient que sur environ un quart du plateau : leur taille diminuait en altitude, et le reste du terrain s'étendait à ciel ouvert. Ce point faible contrariait Cadfael. En outre, les pillards pouvaient lancer leurs flèches par les meurtrières sans s'exposer au tir des assaillants. Il n'entretenait aucune illusion sur d'éventuelles faiblesses de leur défense, puisque, d'après le remue-ménage qu'il

avait entendu, la forteresse renfermait une garnison considérable.

Le voyage se déroula plus facilement que prévu. Durant la nuit, la neige était tombée plus tôt que d'habitude, mais la tempête aussi s'était calmée plus tôt. Si le temps restait sec et ensoleillé dans les plaines, en revanche une brume glacée masquait les cimes, ce qui pouvait tourner à leur avantage une fois près du but. Ils passeraient plus facilement inaperçus. Cadfael avait l'itinéraire bien en tête.

— Ce matin, remarqua-t-il, si les pillards ont rôdé pendant la nuit, ils ont dû rentrer le plus tôt possible. Ces oiseaux de malheur sévissent dans le noir de crainte d'être reconnus par leurs victimes. Ils tuent tous ceux qu'ils croisent sur leur route, à moins qu'ils n'aient une valeur marchande. Mais, comme ils ont réussi avant-hier une expédition fructueuse, ils ne sont peut-être pas sortis cette nuit. Dans ce cas, ils sont tous retranchés là-haut et ils se méfient : ils se sont moins enivrés qu'au lendemain d'une victoire. C'est grand dommage.

Il galopait en tête, entre Hugh et Josce de Dinan, qui les devançait de quelques foulées. Dinan était un homme trop important pour s'efforcer de rester à la même hauteur que Hugh. A l'inverse, il ne s'offusquait nullement d'abandonner la conduite des opérations à un homme plus jeune que lui. Il n'avait rien à prouver. Cadfael le rattrapa ; c'était la première fois qu'il voyait cet allié que l'on disait versatile. Il jugea sur-le-champ qu'il fallait compter avec lui.

— Peut-être ont-ils posté des guetteurs aux alentours, remarqua Hugh.

— Au pied de la colline ou même à mi-hauteur, objecta Cadfael après un instant d'hésitation, les vigiles seraient trop loin pour donner l'alarme, et aussi trop mal protégés. La meilleure défense du ravin, c'est qu'il demeure quasiment invisible. Je crois que leur force repose sur le secret et, à défaut, sur la puissance de leurs troupes.

Dans le désert de pierraille qui s'étendait devant eux, la masse de la Clee dessinait une ombre bleutée que couronnait un amoncellement de nuages. Cadfael plissa les paupières : au cours de la nuit, la neige avait estompé ses empreintes par endroits, mais celles-ci resurgissaient çà et là sous forme d'alvéoles à peine perceptibles. Lorsqu'ils approchèrent de la colline, il ralentit l'allure et, levant la tête, essaya de percer les brumes où se noyait l'arête de la falaise. Impossible de discerner une forme carrée dans les hauteurs, bien que la ligne de crête se profilât vaguement dans le brouillard. S'il ne pouvait distinguer la tour, on pouvait espérer que de leur côté les sentinelles n'avaient pas remarqué leur présence. En tout état de cause, mieux valait dépasser au plus vite le terrain découvert et atteindre le premier virage du raidillon.

Quand ils parvinrent au sommet et que la brèche du ravin s'ouvrit sur leur gauche, Hugh ordonna de faire halte et envoya des

éclaireurs. Aucun mouvement suspect, aucun signe de vie, hormis des oiseaux qui tournoyaient dans le ciel. Avec une crevasse aussi étroite, comment imaginer qu'on débouchait sur une vallée ?

— La fissure s'élargit plus loin, vers la source du ruisseau, dit Cadfael. Il y a des arbres tout le long mais les derniers sont affreusement rabougris.

Ils avancèrent dans le défilé et se déployèrent dans les bois qui bordaient le passage. La brume se levait au moment où Hugh alla prendre place parmi les futaies, les yeux rivés à la palissade, au-delà de la cuvette où se mêlaient rochers et herbages. Dès le premier pas à découvert, l'ennemi sonnerait l'alarme : après la rangée d'arbres, on ne discernait aucun recoin où s'embusquer. La distance était plus considérable que Cadfael ne l'avait cru et les assaillants risquaient de se faire décimer si la forteresse abritait des guetteurs et des archers.

Josce de Dinan avisa la largeur de la palissade, ainsi que les dimensions de la tour :

— Vous n'allez pas leur adresser une sommation ? Pour ma part, je n'en vois pas la nécessité et crois préférable de s'en abstenir.

Hugh l'approuva. A quoi bon renoncer à l'effet de surprise, dès l'instant que les malfaiteurs avaient probablement déployé leurs archers le long du chemin de ronde ? Si les soldats arrivaient à mi-parcours avant d'essuyer un tir de barrage, ils éviteraient des pertes inutiles.

Pas de sommation, répondit le shérif. Puisque ces individus se livrent sans vergogne au pillage et au meurtre, je n'ai aucune grâce à leur accorder. Disposons nos forces à notre avantage et allons-y tant qu'ils ne se doutent pas de notre arrivée.

Il répartit ses archers sur le pourtour, puis, en retrait, ses fantassins séparés en trois groupes : dans l'intervalle, il fit avancer ses deux groupes de cavaliers, qui convergeraient vers la palissade pour forcer le portail, suivis de l'infanterie.

Quand tous occupèrent leurs positions, une minute s'écoula avant que Hugh, à la tête de l'un des groupes de cavaliers, se lançât à l'assaut en levant le bras pour donner le signal. Hugh sur le flanc gauche et Dinan sur le flanc droit surgirent à découvert, précédant les hommes d'armes, et chargèrent en direction du portail. A la lisière des arbres, les archers lancèrent une première volée de flèches, puis tirèrent à volonté sur les défenseurs de la palissade. Resté auprès des archers, Cadfael s'émerveilla : la lutte s'engageait dans un silence que seul troublait le martèlement des sabots, d'ailleurs étouffé par l'épaisseur de la neige. Une seconde plus tard, dans la forteresse, les pillards coururent aux meurtrières et leurs archers ripostèrent. Ce premier assaut faillit réussir : le temps que les malandrins se précipitent pour fermer le portail, Hugh, Dinan et une poignée de

soldats se ruaient sous la palissade, hors de portée, grâce au mur qui les abritait et ils appuyèrent de tout leur poids contre les battants.

Soudain une voix tonna au-dessus d'eux :

— Restez où vous êtes ! Qui que vous soyez, soldats du roi ou autres, n'avancez pas et levez plutôt les yeux ! Regardez, vous dis-je ! Reculez loin de mes portes, sans quoi vous emporterez cette petite charogne avec vous !

A l'intérieur comme à l'extérieur de la place forte, toutes les têtes pivotèrent d'un même mouvement vers le sommet de la tour. Les arcs s'immobilisèrent, les lances et les épées s'abaissèrent. Entre deux merlons du parapet de bois, Yves se balançait, tenu à bout de bras par le col de sa tunique. A côté de lui, surplombant un merlon, se dressait une tête hirsute. Sa tignasse et sa barbe rousses s'agitaient dans un souffle de vent. Sa main ornée d'un gantelet pointait une dague sur le cou de l'enfant.

— Vous le voyez ? rugit le lion, les yeux étincelants. Vous le voulez ? Vivant ? Alors, arrière ! Disparaissez hors de ma vue, ou je lui tranche la gorge et je vous fais cadeau de son cadavre !

Prêt à forcer l'entrebâillement du portail, Hugh Beringar blêmit et crispa le poing sur son épée. Immobile comme un soliveau, Yves semblait perdu dans l'immensité du ciel. Aucun son ne sortait de sa gorge.

— Je ne vous connais pas, dit le shérif d'une voix contenue, mais je suis le représentant du roi dans cette contrée. Autant vous prévenir, vous ne pourrez vous réfugier nulle part, ni dans ce comté ni ailleurs. Si vous causez le moindre mal à cet enfant, vous signerez votre arrêt de mort, je m'en porte garant. Écoutez mon conseil : descendez et rendez-vous, ainsi que vos hommes. Alors seulement, croyez-moi, vous pourrez espérer quelque clémence.

— Et moi, je vous avertis, vassal du roi : éloignez sur-le-champ toute cette racaille et reculez sans discuter, ou bien je saignerai à ma guise le porcelet que voici... Sur-le-champ, j'ai dit ! Rebroussez chemin ! Ou bien souhaitez-vous une petite démonstration ?

Dans la clarté du jour, ils distinguèrent l'extrémité de la dague qui s'enfonçait dans la gorge du petit garçon ; un filet de sang gicla aussitôt.

Sans un mot, Hugh rengaina son arme et enfourcha son cheval. D'un signe, il ordonna à ses hommes de retourner à couvert des branches. Derrière lui, retentit un rire triomphal.

Soldats et archers s'étaient repliés pendant ce temps pour se rassembler en silence parmi les arbres. Cet odieux chantage les paralysait. Ils sentaient qu'il eût été périlleux d'avancer, tout comme le fauve de la tour devinait qu'ils ne s'en iraient pas.

— S'il vous est inconnu, je le connais, dit Josce de Dinan. C'est

un surgeon du clan de Lacy, par l'un des fils cadets. Son frère légitime, né du mariage de leur père, est l'un de mes fermiers. Celui que nous venons de voir a servi plusieurs années en France, pour les Normands contre les Angevins. On le surnomme Alain le Gaucher.

Ceux qui l'avaient aperçu se rappelèrent qu'en effet c'était sa main gauche qui tenait la dague appuyée contre la gorge de l'enfant.

Yves se sentit happé par le dos. La main qui empoignait ses vêtements lui meurtrissait l'échine. Elle le propulsa brutalement sur le toit de la tour, avec une violence qui le fit vaciller des pieds à la tête. Sous le choc, il écarquilla les yeux. S'étant refusé à proférer le moindre son, il s'était mordu la langue. Le sang lui mouillait la lèvre inférieure. Il déglutit, tout en s'efforçant de rester debout sur les planches du toit et de ne pas trembler. Le sang qui suintait sur son cou commençait à sécher. Qu'importait cette légère blessure ?

Il n'avait jamais éprouvé une telle panique : jamais on ne l'avait maltraité de la sorte. Agrippé par la nuque, ballotté dans les ténèbres d'un escalier, traîné le long d'une échelle et enfin projeté sur le toit, dans une lumière aveuglante, il avait entendu les rugissements du lion, puis celui-ci lui avait assené une bourrade tellement énergique qu'il avait failli tomber du haut de la tour. Par instinct, il avait serré les mâchoires pour contenir un cri. Maintenant qu'on le lâchait, ses genoux se dérobaient. Indigné par sa propre défaillance, il tenta de se ressaisir. Il n'avait pas émis une seule plainte et cette pensée lui rendit ses forces. Toujours opiniâtre, il attendit que les battements de son coeur retrouvent un rythme normal. Le simple fait de conserver l'équilibre signifiait déjà une victoire.

Les mains plaquées sur un merlon, Alain le Gaucher regarda les assaillants s'en retourner vers l'entrée du ravin. Les trois hommes qui l'avaient suivi sur le toit guettaient ses instructions. Yves s'interdit de faiblir quand le maître des lieux vint se planter devant lui, plongeant les yeux dans les siens comme pour calculer son prix.

— En somme, ce blanc-bec garde toute sa valeur, même si elle n'est pas monnayable ! Raison de plus pour le surveiller de près : peut-être devrons-nous le réutiliser de la même manière... Oh ! ils n'iront pas bien loin, je m'en doute : ils ne décamperont pas avant d'avoir essayé toutes les manoeuvres possibles et imaginables – avant d'être mis en échec par un petit couteau sur la nuque d'un porcelet. Nous les ferons danser au son de notre musique, c'est moi qui vous le dis. Eh bien, mon gaillard, tu vaux largement une armée !

Ces propos désolèrent l'enfant : s'ils ne songeaient plus à exiger une rançon, maintenant qu'on avait débusqué leur retraite, c'était qu'il les intéressait en tant qu'otage. En menaçant d'exécuter leur prisonnier, les pillards pourraient négocier leur liberté et

recommencer leurs massacres. Cependant, comme Hugh Beringar n'était pas homme à s'incliner aussi aisément et encore moins à leur abandonner un otage, Yves voulut se persuader que, faute d'attaquer de front la forteresse, le shérif trouverait un moyen d'y pénétrer. Les dents serrées, il offrit à ses geôliers un visage dénué de toute expression.

— Toi, Guarin, reste ici avec lui. On viendra te relayer avant le crépuscule. Il n'opposera pas grande résistance, tu verras. Certes, il peut toujours enjamber le parapet et se jeter dans le vide, mais le bel avantage ! D'ailleurs, je ne pense pas que la terreur l'égare à ce point-là... Et puis, qui sait, peut-être prendra-t-il goût à notre aimable compagnie. N'est-ce pas, mon poulet ?

Il enfonça un doigt dans les côtes de son prisonnier et éclata de rire :

— Ne lâche pas ton poignard, Guarin. S'ils pointent le nez de leur cachette, si tu perçois le moindre mouvement suspect, montre-leur le gamin et répète-leur mes menaces... Et s'ils s'entêtent, alors saigne-le un peu ! En cas de malheur, c'est moi qui tiendrai le couteau. Moi, ils me croiront !

Le dénommé Guarin acquiesça d'une grimace et, d'un geste éloquent, fit jouer son poignard dans son étui.

— Venez, vous autres, nous allons tenir conseil. Je veux un guetteur sur chaque pouce de nos frontières car ils vont explorer chaque parcelle de notre territoire. Ensuite, le froid les fera capituler. Aucun shérif digne de ce nom ne s'amuserait à camper dehors, une seule nuit les en découragera.

Un anneau permettait de soulever la trappe. Alain le Gaucher le saisit prestement, comme un vulgaire ustensile de cuisine, et la trappe retomba de côté avec un bruit mat. Le métal des loquets tinta contre le plancher.

— Guarin, nous allons t'enfermer ici avec lui, par mesure de précaution. Ne t'inquiète pas, on t'apportera de quoi te restaurer. Avec ce poussin à peine sorti de son oeuf, je préfère ne pas prendre de risque. C'est une denrée trop précieuse.

En passant devant Yves, il lui administra une taloche sur l'épaule avec autant de désinvolture qu'il avait pressé la dague contre la frêle gorge puis descendit l'échelle vers l'étage inférieur. Ses acolytes s'engouffrèrent dans son sillage. Quand Guarin referma la trappe derrière eux, on entendit les loquets se bloquer.

Isolés dans ce nid d'aigle, l'homme et l'enfant échangèrent un regard circonspect. Des flocons verglacés crissaient sous leurs pieds, l'air qu'ils respiraient était gelé. L'enfant lécha un peu de sang séché sur sa lèvre et examina les environs. La tour avait été bâtie aussi haut que possible pour permettre de voir loin sans trop se montrer pour

autant. Les créneaux s'élevaient à hauteur de sa poitrine. En se penchant, il détailla le paysage. Vers l'arrière, au faîte de la falaise, on ne distinguait que l'escarpement de la crête et au delà : des terres nues. Exposée aux intempéries, cette plate-forme leur promettait des moments pénibles.

Rien ne bougeait alentour. En revanche, les pillards débordaient d'activité : les sentinelles couraient se poster sur le chemin de ronde pendant que chacune des meurtrières était pourvue d'un archer. Les soldats du roi s'étaient volatilisés. Yves choisit un endroit à l'abri de la neige, le dos au vent, et s'assit à même le sol en se calant contre le parapet. En quête de chaleur, il se pelotonna, les bras autour des genoux. Guarin redoutait également de souffrir du froid.

Ce n'était pas un mauvais bougre, au demeurant. Yves les avait tous observés, alors qu'ils entouraient leur chef, et il avait remarqué ceux qui prenaient plaisir à blesser, à humilier, à souiller, à torturer, à rabaisser leurs semblables. Ils étaient légion, mais Guarin n'appartenait pas à cette espèce. Certains étaient des bandits de grand chemin, des récidivistes du crime, des coupe-jarrets professionnels. D'autres, modestes tire-laine, aigrefins et petits malfrats des villes, s'étaient regroupés là où leurs menus talents pouvaient s'avérer utiles. D'autres encore, manants de leur état, avaient échappé à la justice au lendemain d'une jacquerie. D'aucuns même, cadets de chevaliers sans terre, jouaient ici les soldats de fortune. Enfin, certains étaient d'honnêtes soldats qui avaient perdu un bras ou une jambe à la guerre et qui, laissés-pour-compte, s'étaient fourvoyés faute de mieux parmi cette racaille.

L'esprit lent, le caractère bonhomme, Guarin était un rustre visiblement dépourvu de cruauté. Voler, saccager, incendier, il n'avait rien contre, pourvu que les autres se chargent du massacre. Il ne leur emboîtait le pas qu'avec une certaine réticence à l'idée de verser le sang. Néanmoins, puisque c'était la seule manière d'obtenir une part du butin, il obtempérait sans l'ombre d'une hésitation quand son maître lui intimait l'ordre de tuer. Se révolter, c'était perdre nourriture et abri.

Le soleil brillait sur le haut de la tour. Si la rigueur du climat n'avait pas diminué, une sorte de légèreté flottait dans l'air. Il était midi passé lorsque l'un des malandrins frappa joyeusement à la trappe et repoussa les loquets, pour émerger de la pénombre dans une odeur de bois humide. L'homme apportait un sac rempli de pain et de viande, ainsi qu'un pichet de bière aux aromates. Comme les provisions suffisaient amplement pour deux, Guarin partagea son repas avec son prisonnier. Ils pouvaient se montrer généreux : ils avaient pillé au moins quatre domaines du voisinage.

Ce déjeuner les réconforta un moment, mais, au crépuscule, la

morsure du froid se fit cruellement sentir. Guarin arpentait le sol pour se réchauffer, surveillant les parages sans trop s'occuper de son prisonnier, ce qui ne l'empêchait pas de lui lancer un coup d'oeil de temps en temps, afin de lui rappeler que toute tentative d'évasion était vouée à l'échec. Yves s'assoupit quelques minutes. Quand il s'éveilla, il était comme paralysé. Au grand amusement de son geôlier, il se mit à faire les cent pas en se frappant ses mains l'une contre l'autre pour rétablir la circulation. Guarin n'éleva aucune objection : quel mal y avait-il à cela ?

Dans le jour déclinant, Yves se faufila derrière son geôlier. Par les créneaux, il distinguait un univers peuplé d'ennemis. Du côté de la falaise, il se pencha dangereusement par les créneaux et son regard ne rencontra que la masse rocheuse. Pendant que Guarin avait le dos tourné, Yves décela dans le coin est du parapet un interstice où il posa le pied pour se hisser plus haut. Il constata alors que la palissade n'encerclait pas la totalité de la place forte et s'arrêtait net à la falaise. A cet endroit, la déclivité du terrain était moins accentuée. Il entrevoyait les premiers contreforts, couverts d'une neige immaculée où rien ne s'animait.

Cependant, à sa propre stupéfaction, il crut détecter un mouvement ; un visage se dessina dans l'ombre, une présence... L'inconnu semblait évaluer les difficultés de l'ascension. L'instant suivant, tout avait disparu à l'extrémité de la palissade. Yves guetta encore un signal aux alentours écarquillant les yeux. En vain. Mais il demeurait là, le coeur battant.

Derrière lui, un hurlement le fit sursauter et il quitta en hâte son poste d'observation à l'instant où Guarin se précipitait pour le secouer de toutes ses forces :

— Qu'est-ce que tu mijotes ? Tu pourras jamais descendre par là, espèce d'imbécile !

Cette idée lui arracha un éclat de rire, mais il ne pensa pas à vérifier ce que l'enfant avait aperçu.

— Qu'on te tranche la gorge ou que tu te rompes les os, c'est du pareil au même, tu sais !

Empoignant son prisonnier par l'épaule, il le poussa devant lui, comme s'il craignait de le voir glisser entre ses doigts. Yves se soumit en protestant pour la forme, à seule fin de détourner l'attention.

A présent, il avait une certitude : un homme rôdait à proximité du repaire, un homme vêtu de blanc qui se confondait avec la neige. Sans doute venait-il du sous-bois, avait-il grimpé au péril de sa vie, effectuant un détour pour éviter les abords de la palissade. Maintenant, il attendait la nuit avant d'aborder le passage le plus périlleux. Il avancerait lentement dans ce froid glacial qui risquait de le transformer en glace, lui aussi.

Yves conserva en lui, comme un trésor, la certitude qu'on ne l'avait pas abandonné et qu'au milieu de l'hiver, des rocailles et du verglas, des héros se battaient pour lui. Il songea qu'en échange il devait leur prouver son héroïsme.

Dans la nuit tombante, Guarin était seul à se plaindre. Enfin, un homme escalada l'échelle, tira les loquets et apparut sur le toit.

De toute évidence, celui-ci n'appartenait pas au clan des bons larrons. La barbe en broussaille, le visage grêlé de petite vérole, le nez écrasé au cours de quelque échauffourée, les ongles sales, avides, le poing bagarreur, il avait déjà malmené l'enfant. Celui-ci esquissa une grimace en le reconnaissant. Yves ignorait son nom. D'ailleurs, peut-être cet individu n'en avait-il jamais eu, mais seulement une épithète, un surnom sans rapport avec le baptême chrétien.

Guarin lui non plus n'aimait guère son compagnon. Il lui reprocha son retard avec si peu d'aménité que tous deux en vinrent aux mains, ce qui laissa à Yves le temps d'aller se tapir dans son recoin.

Guarin s'achemina en grommelant vers la trappe et Yves entendit le dé clic des loquets quand il s'évanouit dans les ténèbres. Il se retrouvait isolé en compagnie d'un gibier de potence dont il appréhendait le pire. Seuls importaient les ordres de son chef, mais, à défaut, de tuer ou de mutiler son otage, il s'estimait sans doute autorisé à le molester.

Yves s'adossa au parapet de bois et se recroquevilla dans son refuge tandis que son nouveau geôlier l'accusait de tous les maux :

— Sale gamin, marmonna-t-il en lui assenant un coup de pied dans les chevilles, on aurait mieux fait de te trancher la gorge là où on t'a déniché. Si les soldats du roi avaient vu ton cadavre, ils seraient pas partout à fouiner pour te récupérer, et nous on serait tranquilles pendant ce temps-là.

Tout en admettant que ces propos contenaient une part de vérité, Yves se rencogna un peu plus et s'abstint de répliquer. Cependant, loin de calmer la colère du geôlier, son silence ne réussit qu'à l'irriter davantage.

— Si on m'avait écouté, en ce moment tu te balancerais aux merlons et y aurait plus que les vautours pour s'intéresser à toi. Parce qu'y faut pas te figurer que tu vas t'en sortir, de toute façon. Même si on leur jure tout ce qu'ils veulent, une parole, ça peut se reprendre, surtout une fois qu'on aura décampé. Qu'est-ce qui nous empêche de promettre qu'on te rendra, si on leur refile un cadavre, hein ? Réponds-moi, bon Dieu !

D'un nouveau coup de pied, il lui percuta le creux de l'aîne. Incapable de parer l'attaque, l'enfant s'écroula avec un cri de

souffrance et de rage.

— Ce qui vous en empêche ? rétorqua Yves, soudain galvanisé par la douleur. Je vais te le dire : c'est que ton maître a gardé quelques vestiges de son éducation et qu'il attache encore un certain prix à sa parole d'honneur. Tu ferais mieux de lui obéir à la lettre, Parce que pour l'instant il a besoin de moi, beaucoup plus que de toi. C'est toi qu'il pourrait s'amuser à pendre aux merlons. Et ce ne serait pas une grande perte...

Yves se rendit compte qu'il avait passé les bornes, mais il était las de jouer la comédie. Il vit venir un poing gigantesque et plongea vers le sol pour l'esquiver. Le sommet de la tour formant un espace clos, il se doutait que son adversaire finirait par l'acculer au parapet. Toutefois, il se savait plus leste, plus rapide, et puis, par ce froid, tout valait mieux que l'immobilité, fût-ce une bagarre. Quand il se lança à sa poursuite, brassant l'air autour de lui, son tortionnaire eut la prudence de baisser la voix afin de ne pas éveiller l'attention de ceux qui festoyaient en dessous.

— Espèce de béjaune, éructa le ruffian, tu oses me tenir tête ? Pauvre morveux, je pourrais t'égorger d'une seule main si je voulais ! Mais dis donc, si j'ai pas le droit de te tordre le cou, c'est pas pareil pour deux ou trois égratignures... Sans compter que je peux te faire ravalier quelques dents...

Tout en échappant au bras qui s'abattait sur lui, Yves vit la trappe se lever sans bruit derrière le malfrat. Dans le feu de l'action, ni l'un ni l'autre n'avaient entendu cliqueter les loquets. Le visage qui surgit dans la pénombre lui était inconnu. A mesure que le nouveau venu se redressait pour se diriger vers eux, Yves hésita entre l'espoir et le désespoir, faute de deviner à quel camp cet homme appartenait. Si son tortionnaire faisait volte-face, il se heurterait à l'intrus, et Yves pressentit que ce serait un désastre. Or, s'il glissait une fois de plus entre les mains de l'ennemi, celui-ci, en le pourchassant, allait fatalement se retourner.

Lorsqu'il dérapa sur la neige, plus ou moins à dessein, son geôlier l'empoigna par sa cotte et, d'un revers, l'envoya bouler contre le parapet. Lui agrippant les cheveux, l'homme le força à lever la tête pour lui cracher en plein visage, copieusement, avec un grand rire de triomphe. Terrassé, incapable de s'écarter ou de s'essuyer les joues, Yves aperçut l'étranger qui remettait la trappe en place, sans hâte, les yeux fixés sur eux qui se débattaient contre le mur. Puisqu'il ne faisait pas mine de voler à son secours, Yves interpréta cette attitude comme une marque d'estime, ce qui l'emplit de gratitude et d'admiration : l'inconnu avait compris ses intentions, il appréciait son courage et ne voyait pas en lui une simple victime mais un allié dans ce combat héroïque et secret.

L'enfant distingua le premier pas de l'étranger, toujours silencieux, avant de recevoir une gifle qui lui plaqua la tête de côté, puis une bourrade qui le renversa en arrière, à demi évanoui. Pour plus de sûreté, il geignit à mi-voix, assez fort pour couvrir les mouvements de l'inconnu :

— Arrête ! Tu me fais mal ! Laisse-moi, je te demande pardon, pardon... Je t'en supplie, ne me frappe plus !

La voix sonnait un peu faux mais son adversaire ne s'embarrassait pas de subtilités : il se mit à ricaner, frémissant de plaisir.

L'homme riait toujours lorsqu'un bras le saisit par le cou, lui bâillonna la bouche, et le projeta à terre ; d'un bond, l'inconnu enfonça un genou dans le ventre de l'adversaire pour lui couper le souffle. Lui arrachant son heaume, il lui souleva le crâne et le frappa de toutes ses forces sur le sol avant de l'abandonner, inerte, tel un poisson échoué.

Yves s'approcha, fasciné, comme un petit faucon et entreprit de dénouer le ceinturon où étaient attachés le poignard et l'épée de son tortionnaire. Les mains tremblantes, il parvint à le déboucler, puis il le montra à l'inconnu, qui l'observait placidement, d'un air approbateur. Après avoir immobilisé le geôlier en lui ligotant les bras dans le dos, il osa enfin dévisager le nouveau venu. Celui-ci lui adressa un sourire. Seules les étoiles perçaient la brume, mais – impossible de s'y tromper – il souriait.

L'homme enfouit une main dans les plis de sa cotte de gros drap et tendit un linge blanc au petit garçon.

— Essuie-toi le visage avec ce tissu, dit une voix grave qui sous-entendait un compliment. Ensuite, je m'en servirai pour réduire cet individu au silence.

CHAPITRE XII

Yves frictionna sa joue et son front, encore souillés par la salive du geôlier, et observa un silence craintif. Leur adversaire gisait près d'eux, étalé sur le sol. L'enfant fixa des yeux ronds sur l'homme qui lui faisait face : le clair de lune jouait sur la blancheur de ses dents et sur l'éclat de ses yeux d'ambre. Son capuchon avait glissé, révélant des cheveux bruns lisses bien qu'ébouriffés par la lutte ; éperdu d'admiration, l'enfant découvrit un beau visage énergique dont chaque trait respirait l'audace de la jeunesse. Il avait déjà eu des héros, parmi lesquels son propre père, mais celui-ci était plus jeune et surtout il se trouvait à ses côtés.

— Rends-le-moi ! ordonna l'inconnu en tendant une main impérieuse vers le tissu.

Le jeune homme roula en boule une extrémité du linge et la plaça dans la bouche du garde, de façon à former un bâillon, puis, le dépliant dans toute sa longueur, il lui en banda les yeux. Ensuite, il le noua au ceinturon qui ligotait les bras de son prisonnier. A défaut de corde, il défit le lacet de son justaucorps de cuir et lui en ficela les chevilles. Enfin, il rattacha le tout à ses poignets. Désormais, le malheureux évoquait un paquet prêt à prendre la route sur le dos d'un poney. Yves regardait le jeune homme s'activer, fasciné par sa rapidité et son économie de moyens.

Ils échangèrent un coup d'oeil, satisfaits l'un de l'autre, et Yves ouvrit la bouche, mais l'inconnu mit un doigt sur ses lèvres, sans cesser de sourire.

— Attends ! intima-t-il de sa voix grave, à peine plus haute qu'un murmure. Assurons-nous d'abord que nous pouvons repartir par le chemin que j'ai pris.

Yves s'immobilisa, sur le qui-vive, tandis que l'inconnu s'inclinait sans bruit sur la trappe, l'oreille collée au sol. Au bout d'un moment, il la souleva avec précaution et plongeait le regard dans les ténèbres de la tour. Non loin d'eux, dans la cour et sur le chemin de ronde, la garnison était en état d'alerte. Au contraire, le silence régnait dans la tour.

— Nous pouvons y aller, dit le jeune homme. Ne me quitte pas d'une semelle et fais exactement tout ce que je fais.

Il s'engagea sur l'échelle, suivi du jeune garçon, moins agile que

lui. Dans la pénombre de l'étage inférieur, ils se plaquèrent contre le mur du fond mais rien ne se produisit. Un escalier succédait à l'échelle. Une fois parvenus à mi-hauteur du bâtiment, ils entendirent le brouhaha du rez-de-chaussée, accompagné d'une clarté mouvante : un brasero et des torches dont les lueurs filtraient sous une large porte. Encore un palier, et ils atteindraient le pied de la tour. Dès lors, seule cette porte les séparerait d'Alain le Gaucher et de ses complices. D'un bras, le jeune homme attira Yves contre lui.

La base de la tour étant constituée de pierraille et de terre battue, l'air qu'ils respiraient ici paraissait plus froid encore qu'à l'abri du parapet. En clignant des paupières, Yves discerna dans un recoin l'embrasure d'une poterne et, du premier étage, sentit s'exhaler des bouffées glaciales : à n'en pas douter, la poterne donnait sur l'extérieur. S'ils rejoignaient le rez-de-chaussée, ils n'auraient qu'à ouvrir la petite porte par laquelle le sauveur avait sûrement passé... Du moment que son héros le protégeait, l'enfant n'éprouvait pas la moindre appréhension à l'idée d'affronter les collines en pleine nuit : ce que l'inconnu avait réussi seul, les deux fugitifs le réussiraient ensemble.

Ce fut la première marche qui causa leur perte. Jusqu'alors, ils avaient avancé dans un complet silence mais dès que le jeune homme posa le pied sur l'escalier, le bois s'affaissa par le milieu et se détendit avec un craquement dont l'écho se répercuta à l'infini. Quelqu'un donna l'alarme, des pas se précipitèrent, puis la grande porte roula sur ses gonds, dans un flot de lumière, et déversa une cohorte d'hommes armés.

— Remonte ! cria le jeune homme, empoignant Yves pour le pousser devant lui. Sur le toit, vite !

Ils n'avaient pas d'autre retraite. Déjà, l'un des pillards se ruait vers eux avec un hurlement de rage, suivi de trois ou quatre comparses, dans un vacarme qui emporta les fuyards en direction du Sommet.

Lorsqu'il distingua enfin l'échelle, au terme de leur ascension, Yves se sentit soulevé vers la trappe, qui le surplombait à hauteur d'homme. En s'agrippant des deux mains, il s'efforça de grimper vers l'ouverture, sans conviction, car il hésitait à laisser son compagnon derrière lui.

— Vas-y ! Vite ! lui ordonna le jeune homme.

Au terme de son escalade, l'enfant atterrit sur le ventre. Anxieux, il se pencha vers l'ouverture : des ombres s'agitaient dans une mêlée que la lune nimbaît d'une clarté fantomatique. L'un de leurs poursuivants bondissait de marche en marche et son épée traçait des moulinets dans la cage de l'escalier. Sa carrure massive dissimulait la silhouette de ses comparses.

Jusqu'à présent, Yves n'avait pas remarqué que son héros possédait également une épée. Celle qu'ils avaient arrachée au geôlier gisait sur le toit. Yves ne s'était emparé que de son poignard, à titre de dédommagement pour la dague que les maraudeurs lui avaient confisquée. L'éclair d'une lame troua les ténèbres pendant que le malfrat poussait une exclamation de fureur ; son épée vola dans les airs et alla fracasser une marche. Une seconde plus tard, un bras le saisit aux aisselles pour le repousser dans les profondeurs de l'escalier et il entraîna ses compagnons dans sa chute. L'un d'entre eux dérapa au bord du vide et bascula.

Sans même leur accorder un regard, le jeune homme s'élança sur les barreaux de l'échelle et fit irruption à côté d'Yves. Quand il jeta son épée sur le toit, elle scintilla sur le verglas. Aussitôt, ses mains musclées empoignèrent les montants de l'échelle. Yves vint le seconder dès qu'il comprit ses intentions et, de toutes ses forces, il tira sur les barreaux : l'échelle était calée, mais non fixée, par des barres de bois. Enfin, elle se libéra avant que leurs assaillants ne réapparaissent dans l'escalier. On entendit leurs bonds, leurs jurements furieux.

L'échelle s'abattit sur le toit avec un bruit de verre brisé : elle venait de casser un peu de glace sous son poids. Lorsque Yves s'approcha de la trappe pour la fermer, le jeune homme lui fit signe de s'écarter. L'enfant obéit sans discuter. Son héros avait toujours raison.

Avec son habituel sourire, le jeune homme s'inclina alors sur leur prisonnier, qui se débattait dans ses liens, et le saisit par la courroie qui lui liait les pieds et les poings. Il le traîna jusqu'à la trappe et, d'un geste délicat, l'envoya rejoindre ses camarades, ce qui provoqua de nouveau une bousculade générale, suivie d'un certain nombre de chutes dans le vide. Des vociférations retentirent, auxquelles il mit fin en fermant la trappe.

— Vite, maintenant, ordonna-t-il d'un ton bref. D'abord posons l'échelle, sur la trappe. Bien ! Si tu t'appuies de ton côté et moi du mien, ils n'arriveront pas à nous déloger.

A plat ventre, Yves pesa de tout son poids sur l'échelle ; pantelant, il enfouit son visage dans ses bras afin de ne plus entendre leurs poursuivants qui s'époumonaient, fous de rage, six pieds en dessous d'eux. Une épée, une lance n'auraient pu entamer les planches et encore moins s'immiscer par les fentes. En outre, si les pillards se taillaient un passage à la hache, ils ne pourraient surgir que l'un après l'autre. Or les deux fugitifs étaient armés. Yves retint son souffle et allongea les bras et les jambes. Il regrettait amèrement de n'être pas obèse. Malgré le froid, il ruisselait de sueur.

— Regarde-moi, petit, demanda le jeune homme d'une voix enjouée. Fais-moi voir ta gentille frimousse : elle doit être couverte de

poussière. J'ai envie de contempler mon trophée !

Yves redressa la tête et son regard sonda les yeux d'or : son héros lui souriait. Il détailla un visage ovale, aux pommettes hautes et aux sourcils fins, des lèvres minces et un nez aquilin. Bien qu'il fût imberbe comme les Normands, l'étranger avait le teint hâlé. Ses joues lisses brillaient.

— Ne t'inquiète pas, laisse-les crever de rage, poursuivit le jeune homme : ils se fatigueront les premiers. Ici, ils n'ont aucune chance de nous rattraper, ce qui nous donne le temps de réfléchir. Simplement, reste bien à l'abri du parapet et ne te montre pas, car ils risquent de placer des archers en bas.

— Et s'ils incendiaient la tour ? demanda Yves, à mi-chemin entre la terreur et la surexcitation.

— Ils ne sont pas aussi stupides : le feu se propagerait jusqu'au manoir. Et surtout, pourquoi agir à la hâte ? Ils savent que nous sommes bloqués. Prisonniers ici ou derrière un verrou, nous voilà à leur merci. Messire Yves Hugonin, il convient de prendre une décision !

Il leva la main pour lui intimer le silence et écouta. Les clameurs s'étaient résorbées en un long murmure qui évoquait une atmosphère de conspiration.

— Ils ne semblent pas si mécontents que cela, observa le jeune homme. Ils estiment sans doute que le froid se chargera de nous. On a besoin d'eux, en bas, et tout ce qu'il leur faut, c'est une ou deux sentinelles pour surveiller le pied de la tour. Ils nous égorgeront quand ils voudront.

Cette perspective ne paraissait pas l'affecter outre mesure. Les voix s'étaient tues. Il avait vu juste : Alain le Gaucher paraît au plus pressé et alignait ses hommes le long de la palissade. Que leurs Seigneuries profitent bien de leur domaine avant que le gel ne les paralyse ou ne les tue. De toute façon, les prisonniers ne s'enfuiraient pas.

Un silence suspect s'était abattu sur le repaire tandis que la morsure du froid se faisait de plus en plus intense.

Le jeune homme cessa de guetter les mouvements de l'ennemi et tendit un bras vers le petit garçon :

— Approche-toi, partageons le peu de chaleur dont nous disposons. Viens ! Nous pourrions bouger tout à l'heure, mais pour l'instant il faut garder cette trappe fermée.

Yves rampa à même les barreaux, rejoignit le jeune homme, qui l'attira vers lui, et tous deux se blottirent l'un contre l'autre. L'enfant prit une profonde inspiration et appuya presque timidement la joue sur l'épaule de son sauveteur.

— Vous savez qui je suis, remarqua-t-il d'un ton peu assuré, mais

je ne vous connais pas.

— C'est que jusqu'à maintenant je n'ai pas eu le loisir de me présenter à Votre Seigneurie avec tout le respect qui lui est dû ! Yves, pour tout le monde je suis Robert, fils d'un paysan de la forêt de la Clee. Mais devant toi, ajouta-t-il gaiement, je peux avouer la vérité, si tu es capable de tenir ta langue. Je suis l'un des plus jeunes et des plus humbles écuyers de ton oncle, Laurence d'Angers, et je m'appelle Olivier de Bretagne. Mon seigneur m'a envoyé à votre recherche ; il s'inquiète beaucoup. Mais maintenant que je t'ai trouvé, je ne te lâcherai plus.

Yves resta bouche bée, à la fois soulagé et perplexe.

— Vraiment ? dit-il enfin. Mon oncle vous a demandé de nous ramener ? En effet, à Bromfield, on m'avait prévenu qu'il essaierait de nous retrouver, ma soeur et moi. Elle... ma soeur... elle est partie ! Je ne sais pas où elle est...

Les mots moururent sur ses lèvres... La pensée d'Ermina le saisissait d'angoisse.

— Mais moi, je le sais ! Ne te tourmente pas pour elle, elle est saine et sauve à Bromfield, justement. Tu me crois, j'espère ? C'est moi qui l'ai conduite au prieuré, puisque tu venais d'y arriver, et j'ai appris à ce moment-là que tu avais disparu. Tu peux me croire. Pourquoi te mentirais-je ?

— Il fallait que je m'en aille. Je ne pouvais pas faire autrement...

Des sentiments contradictoires se bousculaient dans la tête du jeune garçon. A présent qu'Ermina n'était plus en danger, il se sentait enfin le droit de déverser toute sa rancœur. A cause d'elle, que de souffrances !

— Vous ne la connaissez pas ! Rien ne l'arrête ! Dès qu'elle s'apercevra de mon départ, elle tentera absolument n'importe quoi pour me rattraper ! D'ailleurs, toutes ces catastrophes, c'est elle et elle seule qui les a provoquées ! S'il lui en prend fantaisie, on peut s'attendre au pire. Non, vous ne la connaissez pas comme moi !

Olivier éclata d'un rire dont Yves ne comprit pas la signification.

— Elle t'attendra bien sagement à Bromfield, affirma-t-il. Mais d'abord, raconte-moi ton histoire. Livre-moi le fond de ton cœur ! Tu as le temps, il vaut mieux ne pas s'éloigner pour l'instant : j'ai entendu quelqu'un s'agiter en bas.

Yves n'avait rien remarqué.

— Tu t'es enfui de Worcester, je suis au courant, et puis ta soeur t'a abandonné : je sais pourquoi. Elle ne s'en est pas cachée. Au cas où cela t'intéresserait, je te signale qu'elle n'a pas épousé Evrard Boterel, en fin de compte, et qu'elle n'en a nullement l'intention : c'était une erreur de jeunesse ! Maintenant, dis-moi : que s'est-il passé après son départ ?

Yves se nicha plus étroitement contre l'accueillante épaule, couverte d'un manteau de gros drap rugueux. Il relata toute son histoire, depuis son errance dans la forêt jusqu'à son arrivée au prieuré de Bromfield, sans oublier la découverte du corps de soeur Hilaria, puis sa course désespérée, en pleine nuit, sur les traces du pauvre frère Elyas.

— Je l'ai laissé dans la cabane sans penser à...

L'enfant réprima un frisson en se remémorant les paroles du malheureux, mais ces mots-là, il n'aurait osé les répéter à personne, pas même à son héros.

— Je n'ai pas remis la barre sur la porte... A votre avis, les hommes du shérif vont-ils le sauver à temps ?

— Lorsque Dieu le voudra, répondit Olivier, et ce sera toujours à temps. Ton Dieu est miséricordieux envers les pauvres d'esprit et il s'emploie à ramener les brebis égarées.

L'étrangeté de cette phrase frappa aussitôt le petit garçon :

— Mon Dieu ?

— Oh ! c'est aussi le mien, encore que je sois venu au christianisme d'une manière un peu particulière. Yves, ma mère était une musulmane de Syrie, et mon père un croisé de l'armée de Robert de Normandie. Il venait d'Angleterre et il y est retourné avant ma naissance. Dès que j'ai atteint l'âge d'homme, je me suis converti à sa religion et j'ai rejoint ses pairs à Jérusalem. C'est là que je suis entré au service de ton oncle, et puis je l'ai accompagné ici. Je suis chrétien comme toi, mais de mon propre choix. Et j'ai la conviction, Yves, que tu retrouveras frère Elyas vivant... A présent, il serait judicieux de chercher une solution pour quitter ce lieu.

— Comment avez-vous pu pénétrer ici ? Comment saviez-vous qu'ils m'avaient capturé ?

— Je n'avais aucune certitude jusqu'à ce que cette brute t'exhibe au sommet de la tour. Quelques heures plus tôt, je les avais aperçus de loin, avec leur butin, et je m'étais lancé à leur poursuite dans l'espoir de débusquer leur antre. Comme on avait perdu ta trace la nuit même de leur expédition à travers la campagne, il n'était pas impossible qu'ils t'aient fait prisonnier, ne fût-ce que pour réclamer une rançon.

— Alors, vous avez vu nos amis dans le sous-bois.

— Ce sont tes amis, sans aucun doute. Mais les miens... ? Voilà des amis qu'il vaut mieux éviter, puisque je suis l'écuyer de ton oncle et que mon maître est l'homme lige de l'impératrice Mathilde. Je n'ai pas la moindre envie de tomber entre les mains du shérif, si c'est pour aller moisir au fin fond d'une prison du Shropshire ! En tout état de cause, j'ai une dette envers eux, car c'est à la faveur de leur assaut que je me suis approché de la forteresse à l'instant où les pillards couraient claquer la porte. Si l'armée du shérif n'avait pas détourné leur

attention, je n'aurais jamais réussi. Une fois à l'intérieur, ils m'ont pris pour un des leurs : quelle différence, dans la pénombre, entre un rustre et un autre ? J'ai deviné où ils t'avaient enfermé quand le geôlier est venu relayer son camarade.

— Donc, vous savez également que si le shérif a décidé de se replier, c'est parce que leur chef menaçait de me tuer. Mais Hugh Beringar n'est pas loin, j'en suis certain : il ne lâche pas si facilement sa proie. Or, maintenant que cette menace a disparu, rien ne les empêche de tenter une nouvelle attaque.

Ayant saisi sa pensée, Olivier le considéra avec un respect mêlé d'amusement. Son regard parcourut l'épée du geôlier, abandonnée dans son fourreau près du parapet, puis le heaume pointu qui avait roulé dans un coin. Une lueur dansa dans ses yeux d'ambre.

— Dommage que nous n'ayons pas de trompette pour sonner l'assaut, mais nous possédons sûrement de quoi fabriquer un tambour tout à fait acceptable... Vas y, mets-toi près du mur et fais de ton mieux. Je reste ici à monter la garde. Il va leur falloir plusieurs minutes pour démolir la trappe. Et puis, ils auront de quoi se distraire, en bas, si tes amis sont aussi astucieux que toi.

CHAPITRE XIII

Frère Cadfael avait passé la journée à arpenter le sous-bois, scrutant l'étendue de rocaïlle qui le séparait de la palissade, guettant un accident de terrain susceptible de lui fournir une cachette après le coucher du soleil. Hugh Beringar avait interdit à ses soldats de s'aventurer à découvert et il avait eu les plus grandes peines du monde, une fois ses forces déployées, à les regrouper sous les arbres. Si les uns ne pouvaient lancer l'assaut, les autres ne pouvaient sortir et les hommes du roi souffraient d'une juste colère. Alain le Gaucher aussi, qui se retrouvait prisonnier de sa propre tanière et fulminait devant ce statu quo : comme les pillards disposaient de réserves considérables, avec les quantités de viande et de froment qu'ils avaient volées, le siège risquait de s'éterniser. Alain le Gaucher négocierait sans doute sa reddition, mais, si le shérif acceptait de lui laisser la voie libre en échange de son otage, il ne réussirait qu'à déplacer le problème puisqu'une autre région aurait alors à en pâtir. Jamais, fût-ce en dernier ressort, Hugh n'aurait consenti à pareille solution.

Il avait envoyé quelques-uns de ses hommes en reconnaissance, des montagnards habitués à ce genre d'escalade, afin qu'ils inspectent les alentours du ravin en cherchant un chemin d'accès vers l'arrière du sommet. En vain : derrière la forteresse, la falaise tombait tellement en à-pic que seuls les oiseaux pouvaient s'y poser. Et si un sentier longeait l'extrémité de la palissade, on ne pouvait l'atteindre qu'en traversant une zone exposée, au risque de mettre en péril la vie du petit otage. Mais il y avait là une plate-forme exiguë sur laquelle un homme insensible au vertige parviendrait à passer.

A la faveur de l'obscurité, peut-être... La poudreuse augmentait les difficultés de la tâche, mais des rochers surgissaient par endroits, rompant l'uniformité du paysage, et pouvaient servir de points de repère. Cependant, la nuit survint dans une atmosphère trop calme ; le ciel demeurait pur, le scintillement des étoiles se reflétait sur le verglas. Cette nuit-là, pour une fois, les congères ne déformaient pas le terrain et aucune rafale ne se leva pour masquer les mouvements. Le silence et l'immobilité étaient tels que les sentinelles de la palissade auraient quasiment pu entendre craquer les branches sous les pas des soldats.

Cadfael réfléchissait lorsqu'un bruit retentit subitement, avec

une violence qui le fit sursauter : un son métallique en provenance du sommet, un vacarme discordant dont le timbre évoquait une cloche fêlée, un carillon insistant, suraigu, qui écorchait les oreilles... Dans le sous-bois, les soldats bondirent sur leurs pieds et se tournèrent vers la forteresse, tandis que dans l'enceinte des clameurs et des échos de bousculade révélèrent que ce tocsin prenait les malfaiteurs au dépourvu. S'ils s'affolaient ainsi, c'était peut-être une chance d'intervenir.

Le tapage venait du haut de la tour. Quelqu'un s'évertuait à frapper un bouclier ou tout autre gong improvisé. Pourquoi l'un des pillards aurait-il sonné l'alarme, alors qu'aucune attaque ne les menaçait pour l'instant ? Et le son en éveillait une foule d'autres. Du côté de la palissade, montaient des hurlements de rage, dominés par la voix d'Alain le Gaucher. Manifestement, ils ne prêtaient plus guère attention à leurs assiégeants.

Cadfael réagit sans tarder. A mi-chemin de la palissade, une masse rocheuse ondulait sur la blancheur de la neige. Quittant le sous-bois, il courut se tapir dans cette cachette providentielle et s'y étendit de tout son long ; si les sentinelles continuaient à surveiller les environs, son habit noir se confondrait avec la couleur de la roche. Le tintamarre n'avait pas faibli malgré la fatigue probable de celui qui le provoquait. Cadfael dressa la tête avec circonspection et examina le sommet de la tour, dont la ligne dentelée se découpait sur le ciel. Le rythme perdit de sa vigueur, puis, lors d'une pause, Cadfael distingua une tête qui se penchait prudemment par un créneau. D'autres bruits résonnaient dans les profondeurs de la tour : des coups de hache, sans doute. Entre les merlons, le visage réapparut. Cadfael agita un bras et s'écria :

— Yves !

L'avait-on entendu ? Rien n'était moins sûr. Cependant, Yves l'avait aperçu. Son visage – il arrivait à peine à hauteur du parapet – se montra un instant.

— Venez ! Dites-leur de venir ! Nous tenons la tour ! Nous sommes deux, et bien armés ! s'époumona l'enfant.

Après quoi, il disparut derrière un merlon. Il était temps : l'un des archers de la palissade avait dû le voir à la même seconde que Cadfael, car une flèche alla heurter le merlon, où elle se fixa en vibrant. Aussitôt, en signe de défi, le garçon recommença à tambouriner.

Sans se soucier du péril, Cadfael abandonna son refuge rocheux et s'élança vers les arbres. Une flèche le suivit, mais elle le manqua de peu ; à sa grande surprise, il entendit un sifflement, puis un son mat quand elle s'enfonça à quelques pas de lui dans la neige. A l'évidence, il restait plus rapide qu'il ne l'aurait cru, du moins quand sa propre vie

était en jeu. Hors d'haleine, il plongea sous les branches et faillit renverser Hugh Beringar. Le shérif avait employé ces quelques minutes à bon escient : ses lignes s'étaient reconstituées le long du sous-bois, prêtes à intervenir.

— Allons-y ! dit Cadfael, haletant. C'est Yves qui nous appelle... Il occupe la tour. Quelqu'un est avec lui. Dieu sait comment il est entré. Ils ne risquent rien, sauf si nous traînons.

Hugh avait déjà bondi en selle. Il s'avança à la tête du flanc gauche tandis que Josce de Dinan commandait le flanc droit. Munis de torches, les fantassins serraient les rangs derrière eux. Ils se dirigèrent vers la forteresse, prêts à la détruire de fond en comble.

Laissé sur place sans cérémonie, frère Cadfael demeura immobile, le temps de retrouver son souffle, en se souvenant avec une pointe d'aigreur qu'il avait renoncé au métier des armes depuis des années. Néanmoins, ses vœux lui interdisaient-ils de suivre les combattants, du moment qu'il ne portait pas d'arme ? Aussi est-ce d'un air farouche qu'il s'achemina sur la neige lisse où le pas des soldats se mêlait aux empreintes des sabots. A la même seconde, les assaillants se regroupaient en fer de lance pour forcer les portes.

En dépit du vacarme dont il était l'auteur, Yves les entendit : la tour trembla sous le choc lorsque les hommes du shérif forcèrent les portes et firent voler en éclats les montants de bois. Le tumulte du corps à corps s'élevait dans l'enceinte pendant que la trappe menaçait de se disloquer à chaque coup de hache. Brandissant son épée, jambes écartées, Olivier pesait de tout son poids sur l'échelle, qui se soulevait à chaque nouvel assaut. Si les pillards parvenaient à percer une brèche, leur visage, leurs bras, leurs mains seraient à la merci d'Olivier. Lui et son sabre se tenaient prêts à faucher tout ce qui s'offrirait à eux.

Quand Yves laissa retomber son bras endolori, le heaume de fer roula à ses pieds. Après mûre réflexion, il le ramassa et s'en coiffa : pourquoi se priver d'un casque ? Il replia ses doigts engourdis avant de reprendre l'épée du garde, puis il rejoignit Olivier et posa les pieds sur les barreaux de l'échelle. On apercevait déjà des fissures dans les planches de la trappe ; des éclats de bois voletaient en tous sens mais aucune fente ne permettait encore à leurs poursuivants d'y glisser une lame.

— Ils n'y arriveront pas, affirma Olivier. Tu entends ?

La voix furieuse d'Alain le Gaucher résonnait dans les ténèbres de l'escalier.

— Il rappelle sa meute, expliqua Olivier : il en a nettement plus besoin dans la cour.

La hache frappa encore une fois et le coup s'abattit avec une telle

virulence que la pointe d'une lame étincela juste en dessous de l'échelle. L'homme éprouva une certaine difficulté à dégager son arme et ne renouvela pas sa tentative. Les pillards dévalèrent les marches, puis tout se tut dans la tour pendant que dans l'enceinte s'élevaient le fracas des armes et le tohu-bohu de la mêlée.

— Il n'a pas renoncé à se servir de toi, ajouta Olivier en rengainant son épée, ni à te capturer. Mais cela lui demanderait trop de temps et il perdrait tous les avantages que tu peux lui apporter. Il doit se défendre avant de t'extraire de ton refuge.

Sous le regard calme des étoiles, l'homme et l'enfant se regardèrent épuisés mais heureux.

— Certes, il aimerait nous réduire en chair à pâté, dit Olivier. Mais ta vie lui coûterait celles de nombre de ses hommes. Il repartira à l'attaque, s'il en vient à bout.

— Il ne réussira pas ! s'exclama Yves, triomphant. Les soldats sont entrés dans la forteresse. Ils ne reculeront plus.

Il alla se poster près d'un merlon pour observer la mêlée confuse. L'enceinte était en effervescence : les assaillants avaient envahi la cour et se battaient à la lueur des torches, dans un chaos qui évoquait une nuit de tempête.

— Ils ont incendié le portail, reprit Yves. Ils font sortir les chevaux et les vaches et ils visent les sentinelles du chemin de ronde... Si nous descendions les aider ?

— Non, pas tant qu'ils peuvent se passer de nous, répliqua fermement Olivier. Si tu retombais entre les mains de nos ennemis, tout serait à refaire. Le meilleur service que tu puisses rendre à tes amis, c'est de rester à l'abri. Il faut empêcher cette brute de t'utiliser. Tu représentes désormais son seul recours.

L'objection avait beau sembler logique, elle était moins grisante que la perspective d'un exploit guerrier. Mais comment désobéir à un ordre d'Olivier ?

— Tu joueras au héros une autre fois, quand seule ta vie sera en jeu. Pour l'instant, ton rôle consiste à attendre patiemment, quoi qu'il t'en coûte. Et comme nous allons peut-être manquer de temps, écoute-moi attentivement. Lorsque nous sortirons d'ici, je te quitterai. Tu rejoindras ta soeur à Bromfield pour que tes amis aient la satisfaction de vous voir réunis. Ils ne demanderaient sans doute pas mieux que de t'envoyer à Gloucester sous bonne escorte, comme ils l'ont promis, mais je tiens à t'y conduire moi-même, puisque telle est ma mission et que j'entends m'acquitter de ma tâche jusqu'au bout.

— De quelle manière ? s'étonna Yves inquiet.

— Tu m'y aideras. Et quelqu'un d'autre m'aidera aussi, j'en suis certain... Accorde-moi deux jours : j'aurai des chevaux et des vivres. Si tout se passe bien, je viendrai dans deux nuits te chercher à

Bromfield : après complies, quand les frères regagneront leur cellule et que tu seras supposé dormir. Ne me pose pas de question et contente-toi d'avertir ta soeur. Enfin, s'il fallait que j'adresse la parole aux hommes du shérif, ou si on t'interrogeait après mon départ, réponds-moi, Yves : qui est venu te délivrer ?

L'enfant comprit le sous-entendu.

— Robert, le fils du forestier... Mais ils vont s'étonner qu'un paysan ait couru de tels dangers alors que tous les soldats étaient sur nos traces... A moins, précisa Yves avec une moue, à moins qu'ils n'estiment normal que tout homme digne de ce nom ait envie de risquer sa vie pour les beaux yeux d'Ermina. Certes, on peut dire qu'elle est jolie, mais elle ne le sait que trop. Un bon conseil : ne la laissez pas vous réduire en esclavage.

Olivier s'était penché pour regarder le champ de bataille : une traînée de feu avait jailli des portes en flammes et venait d'atteindre le toit d'une étable. Son sourire discret échappa au garçon.

— Si cela peut les convaincre, rétorqua-t-il, laisse-les croire que je suis son amoureux transi. Raconte-leur ce que tu voudras. Surtout, n'oublie pas de lui transmettre le message, à elle, et tenez-vous prêts.

— Je n'oublierai pas, promit Yves.

De toit en toit, le feu se répandait le long de la palissade tandis que les combats faisaient rage. Non seulement les pillards étaient plus nombreux que prévu, mais beaucoup maniaient leurs armes avec une redoutable dextérité. Du haut de leur nid d'aigle, Yves et Olivier regardaient les flammes serpenter en direction du manoir. Si elles touchaient la tour, les poutres s'embraseraient, activées par l'appel d'air, et la structure même du bâtiment agirait comme un conduit de cheminée. Ils se retrouveraient isolés au sommet d'une fournaise. L'effondrement des solives, dans une série de crépitements et d'explosions, dominait déjà le tumulte de la mêlée.

— L'atmosphère va devenir irrespirable, dit Olivier. Mieux vaut affronter le démon qui nous guette dans la cour plutôt que celui qui monte vers nous...

Ils poussèrent l'échelle de côté et soulevèrent la trappe déchiquetée. Des éclats de bois se détachèrent sous leurs mains pendant qu'une fine volute de fumée s'exhalait des profondeurs de la tour. Sans perdre de temps à installer l'échelle, Olivier s'agrippa aux bords de l'ouverture et se laissa glisser. Quand Yves l'imita, le jeune homme le saisit à bras-le-corps. Ils s'engouffrèrent dans l'escalier, parmi les nuées opaques qui leur dissimulaient l'extrémité des marches et les contraignirent à progresser à tâtons. Étouffées par l'épaisseur des murs, les rumeurs de la cour se réduisaient désormais à un bourdonnement continu. Lorsqu'ils parvinrent au rez-de-chaussée,

les flammes mourantes de l'âtre et des torches éclairèrent une porte qui donnait sur le manoir. On ne l'avait pas fermée. Aucun bruit, aucun signe de vie à l'intérieur de la bâtisse principale, puisque tous devaient se battre au-dehors. Certains avaient peut-être déserté.

Olivier s'élança sur la poterne qu'il avait empruntée en arrivant et fit jouer le gros loquet en poussant la paroi. En vain... le vantail refusa de bouger. Il appuya une jambe contre le mur et poussant de toutes ses forces, mais sans résultat.

— Le diable les emporte ; ils ont mis une barre à l'extérieur. Vite, traversons la grande salle. Reste derrière moi, ne t'éloigne pas.

Le simple fait d'entrebâiller la porte de communication provoqua un courant d'air auquel succéda l'explosion d'une flamme dans l'angle opposé de la pièce. Léchant les solives de la charpente, le feu cracha des débris calcinés avant de consumer les sièges d'apparat d'Alain le Gaucher, puis il alluma de nouveaux brasiers qui s'épanouirent en de longues corolles cramoisies : dans les remous de la fumée, ils évoquaient des blasons de pourpre et d'or. Les deux fugitifs marchèrent tant bien que mal parmi des amoncellements de bancs et d'assiettes renversées, de tréteaux effondrés et de tentures en lambeaux. Ils suffoquaient ; les derniers feux des torches presque éteintes épaississaient encore le voile de fumée qui les cernait de toutes parts et leur arrachait une toux rauque. Des cris leur parvenaient par la porte principale, qui restait entrouverte. Au-dehors, une étoile solitaire brillait dans le ciel, pure et lointaine. En se protégeant la bouche et le nez, ils se dirigèrent vers la cour, les larmes aux yeux. Devant eux la violence continuait à faire rage.

Ils allaient atteindre la porte lorsque la courbe d'une flamme se déploya sur toute la longueur d'une poutre, fracassant les solives dans une gerbe d'étincelles, pour s'attaquer ensuite au rideau de grosse laine qui doublait le panneau. L'étoffe s'embrasa dans une spirale incandescente et s'effondra sous leurs yeux, tel un éventail de feu. Olivier l'écarta d'un coup de pied et aida Yves à contourner le bûcher qui se dressait sur le seuil.

— Vite, sors d'ici ! Et cache-toi tout de suite !

Si Yves lui avait obéi à la lettre, nul n'aurait remarqué sa présence. Or, une fois à l'air libre, en haut du perron de bois, il fit volte-face vers Olivier, craignant de le voir prisonnier de l'incendie. A cet instant la moitié de la place forte était déjà aux mains du shérif, tandis que le reste des hors-la-loi se retrouvait circonscrit près du manoir. Pendant que l'enfant leur tournait le dos, hésitant à rebrousser chemin, Alain le Gaucher se battait au pied du perron. Dès qu'il l'aperçut, le chef des brigands se fraya un chemin à coups d'épée et se rua sur lui. Ils butèrent l'un contre l'autre. Yves tenta de s'enfuir. Trop tard : une large main s'était abattue sur sa tête et l'empoignait

par les cheveux. Un rugissement de triomphe et de défi retentit alors, perçant le vrombissement des bâtiments en flammes. En une seconde, le chef des pillards avait escaladé les marches pour s'adosser aux montants de la porte. Tout en maintenant le petit garçon devant lui, il brandit une épée déjà rouge de sang et l'appuya contre la gorge de son otage.

— Arrière ! Bas les armes ! Allez-vous-en ! hurla-t-il.

Sa crinière en désordre rougeoyait dans le reflet des flammes.

— Arrière ! répéta-t-il. Dégagez-moi cette cour ! Si l'un d'entre vous s'avisait à bander son arc, ce blanc-bec mourrait d'abord... A présent, vassal du roi, qu'as-tu fait de ta superbe ? Que me paieras-tu en échange de sa vie ? Eh bien, voici mes conditions : donne-moi un bon cheval et laisse-moi partir. Jure-moi que tu ne me poursuivras pas. J'exige ta parole d'honneur, sans quoi je lui trancherai la gorge, et que son sang retombe sur ta tête !

Hugh Beringar s'avança au milieu de ses troupes et leva les yeux vers Alain le Gaucher.

— Reculez, ordonna-t-il sans le quitter du regard. Faites ce qu'il vous dit.

D'un même mouvement, soldats et pillards refluèrent loin du perron, abandonnant une large étendue de neige détrempée au pied des marches. Hugh les imita, tout en demeurant à leur tête. Au moindre faux pas, tous le savaient, Yves serait égorgé. L'acier glacial lui touchait la gorge. Quelques-uns des hors-la-loi essayèrent de se faufiler vers la palissade en espérant profiter de l'inattention générale, mais des hommes d'armes surveillaient le portail et ne leur laissaient aucune chance.

Soudain, fendant la foule, surgit un intrus qui déambula clopin-clopat vers l'escalier du manoir. Bien que sa démarche fût incertaine, il cheminait d'un pas résolu, sans hésiter ni ralentir. Les lueurs de l'incendie jouaient sur une haute silhouette décharnée qui flottait dans un habit noir. Le capuchon avait glissé sur ses épaules et révélait deux entailles sur son crâne tonsuré. Des taches de sang maculaient ses sandales – son sillage était marqué d'empreintes rouges – et son front portait la cicatrice d'une chute dans les rochers. Une face livide se tourna vers Alain le Gaucher, des yeux fixes le dévisagèrent et un doigt accusateur se dressa vers lui tandis qu'une voix impérieuse s'écriait :

— Lâchez cet enfant ! Je suis venu le chercher. Il est à moi.

Accaparé par ses négociations avec le shérif, le chef des ruffians ne l'avait pas aperçu. Il sursauta, stupéfait que l'on ait osé rompre le silence et franchi la zone neutre qu'il avait délimitée.

Le choc fut bref mais intense. En une seconde, Alain le Gaucher vit un cadavre marcher à sa rencontre, invulnérable, impavide, il vit

saigner les blessures qu'il lui avait lui-même infligées, il vit un visage couleur de cendre. Il en oublia son otage. Ses bras s'affaissèrent, inertes, et l'épée lui échappa. L'instant suivant, il songea que les morts ne ressuscitaient pas et il reprit contenance avec un cri de colère. Trop tard : Yves s'était dégagé de son emprise et dévalait le perron.

Courant à l'aveuglette, l'enfant heurta quelqu'un de plein fouet : une présence solide, chaleureuse, rassurante. Pantelant, il s'y agrippa, les yeux fermés, pendant que la voix de frère Cadfael lui disait à l'oreille :

— Doucement, doucement, te voilà en sécurité... Viens donc m'aider à sauver frère Elyas. Car sans toi, il n'écoute personne. Allons-y ensemble, tâchons de faire de notre mieux.

Yves rouvrit les paupières et désigna l'entrée du manoir :

— Mon ami est resté à l'intérieur... celui qui m'a secouru.

Il s'interrompit, épouvanté, car Hugh Beringar retournait au combat maintenant que l'otage ne risquait plus rien. Cependant, quelqu'un l'avait devancé : l'épée à la main, Olivier venait de jaillir de la porte à demi calcinée. Ses vêtements arboraient des traces de brûlure. En passant devant Alain le Gaucher, il le frappa à la joue, du plat de son épée, en signe de défi. La crinière rousse parut jeter des éclairs lorsque le chef des ruffians pivota pour lui faire face. Une fois de plus, le silence s'installa – un silence palpable – et tous entendirent une voix dédaigneuse prononcer ces paroles.

— A présent, oseras-tu te mesurer à un homme.

Inutile de vouloir éloigner Yves avant l'issue de ce duel ; l'enfant s'accrochait désespérément à la manche de Cadfael. De son côté, frère Elyas errait à la recherche de son jeune ami. Quand il le découvrit enfin, il s'approcha en claudiquant et le toucha, peut-être pour le consoler, peut-être pour quémander un peu de réconfort. Sans détacher son regard d'Olivier, l'enfant lui saisit la main en tremblant. Toute sa vie semblait dépendre de cet affrontement d'homme à homme. Les deux moines sentirent son émotion et levèrent les yeux à leur tour vers le jeune guerrier dont la silhouette se découpait au sommet du perron. Malgré ses habits de paysan, Cadfael aurait reconnu entre mille ce visage noirci par la fumée...

Personne ne tenta d'intervenir, pas même Hugh entre ses hommes et ceux d'Alain le Gaucher, s'était établie une trêve qui ne pouvait s'achever qu'avec la fin du duel.

La lutte semblait inégale, Alain le Gaucher ayant le double du poids, de l'âge et de l'expérience, de son adversaire sinon de son habileté. Dès qu'il l'aperçut, le chef des ruffians livra un premier assaut afin de le refouler au bas des marches et lui faire perdre l'équilibre. Pourtant, après une série d'attaques de plus en plus agressives, le jeune homme avait à peine bougé. Avait-il seulement

reculé d'un pas. Chaque fois que la lame de son adversaire fouettait l'air autour de lui, il réussissait à parer le coup avec son épée sans paraître s'émouvoir. En vain Alain le Gaucher s'employait-il à le surprendre : il gaspillait son énergie. Yves, pétrifié, n'avait d'yeux que pour son héros. Sans un mot, frère Elyas étreignit la main du garçon, dont les tremblements le firent frissonner à son tour. En observant Olivier, Cadfael, quant à lui, revoyait des parades et des feintes qu'il avait oubliées depuis longtemps, un art de l'escrime qui était né de la rencontre de l'Orient et de l'Occident, et qui empruntait aux deux civilisations.

Si le jeune homme cédait un pouce de terrain, il le regagnait aussitôt et reprenait l'avantage une seconde plus tard. Alain le Gaucher s'épuisait sans succès : peu à peu, son adversaire l'acculait vers l'extérieur du perron.

De toutes ses forces, le chef des maraudeurs porta une nouvelle botte à son ennemi. L'élan était trop impétueux et, surtout, l'un de ses talons frôlait le bord de l'escalier verglacé : son pied dérapa vers l'arrière et il perdit l'équilibre. Agitant les bras pour retrouver son assise, il commit l'imprudence de baisser la garde.

Aussitôt, Olivier bondit comme un léopard. En transperçant le torse de son ennemi, son épée s'enfonça jusqu'à la garde. Quand il voulut la retirer, il dut prendre appui sur ses jambes.

La carcasse du lion bascula, les bras étendus, atterrit sur le dos trois marches plus bas et, avec une étrange dignité, roula lourdement de marche en marche. Enfin, elle s'immobilisa aux pieds de Hugh Beringar, face contre terre, et se vida de son sang sur une neige cent fois piétinée.

CHAPITRE XIV

La mort de leur chef provoqua une débâcle totale parmi les pillards. Ils se dispersèrent, certains essayant de s'échapper, d'autres se battant jusqu'à ce que mort s'ensuive, d'autres plaidant vainement leur cause, d'autres encore ayant la sagesse de se rendre dans l'espoir d'obtenir la clémence de leurs juges. Il restait plus de soixante prisonniers à regrouper, sans compter les morts à ensevelir. En outre, les hommes d'armes devaient mettre en lieu sûr le butin entassé dans le manoir et les communs avant que les flammes ne dévorent l'ensemble des bâtiments. Enfin, il fallait donner de l'eau et du fourrage aux troupeaux de vaches, de chevaux et de moutons avant de les ramener à leurs propriétaires. La garde des prisonniers incombait à Josce de Dinan, puisqu'on les avait capturés sur un territoire qui relevait de son autorité.

Lorsqu'on eut sauvé du feu tout ce qui pouvait être sauvé, on incendia les derniers vestiges de la place forte. Comme elle se dressait sur une éminence rocheuse, à l'écart des forêts, le brasier ne risquait pas de s'étendre. Cet endroit qui avait été un lieu d'opprobre durant sa brève existence ne causait plus qu'un trouble passager à l'instant de sa destruction.

Le plus étonnant, même si sur le moment ce détail passa inaperçu dans l'effervescence générale, fut la disparition subite du jeune homme qui venait de terrasser le maître des lieux. Le temps que les soldats, témoins du duel, se remettent de leur stupeur, il s'était déjà fondu dans la nuit.

— Il s'est évanoui comme une ombre, remarqua Hugh. J'aurais souhaité faire sa connaissance. Il n'a pas dit où nous pourrions le trouver, alors que le roi a envers lui une dette dont tout le monde, à sa place, aimerait recueillir les fruits. Yves, tu es le seul qui ait parlé avec lui. Qui est ce paladin ?

Recru de fatigue, l'enfant s'abandonnait à la torpeur qui succède à l'inquiétude. Néanmoins, ce fut d'un oeil limpide qu'il soutint le regard du shérif et répondit comme son héros l'avait prié de le faire :

— C'est le fils du forestier qui a hébergé Ermina. Il l'a accompagnée à Bromfield. En tout cas, il m'a dit qu'elle était là-bas. C'est vrai, au moins ?

— Tout à fait. Ta soeur est saine et sauve. Et comment s'appelle

ce jeune paysan ? Plus précisément, où a-t-il appris l'escrime ?

— Il se nomme Robert. Il m'a dit qu'il était parti à ma recherche, parce qu'il l'avait promis à Ermina, et qu'il avait croisé les pillards sur son chemin. Il les a suivis à la trace. Je ne sais rien d'autre, affirma Yves avec fougue.

S'il rougit en prononçant ces mots, les ténèbres dissimulèrent son trouble.

— A l'évidence, commenta sèchement le shérif, nous avons des forestiers hors pair dans cette contrée !

Cependant, il n'insista pas.

— Si vous me prêtiez quatre hommes, observa Cadfael, je pourrais conduire les chevaux à Bromfield : il serait préférable qu'ils se mettent en route, maintenant qu'ils n'ont plus de toit. Quant à ces deux-là, ajouta-t-il en désignant Yves et frère Elyas, j'aimerais bien qu'ils aillent se reposer. Je vous confie ma besace. Nous allons fabriquer une civière pour transporter frère Elyas – non sans chaparder un maximum de couvertures et de plaids : il ne faudrait pas qu'il attrape froid durant le voyage.

— Prenez tout ce qu'il vous faut, répondit Hugh. J'ai dénombré sept chevaux dans les écuries, en plus des poneys de bât. Tous volés, j'imagine. Je demanderai à Dinan de les attribuer aux fermes saccagées : les propriétaires n'auront qu'à venir les réclamer à Bromfield. Nous emmènerons les vaches et les moutons à Ludlow un peu plus tard, une fois que le fermier de Cleeton aura récupéré les siens. Mais il vaut mieux transporter frère Elyas le plus tôt possible... C'est déjà un miracle qu'il soit encore en vie.

Avec l'aide de quelques soldats, Cadfael alla se servir dans les réserves du manoir. Ils enveloppèrent frère Elyas de couvertures et lui installèrent un brancard de fortune où frère Elyas fut emmitouflé et que portèrent deux chevaux. Il pensa également à emporter deux ballots de foin, car l'arrivée de ces sept chevaux menaçait d'entamer trop vite les réserves du prieuré.

L'énergie et l'autorité qu'Elyas avait déployées devant Alain le Gaucher lui faisaient maintenant défaut, sa mission étant remplie. Il se soumit sans protester, à mi-chemin entre l'apathie et l'épuisement. Il semblait à demi-mort de froid. Si aucune étincelle ne se rallumait en lui, comme lorsqu'il avait vu Yves menacé de mort, Elyas succomberait.

Cadfael fit grimper le garçon sur le pommeau de sa selle et l'entoura d'un bon plaid gallois. Yves titubait de sommeil. Avant même que le cheval n'eût atteint le bas du sentier en spirale, la joue de l'enfant dodelina contre le moine et sa respiration lui indiqua qu'il s'assoupissait. Cadfael le cala plus confortablement au creux de son épaule. Yves remua un peu, enfouit son visage dans les plis de l'habit

et s'endormit.

Dès qu'il s'avança dans la plaine, Cadfael se retourna. La colline formait une masse noire que surplombait une couronne de flammes. Beringar et Dinan passeraient sans doute le reste de la nuit à rassembler leurs prisonniers puis à rapatrier le bétail à Cleeton où John Druel reconnaîtrait ses bêtes. Le règne de la terreur s'était achevé avec moins de dégâts que prévu. Du moins pour cette fois, songea Cadfael ; du moins dans ce comté, à condition que Prestcote et Hugh sachent y maintenir leur autorité. Or rien n'était moins sûr en ces temps de guerre civile. Mais quand les grands de ce monde se déchirent un royaume, nombre de petites gens s'engagent sur la mauvaise voie.

Néanmoins, pillards et manants ne devaient pas jouer un rôle de bouc émissaire. Et Alain le Gaucher, le principal coupable, n'était plus là pour plaider sa cause en affirmant : « J'ai commis tous ces crimes – mais je suis innocent du meurtre de cette jeune religieuse. »

Ils arrivèrent à Bromfield à l'heure de prime et pénétrèrent dans une cour moins enneigée que de coutume : la bourrasque ne s'était pas levée durant la nuit. Le redoux s'annonçait pour midi. Yves s'éveilla en bâillant, s'étira et reprit conscience. En un instant, il se dégagea de ses couvertures et sauta à terre afin d'aider les autres à ramener frère Elyas dans sa chambre pendant que des hommes d'armes conduisaient les chevaux aux écuries. Dans la pénombre de la cour, frère Cadfael lança un regard vers la maison d'hôtes, dont la porte s'ouvrit aussitôt : Ermina guettait leur retour.

La torche qui surmontait le seuil éclaira un visage où se mêlaient l'angoisse et l'espoir. En entendant les chevaux, elle s'était précipitée, pieds nus, les cheveux dénoués sur ses épaules. Dès qu'elle aperçut Yves, qui s'était chargé de détacher la civière de frère Elyas, la jeune fille s'illumina : elle semblait tellement radieuse, tellement éperdue de gratitude que Cadfael l'observa quelques instants, par pur plaisir. Le bonheur d'avoir retrouvé son frère effaçait la mine sombre de la veille.

Tout à son protégé, Yves ne s'était pas encore tourné dans sa direction. Peut-être cela valait-il mieux. Cadfael ne s'étonna nullement qu'elle n'accoure pas vers le garçon pour l'embrasser Ermina disparut à l'intérieur de la maison d'hôtes et referma doucement la porte derrière elle.

Lorsqu'ils installèrent Elyas dans la petite chambre de l'infirmerie, Cadfael n'en chassa pas l'enfant tout de suite ; de même, celui-ci ne semblait pas trop impatient de quitter les lieux. Le frère et la soeur avaient besoin de se préparer à cette rencontre. Cadfael nettoya les pieds du malade, blessés et couverts d'engelures, puis il les enveloppa de flanelle et de briques chaudes. Il lui lava ensuite le

visage et les mains, après quoi il lui donna du vin au miel. Ce fut seulement lorsqu'il eut recouché Elyas dans son lit qu'il prit Yves par l'épaule pour l'emmener dans la maison d'hôtes.

Assise devant l'âtre, Ermina retailait à ses mesures une robe qu'on lui avait apportée de Ludlow. Ce travail ne l'enchantait guère, à en juger par son regard maussade. Quand Yves entra dans la pièce, accompagné de Cadfael, elle posa la robe et se leva. Sans doute vit-elle un défi dans l'expression impénétrable de son frère, car elle s'avança vers lui et l'embrassa sans la moindre chaleur, d'un air presque réprobateur.

— En somme, tu as réussi à affoler tout le monde, remarqua-t-elle : tu t'es sauvé sans prévenir. Et en pleine nuit, qui plus est.

— C'est plutôt à toi de dire ça, riposta Yves du tac au tac : *moi*, j'ai accompli ma mission, madame, tandis que *vous*, en vous enfuyant pendant la nuit, et sans avertir qui que ce soit, vous n'avez rien gagné dans cette aventure et, qui plus est, vous êtes toujours aussi arrogante. Vous feriez mieux de baisser d'un ton si vous voulez qu'on vous prenne au sérieux. Parce que *nous*, ici, nous nous sommes occupés d'affaires autrement plus importantes que votre petite personne.

— Vous aurez tout le temps de vous expliquer, dit Cadfael insensible à cette querelle. Mais, pour le moment, Yves devrait être au lit, car il vient de passer deux nuits assez éprouvantes... Il a besoin de dormir pendant une bonne journée : c'est le médecin qui l'ordonne.

Ermina s'empressa d'acquiescer, sans toutefois se départir de sa réserve. Elle lui avait préparé un lit de ses propres mains ; elle le borderait probablement, puis elle veillerait sans doute sur son sommeil comme une mère poule sur ses poussins. Cependant, elle n'était pas près d'admettre qu'elle s'était inquiétée, qu'elle avait pleuré, ni qu'elle s'était amèrement reproché sa propre conduite. Au demeurant, elle avait raison : si elle s'était jetée à son cou en lui demandant pardon, Yves n'aurait su comment réagir.

— Laissez-le tranquille jusqu'au soir, précisa Cadfael, satisfait en les abandonnant à leurs démêlés pour retourner auprès de frère Elyas. Son malade s'étant assoupi, il regagna sa cellule, exténué. Même les médecins ont parfois besoin de sommeil.

Ermina vînt le chercher avant vêpres ; il avait demandé au prieur Léonard de le réveiller pour l'office. Hugh Beringar n'était pas encore rentré de Ludlow. Sans doute les problèmes posés par les prisonniers, le bétail, le butin, le retenaient-ils.

— Frère Cadfael, dit-elle en l'accostant dans le corridor de l'infirmerie, Yves vous réclame. Il a une idée en tête, mais il ne veut rien me dire à moi encore moins qu'à quiconque. Pourriez-vous le voir après vêpres ? Il aura déjà eu son souper.

— C'est entendu, j'irai.

— Au fait, ajouta-t-elle d'un ton hésitant, je me demandais si ces chevaux que vous avez amenés cette nuit... Viennent-ils du repaire des pillards ?

— En effet. Ils ont été volés à des paysans, comme le reste. Hugh Beringar s'est engagé à les restituer à leurs propriétaires. John Druel a dû récupérer une partie de son bien, à l'heure qu'il est. J'ai emprunté ces chevaux à titre provisoire. Pourquoi ? Vous intéresseraient-ils ?

— J'ai l'impression que l'un d'entre eux appartient à Evrard.

Elle n'avait pas prononcé ce nom depuis si longtemps que ces syllabes sonnèrent bizarrement, comme si elle évoquait un très ancien souvenir.

— Va-t-on le prévenir, lui aussi ? questionna-t-elle.

— Sans aucun doute, puisque Callowleas a été mis à sac. Peut-être récupérera-t-il une partie de ses biens.

— S'il ignore encore ma présence dans vos murs, autant ne pas le lui dire. Non pas que cela m'ennuie, mais je préférerais qu'il ne s'attende pas à me voir...

Rien d'étonnant à cette réticence. Ayant compris son erreur, la jeune fille avait quelques raisons de vouloir se dérober à un face à face pénible.

— Je ne crois pas qu'on lui ait envoyé de message particulier, répondit Cadfael. Chacun viendra réclamer son bien à Ludlow, voilà tout. Dommage qu'il y ait des pertes irréparables...

— Grand dommage en effet, soupira-t-elle. On ne pourra que dédommager les paysans, mais impossible de ressusciter les morts.

Un long sommeil avait chassé les dernières craintes du garçon, qui conservait une foi inébranlable dans les promesses d'Olivier, capable d'accomplir tous les miracles. Yves s'était lavé et peigné comme pour un jour de cérémonie, agréablement surpris qu'Ermina eût repris le trou de l'une de ses chausses. Elle lui avait également nettoyé sa chemise, qu'elle avait fait sécher devant le feu. Il n'avait pas remarqué à quel point ses actes démentaient ses paroles.

Un instant chassé par des dangers plus pressants, le problème posé par frère Elyas lui revint à l'esprit. De par sa charge, Hugh Beringar représentait la loi, ce qui l'empêchait d'aller se confier à lui. Mais Cadfael n'avait pas les mêmes responsabilités et il se montrait attentif et bienveillant.

Yves achevait son repas lorsque le moine le rejoignit. Aussitôt, Ermina emporta sa robe et ses aiguilles afin de terminer ses travaux de couture dans une autre pièce.

Impossible d'aborder la question d'une manière détournée : Yves entra dans le vif du sujet, ce souvenir dont la terreur le hantait.

— Frère Cadfael, bredouilla-t-il, je m'inquiète tellement pour

frère Elyas... Je ne sais que faire. Jusqu'ici, je n'ai osé en parler à personne. Il m'a dit de ces choses... En fait, il ne s'adressait pas à moi mais je l'ai entendu. Je ne pouvais pas ne pas entendre...

— Tu n'as pas eu le temps de me raconter ce qui s'est passé cette nuit-là où vous êtes partis, tous les deux. Était-ce là, dans la cabane, qu'il a enfin parlé ?

— Oui, pendant qu'il dormait. En principe, on n'a pas le droit d'écouter dans ces cas-là, mais son état me tourmentait beaucoup. Je voulais savoir comment l'aider. Et même avant, quand j'étais assis à son chevet... C'est parce que j'ai mentionné soeur Hilaria ; je lui ai dit qu'elle était morte... A ce seul nom, il a tressailli. C'était horrible : il ne semblait pas au courant, et pourtant il se sentait coupable... Il a crié qu'il voulait disparaître sous les pierres de cette maison... Puis il s'est levé et je n'ai rien pu faire pour le retenir. J'ai couru chercher de l'aide, mais vous étiez à complices.

— Et quand tu es retourné à l'infirmerie, il s'était enfui. Alors tu t'es lancé à sa poursuite.

— Il le fallait, puisque j'étais chargé de veiller sur lui. J'espérais qu'il n'irait pas loin, qu'il renoncerait, mais non. Je n'avais donc pas le choix.

— Il t'a ainsi conduit à la cabane où tu l'as entendu délirer. N'aie pas peur de me répéter ses paroles. Tout ce que tu as fait, tu l'as fait dans son intérêt ; cela aussi, c'est un service que tu lui rends.

— Il s'est accusé de meurtre, murmura Yves. Il a dit... il a dit que c'était lui qui avait tué soeur Hilaria...

Le calme avec lequel Cadfael accueillit ces propos le déconcerta plus que tout. Les larmes aux yeux, il continua son récit :

— Il souffrait tellement, il était déchiré... On ne peut pas le livrer à la justice qui le traitera comme un assassin ! Seulement, comment dissimuler la vérité ? C'est lui-même qui l'a dit... Et pourtant, je suis sûr qu'il n'a jamais commis le moindre mal... Frère Cadfael, qu'allons-nous faire ?

Dans son trouble, l'enfant crispait les poings. Cadfael se pencha sur la table et saisit ses mains dans les siennes.

— Regarde-moi Yves : ce que tu dois faire, toi, c'est me répéter ses paroles mot pour mot. Frère Elyas a-t-il vraiment dit qu'il avait tué soeur Hilaria ? Ou est-ce que tu as cru comprendre ? Réfléchis, prends ton temps.

Yves frotta ses joues humides de larmes et, regardant le moine en toute confiance, s'efforça de revivre la terrible scène.

— Je dormais plus ou moins, sans doute, malgré mes efforts... Il était couché sur le ventre, mais je l'entendais bien. Il a dit : — Ma soeur, pardonnez-moi ma faiblesse, mon péché mortel... « Moi qui ai causé votre mort... » Oui, c'était bien cette phrase : « Moi qui ai causé

votre mort...»

Il s'interrompt. N'était-ce pas un aveu suffisant ? De nouveau, Cadfael s'empara de ses mains.

— Et ensuite ?

— Ensuite... Vous vous souvenez, quand il appelait Hunydd ? Vous pensiez que c'était sa femme morte autrefois... Eh bien, il a dit : « Elle était comme vous, si douce, si confiante entre mes bras... Six mois de jeûne, et puis soudain, *cette faim-là*... Comment supporter cette brûlure du corps et de l'âme ? »

Les mots qu'il aurait voulu oublier lui revenaient un à un, comme s'ils étaient gravés dans sa mémoire bien qu'il ait tant voulu les effacer.

— Continue, insista Cadfael.

— Après, il s'est écrié : « Non, ne me pardonnez pas ! Comment oserais-je vous implorer ? Que la terre se referme sur moi, que je disparaisse de la mémoire des hommes... Lâche, infidèle, indigne ! »

Yves laissa s'écouler quelques secondes. Dans la cabane, le même silence avait succédé à ces paroles.

— Enfin, il s'est exclamé : « Elle se raccrochait à moi... Elle n'avait pas peur, puisqu'elle était avec moi ! Dieu de miséricorde, je suis un homme, avec un corps d'homme, un sang d'homme, des désirs d'homme... Et elle est morte, elle qui me faisait confiance... »

Livide, l'enfant fixa Cadfael, qui gardait tout son sang-froid, qui eut un triste sourire.

— Vous ne me croyez pas ? demanda-t-il. Je vous ai dit toute la vérité.

— Si, je te crois, Yves. Mais réfléchis : son manteau était caché dans la cabane, sous le foin, avec l'habit et la cape de soeur Hilaria. Elle, on l'a emmenée, pour la jeter dans le ruisseau, tandis que les paysans ont découvert frère Elyas à une certaine distance. S'il ne t'avait conduit à la cabane, nous ignorerions les trois quarts de la vérité. Même si les propos de frère Elyas ressemblent fort à une confession, ils n'expliquent pas tout. Or il ne faut jamais laisser de côté ce qui peut paraître incompréhensible. Lorsqu'on est en présence d'une question de vie ou de mort, on ne doit pas se contenter d'une demi-réponse.

Yves l'observa interloqué. Il ne voyait aucun espoir dans ces paroles.

— Où chercher cette réponse ? Et puis, si c'est la réponse que nous redoutons..., murmura-t-il en frissonnant.

— Il ne faut jamais se méfier de la vérité, répondit Cadfael en se levant. Nous trouverons, Yves, en interrogeant la seule personne qui sache... Viens avec moi.

Frère Elyas reposait faible et silencieux, comme à son habitude,

mais à présent, une lucidité amère transparaissait maintenant au fond de ses yeux, une inguérissable douleur. Sa mémoire ne lui avait apporté que souffrance. Lorsqu'ils s'assirent de chaque côté de son lit, il les reconnut. Yves se tenait un peu en retrait, inquiet, tandis que Cadfael, plus pragmatique, préparait pour le malade un breuvage et des onguents. Il ne toussait pas et, grâce à sa nature robuste, ses pieds n'avaient pas gelé. Seul son esprit semblait irrémédiablement atteint.

— Yves m'apprend que la mémoire vous est revenue, déclara sobrement Cadfael. Je m'en réjouis.

L'homme a besoin d'un passé. Vous voilà bien loin du pays des morts... et vous savez à présent ce qui vous est arrivé avant que les bandits ne vous abandonnent expirant dans la neige. Cet enfant est là pour démontrer à quel point ce monde a eu besoin de vous la nuit dernière. Vous pouvez encore l'aider.

Sur l'oreiller, le visage hagard eut une grimace de douleur.

— Je me suis rendu dans la cabane où vous vous êtes réfugié avec soeur Hilaria pendant le blizzard, poursuivit Cadfael. L'une des nuits les plus effroyables de ce mois de décembre... Aujourd'hui, le temps s'est amélioré, nous allons vers un redoux. Mais quand deux voyageurs s'égarèrent dans la tourmente, que faire sinon se rapprocher l'un de l'autre, se blottir l'un contre l'autre ? C'est ce que vous avez fait avec une femme. En mon temps, ajouta Cadfael, j'ai connu des femmes. De mon plein gré. Et toujours avec amour. Je sais de quoi je parle.

Une voix rauque s'éleva à grand-peine :

— Elle est morte, l'enfant me l'a dit. Et morte, par ma faute. Laissez-moi la rejoindre et me jeter à ses pieds... Elle était si belle, si confiante... Tellement douce entre mes bras... Mon Dieu, pourquoi m'avoir induit en tentation, moi qui me mourais de faim ? Qui aurait supporté pareille brûlure ?

— Cela, je le comprends ; peut-être ne l'aurais-je pas supportée non plus. J'aurais agi comme vous : par respect envers cette femme, et pour le salut de mon âme, ce qui n'est pas le plus noble des motifs, je l'aurais laissé dormir et j'aurais préféré sortir en pleine tempête, le plus loin possible. J'aurais passé la nuit dehors, tant bien que mal, puis, à l'aube, je serais retourné auprès d'elle, afin de reprendre la route à ses côtés. C'est ce que vous avez fait.

Yves se pencha en avant, rempli d'espoir et retenant son souffle. Enfin, la réponse leur parvint dans un long gémissement tandis que la tête se tournait et retournait sur l'oreiller :

— Le ciel m'est témoin que je me suis éloigné d'elle... Je n'aurais pas eu la force de surmonter l'épreuve... Où était donc cette paix du corps et de l'âme que mes frères me promettaient ? Je me suis enfui comme un voleur. Je l'ai abandonnée. Seule. Et elle est morte !

— Les morts sont entre les mains de Dieu, dit Cadfael, et cela vaut aussi bien pour Hunydd que pour soeur Hilaria. Là où elle est, croyez-vous qu'elle oublie que vous lui avez donné votre manteau afin de la préserver du froid ? Alors qu'il gelait à pierre fendre, vous n'avez gardé que votre habit sur vous...

— Ce n'était pas assez pour la sauver, protesta l'autre d'une voix haletante. J'aurais dû avoir la force de résister à la tentation, j'aurais dû rester auprès d'elle...

— Vous en débattrez avec votre confesseur, l'interrompt Cadfael, lorsque vous regagnerez Pershore. Cependant, il faudra à tout prix éviter de vous condamner plus lourdement qu'il n'en décidera : ce serait la forme la plus pernicieuse de l'orgueil. Si vous n'aviez pas abandonné soeur Hilaria, rien ne dit que vous auriez changé le cours des événements.

— Dans le pire des cas, je serais mort avec elle, riposta frère Elyas.

— D'une certaine façon – en essence –, c'est ce que vous avez fait. Cette même nuit, vous avez été victime d'une tentative de meurtre, vous qui aviez déjà accepté de mourir de froid plutôt que de succomber à la tentation. Si vous avez survécu aux deux, si vous êtes destiné à souffrir pendant des années, c'est parce que Dieu vous a réservé cette part de souffrance. Ne vous interrogez pas trop sur le fardeau qui vous échoit. A présent, dites-le devant Dieu et devant ceux qui vous écoutent : vous avez quitté soeur Hilaria vivante, avec l'intention de la rejoindre dès la fin de la nuit. Pourquoi exiger davantage de vous-même ?

— Il m'aurait fallu plus de courage, objecta frère Elyas.

Un sourire désabusé apparut sur sa face décharnée.

— C'est ce qui s'est passé, en effet, reprit-il. Les choses se sont faites et défaites... Je n'avais pas de mauvaises intentions. Dieu me pardonne mes erreurs.

Les traits de son visage s'étaient adoucis et ne reflétaient plus que l'humilité. Sa voix elle-même s'était transformée, comme s'il s'était enfin soumis. Frère Elyas n'avait plus rien à avouer, plus rien à se remémorer. Les lourdes paupières battirent, les sourcils se desserrèrent. Frissonnant, il s'étira avant de glisser dans un sommeil plus serein et il sombra dans les profondeurs du repentir et du pardon sans chercher à leur résister.

— C'est vrai ? chuchota Yves dès qu'ils eurent refermé derrière eux la porte de la chambre.

— Sans nul doute. Quelle âme excessive... Il se brise contre les épreuves qu'il s'inflige, il sous-estime son mérite. Plutôt que d'imposer à soeur Hilaria ne fût-ce que l'ombre du désir, il a préféré affronter

tous les périls. Un jour, il se réconciliera avec lui-même, corps et âme, mais il lui faudra du temps.

Si un enfant de treize ans ne pouvait comprendre, ou s'il ne comprenait que d'une manière théorique, Yves n'en montra rien. Le regard qu'il fixa sur Cadfael rayonnait d'intelligence. Rassuré, il se délivra de ses dernières appréhensions :

— Donc, ce sont les pillards qui l'ont trouvée endormie en l'absence de frère Elyas.

Cadfael secoua la tête :

— Ils ont essayé de tuer frère Elyas, quand ils l'ont croisé sur leur route, mais pas elle. Du moins, je ne le pense pas. Avant l'aube, ils ont eu le temps d'attaquer la ferme de Druel, qui est située à un demi-mile de la cabane. Dans quel but auraient-ils fait un tel détour ? La cabane ne présentait aucun intérêt. De surcroît, pour quelle raison se seraient-ils encombrés de sa dépouille, surtout en abandonnant ses vêtements, si c'était pour aller s'en débarrasser dans le ruisseau ? Non : quelqu'un d'autre s'est approché de la cabane parce qu'elle se trouvait sur son chemin et il est entré pour échapper au blizzard.

— Alors, cela pourrait être n'importe qui ! s'écria Yves, indigné à l'idée que le coupable échapperait à la justice. Nous ne saurons jamais.

Cadfael songeait qu'une personne connaissait déjà la vérité et il comptait s'en assurer le matin même. Cependant, il résolut de se taire.

— En tout cas, ne t'inquiète plus pour frère Elyas. Ses péchés seront absous et il vivra pour le plus grand bien de notre ordre et pour son honneur. Si tu n'as pas trop sommeil, tu peux rester un moment à son chevet. Il est venu te sauver quand il le fallait il t'a revendiqué comme son enfant. Tu peux le servir, comme s'il était ton père, tant qu'il a besoin de toi.

Devant le feu, Ermina continuait de recoudre la manche de sa robe. A l'évidence, elle n'avait pas de temps à perdre, observa Cadfael : elle lui accorda un bref coup d'oeil et se remit sur-le-champ à ce travail qu'elle n'appréciait guère. Le sourire qu'elle accorda au moine était empreint de gravité.

— Yves est enfin soulagé : il croyait que frère Elyas s'accusait de meurtre, déclara-t-il avant de lui relater leur conversation.

Pourquoi ne lui aurait-il pas tout raconté ? L'épreuve l'avait mûrie, chargée de responsabilités qu'elle acceptait courageusement.

— Désormais, conclut-il, sa seule crainte est que nous ne parvenions pas à démasquer l'assassin.

— Il a tort, remarqua-t-elle avec un sourire plus secret, mais aussi plus assuré. La justice de Dieu est infailible et ce serait un péché que d'en douter.

— En tout cas, le voilà prêt à partir avec vous, remarqua-t-il d'un

ton neutre. Impatient, même... Votre ami Olivier a en lui un admirateur qui le suivrait jusqu'au bout du monde.

— Il a deux admirateurs, rétorqua-t-elle, les yeux étincelants.

— Et quand aura lieu... ?

— Comment l'avez-vous appris ? s'enquit-elle, plus intriguée que surprise.

— Un homme de sa trempe laisserait-il une tâche inachevée ? susurra Cadfael. Il tient sans doute à s'acquitter de sa mission jusqu'au bout. Eh bien ?

— Vous n'allez pas lui faire obstacle ? Demanda-t-elle, puis, d'un geste de la main, elle écarta cette hypothèse. Pardonnez-moi. J'ai confiance en vous, frère Cadfael. Vous l'avez vu, vous savez reconnaître la valeur d'un homme... Yves m'a transmis un message de sa part. Il viendra demain à complies, au moment où chacun s'apprête à se coucher.

Après quelques instants de réflexion, Cadfael répondit :

— Mieux vaudrait retarder votre départ jusqu'au moment où nos frères se lèveront pour matines et laudes. Le tourier assistera aux offices, la porte sera donc libre de toute surveillance. Ensuite, personne ne bougera avant prime. Vous et Yves, vous pourriez dormir quelques heures avant de vous mettre en route. Je vous réveillerais et je vous accompagnerais au portail. S'il arrive durant l'office de complies, je le ferai entrer et je le cacherai jusqu'au moment du départ. Du moins si vous acceptez mon aide.

— Je vous en remercie infiniment, dit-elle sans hésiter. Nous suivrons vos conseils.

— Mon enfant, reprit frère Cadfael en regardant les points se succéder sur l'emmanchure de la robe, serez-vous prête à partir avec Yves aux alentours de minuit ?

Elle leva la tête vers lui, sans hâte, et les flammes de l'âtre captèrent une lueur rouge sombre au fond de ses prunelles. Son visage était devenu un masque.

— Je serai prête, dit-elle en désignant la robe. Ici, j'aurai terminé ma tâche.

CHAPITRE XV

Les étoiles scintillaient dans un ciel dégagé. Pour la seconde fois, la neige ne tomba pas durant la nuit et le soleil se leva sur des congères qui commençaient à fondre avant même le redoux – un redoux qui arrivait graduellement et dégageait les sentiers sans provoquer d'avalanche.

Hugh Beringar était rentré en fin de soirée, après avoir assisté au démantèlement des derniers vestiges de la forteresse incendiée puis au transport du butin. Dans les décombres des appentis, le long de la palissade, on avait découvert les restes de deux prisonniers torturés et assassinés, ainsi que trois autres captifs qui avaient survécu à leurs supplices. On les avait acheminés vers Ludlow, où Josce de Dinan avait mis aux fers les complices d'Alain le Gaucher. Parmi les soldats du roi, on ne dénombrait que quelque dix-huit blessés. La bataille aurait pu leur coûter beaucoup plus cher.

Sous un ciel glacé mais lumineux, le prieur Léonard traversa la cour, radieux à la pensée que le comte était délivré du fléau et que ses deux protégés avaient regagné Bromfield. Frère Elyas avait repris goût à la vie, quelles qu'en fussent les épreuves. Il ouvrait des yeux émerveillés sur ce qui l'entourait et acceptait les encouragements comme les reproches avec une même humilité. Son esprit étant guéri, son corps ne tarderait pas à se rétablir.

Peu après la grand-messe, les paysans se présentèrent pour réclamer leurs chevaux avant d'aller chercher leurs moutons et leurs vaches à Ludlow. Nul doute que bon nombre d'animaux susciteraient des convoitises et nécessiteraient le témoignage des voisins : il faudrait procéder à un arbitrage en règle. Cependant, le prieuré n'abritait qu'une douzaine de chevaux, ce qui laissait peu de place à d'éventuels litiges, d'autant plus que les chevaux ont un talent particulier pour reconnaître leur maître. Même les vaches de Ludlow, avaient une manière de faire savoir à qui elles appartenaient.

John Druel arriva parmi les premiers. Il était venu à pied de Cleeton. Il n'eut pas à prouver sa bonne foi, car un cheval de selle à robe brune se mit à hennir en tirant sur sa corde dès que le fermier pénétra dans la cour de l'écurie. En signe d'affection, l'animal vint lui souffler dans l'oreille, pendant que John Druel l'embrassait sur l'encolure et le contemplait, tout ému, du chanfrein aux pâturons :

c'était son seul cheval. Pour John Druel, ce solide quadrupède valait une fortune. Dès qu'Yves avait vu le paysan, il s'était empressé d'avertir Ermina. Bientôt, ils accoururent au-devant de lui et l'étreignirent avec gratitude.

Une femme de Whitbach fit son apparition pour réclamer la jument de son défunt mari, puis un frêle adolescent vint appeler timidement un énorme cheval de trait, lequel trotтина vers lui sans enthousiasme : il aurait nettement préféré son maître. Néanmoins, il subodora que le garçon était du même sang et il le suivit en poussant un soupir quasiment humain.

Après avoir déjeuné au réfectoire, frère Cadfael sortit dans la cour, éblouissante de neige dans le soleil de la mi-journée, lorsque Evrard Boterel arriva à cheval devant le portail du prieuré, sauta à terre et scruta les alentours dans l'espoir de découvrir quelqu'un à qui s'adresser. Bien qu'il restât un peu pâle sous l'effet de la fièvre, il avait recouvré l'aisance de ses gestes et l'éclat de son regard. La tête droite, irrité qu'aucun valet d'écurie ne se fût encore précipité à sa rencontre, il se tint là, l'oeil impérieux, sûr de lui, de sa prestance, de son rang et de son autorité. Evrard Boterel ne manquait pas de beauté, avec sa carrure d'athlète et ses cheveux blonds, d'un blond aussi clair que la crinière de son cheval, et peu de femmes devaient résister à son charme. Dans ces conditions, comment imaginer un tel échec auprès d'Ermina ? A en croire la jeune fille, la réalité avait détruit ses illusions. Cette explication était-elle suffisante ?

A cet instant, la silhouette dégingandée du prieur Léonard apparut dans la cour. Il accueillit son visiteur le plus civilement du monde et proposa de le conduire lui-même aux écuries. Voyant le cheval de Boterel livré à lui-même, l'un des hommes d'armes vint le prendre par la bride. Boterel le lui abandonna comme à un palefrenier, sans un mot, avant d'accompagner le prieur.

Il était venu seul, il lui faudrait utiliser une longe s'il comptait ramener chez lui un cheval volé.

En se tournant distraitement vers la maison d'hôtes, frère Cadfael aperçut Ermina dans sa robe de paysanne : d'un pas rapide, elle se rendait à la chapelle, serrant un paquet sous son bras. Elle disparut sous la voûte du porche, tout comme son ancien prétendant avait disparu derrière l'enclos des écuries. Yves se trouvait sans doute au chevet de son protégé, sur lequel il veillait avec un zèle de propriétaire. Il ne courait, lui non plus, aucun danger.

Sans hâte, Cadfael se dirigea à son tour vers la chapelle, puis ralentit de façon à croiser Evrard Boterel et Hugh Beringar, qui venaient de quitter les écuries et s'acheminaient vers le portail. Ils prenaient leur temps, eux aussi. Boterel se répandait en amabilités, car le shérif délégué était une relation à cultiver. Ils étaient suivis d'une

belle jument baie qu'un frère convers guidait par la bride.

Cadfael fit halte devant le porche de la chapelle et Boterel reconnut aussitôt le moine qui l'avait soigné à Ledwyche. Il s'inclina courtoisement devant lui.

— Je me réjouis de vous revoir en parfaite santé, lui dit Cadfael, l'oeil rivé sur Beringar.

Il se demandait si le shérif avait remarqué le cheval qui attendait. L'homme d'armes le promenait dans la cour, admiratif, en lui flattant l'encolure. Si ce genre de détail échappait rarement à l'attention de Beringar, son visage n'en laissait rien paraître. Poussé par son vieil instinct, Cadfael se sentait démangé par le besoin d'intervenir, tout en sachant pertinemment qu'il n'avait plus aucun rôle à jouer dans cette affaire.

— Je vous remercie, mon frère, répondit Boterel avec entrain. Je me rétablis, en effet.

— Il n'y a pas de quoi me remercier, dit Cadfael, mais avez-vous songé à remercier le Seigneur ? Pour votre retour à la vie, sans oublier votre joie d'avoir retrouvé cette superbe jument, une action de grâce serait la bienvenue, surtout après ces cruelles épreuves où tant de braves hommes ont perdu la vie ainsi qu'une innocente vierge.

Par le portail entrouvert, il perçut un mouvement furtif à l'intérieur de la chapelle. Presque aussitôt, tout retomba dans l'immobilité.

— De grâce, ajouta Cadfael en désignant le porche, venez prier pour ceux qui ont eu moins de chance que vous notamment pour celle qui repose dans son cercueil.

Il craignit d'en avoir trop dit, mais Boterel considéra sa requête avec le fin sourire de quelqu'un qui cède aux fantaisies d'un homme d'Église bien intentionné.

— Très volontiers, mon frère.

Rien d'anormal dans la requête de Cadfael : l'une des dernières victimes des pillards pouvait fort bien être inhumée dans la chapelle. D'un pas désinvolte, Boterel gravit les marches de pierre et affronta la nef plongée dans les ténèbres. Cadfael était sur ses talons. Hugh Beringar, les sourcils froncés, les suivit jusqu'au seuil, où il se posta afin de bloquer la sortie.

Après l'éclat du soleil sur la neige, leurs yeux eurent peine à percer la pénombre glaciale qui les enveloppait. Loin devant eux, sur le maître-autel, la lampe rouge brûlait dans l'épaisseur du silence. La clarté du jour filtrait par les vitraux étroits et striait le dallage de rayons obliques.

Soudain, la lampe rouge s'éteignit. Dans le clair-obscur, quelqu'un avait surgi du reposoir, s'approchant à la hâte, effleurant les dalles, glissant vers Evrard Boterel, le bras tendu dans une attitude de

vaine supplication qui se transforma en un geste d'accusation. Il perçut à peine les vibrations de l'air avant qu'elle ne se montrât dans un rai de lumière, le voile et le capuchon dissimulant son visage : une bénédictine revêtue d'un habit froissé où s'accrochaient encore des brindilles de foin ; du côté droit, des traînées de sang coagulé maculaient la poitrine et l'épaules. La lumière gris pâle soulignait chacun des plis de l'étoffe, chacune des taches de la manche. Sans un bruit, elle parvint à sa hauteur.

Reculant brusquement, il se heurta à frère Cadfael et réprima un cri sourd d'épouvante. Il leva la main pour repousser le spectre qui approchait sans le quitter de ses yeux flamboyants.

— Non... non ! s'exclamat-il dans un souffle. Allez-vous en ! Vous êtes morte...

Ce n'était qu'un gémissement étouffé comme celui qu'elle avait dû émettre lorsqu'il avait serré les mains sur sa gorge, mais Cadfael l'entendit. Un instant plus tard, Boterel se ressaisit et se dressa contre elle, à la frôler, pendant que la vision devenait un être de chair, tangible et vulnérable.

— Que signifie cette plaisanterie ? Vous recueillez des folles, ici ? Quelle est cette créature ?

Abaissant le capuchon, elle ôta la guimpe empruntée à soeur Hilaria et secoua ses longs cheveux bruns. Ermina Hugonin lui faisait face, lui opposait son visage de marbre.

Il s'attendait aussi peu à cette apparition qu'à voir surgir le fantôme de la religieuse. Sans doute la croyait-il morte, ensevelie sous la neige quelque part dans les bois. Il voulut s'élancer, mais, Cadfael et Hugh s'interposant devant le portail, il reprit contenance et adopta un ton de tendre reproche :

— Ermina ! Que signifie cette comédie ? Puisque vous êtes vivante, pourquoi ne pas m'avoir averti ? En quoi ai-je mérité pareil traitement ? Enfin, vous n'êtes pas sans savoir qu'avec mes gens j'ai passé des journées entières à vous rechercher !

— Je suis au courant, répliqua-t-elle d'une voix aussi froide que la glace qui avait emprisonné soeur Hilaria. Et si vous m'aviez trouvée, vous m'auriez réservé le même sort qu'à ma plus chère amie, dès l'instant que je refusais de vous épouser, ce que vous n'ignoriez pas. Le mariage ou la mort, tel était le choix que vous me proposiez : il vous aurait infiniment déplu que je parle, que j'aie flétri votre honneur... Je n'ai rien dit qui puisse vous mettre en cause, car moi aussi, j'étais à blâmer, j'avais commis une faute. Mais sachant ce que je sais à présent... Oui, oui, mille fois oui, je vous accuse de meurtre, Evrard Boterel, je vous accuse d'avoir assassiné soeur Hilaria, vous et personne d'autre.

— Vous perdez l'esprit ! s'exclamat-il. De quelle femme parlez-

vous ? Après votre départ, la fièvre m'a cloué au lit, toute ma maisonnée en témoignera...

— Oh ! non... Pas cette nuit-là ! Vous vous êtes lancé à ma poursuite afin de me réduire au silence... Inutile de le nier. Vous étiez à cheval, je vous ai reconnu. Aurais-je été assez stupide pour m'enfuir à pied, assez insensée pour laisser des traces, comme un lièvre traqué ? Mes empreintes n'ont pas dépassé le bois qui mène à la grand-route de Ludlow, puisque vous pensiez sans doute que je m'échapperais dans cette direction : j'ai fait demi-tour et je me suis cachée pendant une partie de la nuit au milieu de ces troncs d'arbres que vous aviez entassés afin d'ériger votre pitoyable barrière... Non seulement je vous ai vu partir, Evrard Boterel, mais je vous ai vu revenir : votre blessure s'était rouverte et elle saignait. J'ai patienté jusqu'à ce que vous ayez regagné le manoir. Le blizzard s'est calmé à ce moment-là, moins d'une heure avant l'aube, et je me suis enfin mise en route... Oui, pendant que je me terrais loin de vous, Evrard Boterel, vous l'avez tuée ! Au retour d'une chasse infructueuse... Par hasard, vous avez découvert une femme seule dans la cabane et vous vous êtes vengé sur elle... Tous les deux, nous l'avons tuée, puisqu'elle est morte à cause de moi. Je suis aussi coupable que vous.

— Vous divaguez ? s'obstina-t-il, le courage lui revenant. Bien sûr que je sortis à votre recherche : je n'allais pas vous laisser mourir de froid ! Mais, affaibli par mes blessures, je suis tombé de cheval et ma plaie à l'épaule s'est rouverte... Je vous ai cherchée la nuit entière sans m'arrêter, jusqu'à l'épuisement. Que je sois rentré les mains vides et l'épaule ensanglantée, est-ce là le crime dont vous m'accusez ? Encore une fois, je ne sais rien de cette femme dont vous me parlez...

— Rien ? répéta Cadfael à son oreille. Ne savez-vous rien de cette cabane de berger entre Ludlow et Ledwyche, sur votre chemin ? Rien de cette jeune religieuse qui dormait sur la paille enveloppée d'une houppe-lande ? Rien de ce ruisseau tellement pratique, un peu plus tard ? Ce n'est pas une chute qui a rouvert votre blessure mais une main qui se débattait contre votre infâme désir. Et ne savez-vous rien de cet habit que vous avez enfoui sous la paille, pour que, en présence de ce cadavre dépouillé de ses vêtements, on attribue le crime aux pillards de la Clew ?

La luminosité découpait les reliefs. Les ombres se dissolvaient dans une blancheur de marbre, comme sous un clair de lune irréel et impitoyable. Ermina semblait pétrifiée au milieu des trois hommes. Sa tâche était accomplie.

— C'est de la folie, articula péniblement Evrard Boterel. On avait posé des pansements sur les blessures que j'avais reçues en défendant Callowleas et, lorsque je suis rentré, je saignais à travers mes bandages. Avec tout ce verglas, j'avais fait une mauvaise chute, je

vous le répète. Quant à cette religieuse, franchement, je ne comprends rien à cette histoire, pas plus qu'à cette cabane dont j'ignorais jusqu'à son existence.

— Moi, je m'y suis rendu, répondit Cadfael, et j'ai découvert les traces d'un cheval, ainsi que du crottin. Un cheval de haute taille, dont la crinière s'est accrochée aux aspérités du bois. En voici quelques crins... Faut-il que j'aille les comparer avec ceux de votre jument, là-bas, dans la cour ? Faut-il vous obliger à vous étendre sur l'habit de soeur Hilaria pour vérifier que les taches de sang coïncident avec l'emplacement de votre blessure ? Ce n'est pas la religieuse qui a saigné, c'est vous. N'oubliez pas que j'ai examiné vos cicatrices...

Boterel demeura un instant sans réaction, vacillant entre la jeune fille et les deux hommes, puis il chancela en poussant un gémissement et s'écroula à genoux sur le dallage, les poings serrés contre sa poitrine. Ses cheveux blonds lui balayaient le visage, plus clairs encore que le rai de lumière qui nimbait sa silhouette.

— Que Dieu me pardonne, que Dieu me pardonne... Je ne voulais pas la tuer... pas la tuer...

— Peut-être dit-il la vérité, observa Ermina un moment plus tard. Peut-être n'avait-il pas l'intention de la tuer...

Recroquevillée devant le feu, dans la maison d'hôtes, elle avait cessé de pleurer et n'éprouvait plus qu'une immense lassitude.

Pour tenter de se justifier, Boterel avait ajouté qu'il avait rebroussé chemin à cause de la tempête de neige et qu'il s'était ensuite abrité dans la cabane. Il la croyait déserte mais une femme y dormait, seule, à sa merci... Fou de rage et de dépit, il avait voulu la violer afin de se venger d'Ermina. Quand sa victime s'était débattue, il avait essayé de lui imposer silence. Là, il s'était montré impitoyable, avait-il reconnu mais sans vouloir la tuer. Pour la faire taire, il lui avait plaqué les pans de son habit sur le visage. Lorsqu'elle s'était effondrée entre ses bras, inerte, il lui avait retiré ses vêtements, qu'il avait cachés sous le foin, après quoi il avait transporté le corps jusqu'au ruisseau, en espérant qu'on accuserait les hors-la-loi qui avaient mis Callowleas à feu et à sang.

— Callowleas, où il a reçu cette fameuse blessure, précisa frère Cadfael.

Livide, la jeune fille eut un sourire crispé.

— C'est du moins ce qu'il prétend : en luttant héroïquement pour sauvegarder son manoir et ses hommes ! Je ne l'ai pas démenti jusqu'à présent, mais je peux bien vous le dire : il n'a pas dégainé son épée une seule fois, figurez-vous, il a détalé comme un lapin et il a abandonné les siens aux mains des pillards. Et il m'a contrainte à le suivre, alors que jamais un homme de ma lignée n'a tourné le dos à

l'ennemi... Il a osé me faire cet affront ! Je ne le lui pardonnerai jamais. Quand je pense que j'ai cru être amoureuse de lui ! En ce qui concerne sa blessure, permettez-moi de vous raconter ce qui s'est passé... Dès notre arrivée à Ledwyche, il a ordonné à ses serviteurs de scier des arbres afin d'édifier des barricades autour de son domaine, lui qui n'avait pas reçu la plus petite égratignure à Callowleas... J'en étais malade de honte. Le soir, lorsqu'il est venu me rejoindre, je lui ai annoncé que je refusais de l'épouser, parce que je ne pourrais jamais appartenir à un lâche. Jusqu'à cette minute, il ne m'avait pas touchée, mais, quand il a compris que j'allais lui échapper, avec ma dot, il a changé d'attitude...

Cadfael acquiesça : mises devant le fait accompli, et l'héritière violée les familles préféreraient souvent accepter un mariage forcé plutôt que de provoquer un scandale en essayant de venger leur honneur.

— Je possédais un poignard, poursuivit-elle. Je l'ai toujours. C'est moi qui l'ai frappé. J'ai visé le coeur mais la lame a dérapé vers le bras. Du reste, vous l'avez constaté... Il hurlait, il me couvrait de malédictions ; les serviteurs sont accourus et j'ai profité de l'affolement général pour m'esquiver. Je savais qu'il s'élancerait à ma poursuite. Il pensait que je me serais dirigée vers la ville, mais après avoir un peu marché, j'ai fait demi-tour et me suis cachée dans les bois. Je l'ai vu sortir à cheval, fou furieux mais affaibli par sa blessure.

— Seul ?

— Évidemment. Il voulait me tuer ou me violer et, dans les deux cas, il n'avait pas besoin de témoins... Quand il est rentré, j'ai remarqué du sang sur ses bandages, et je me suis simplement dit qu'il avait rouvert sa plaie en galopant dans la campagne... Je n'imaginais pas quel genre de randonnée... Pour assouvir sa rage, il s'est acharné sur la première femme qu'il a croisée sur sa route. S'il ne s'était agi que de moi, je ne l'aurais pas dénoncé. Après tout, je n'ai, pour ma part, pas à me plaindre d'Evrard Boterel et je demeure seule responsable de ce drame. Mais *elle*, en quoi a-t-elle mérité cela ?

C'était l'éternelle question, à jamais sans réponse pourquoi des innocents souffrent-ils ?

— Pourtant, reprit-elle, il est sans doute sincère quand il affirme qu'il n'avait pas l'intention de la tuer... Il a si peu l'habitude de perdre la face ! Mon refus a dû le rendre fou... C'est un homme intraitable. Dieu me pardonne, je l'admiraïs presque pour cela, jadis...

Oui, peut-être avait-il tué sans le vouloir et s'était-il débarrassé du corps dans un élan de panique mais peut-être aussi avait-il raisonné de sang-froid : si sa victime succombait, elle ne pourrait témoigner contre lui. En tout état de cause, le tribunal apprécierait.

— N'en parlez pas à Yves, supplia-t-elle. Je m'en chargerai le

moment venu. Mais plus tard. Et pas ici.

En effet, c'était inutile pour l'instant. Evrard Boterel était parti pour Ludlow sous une escorte armée. A Bromfield, aucun signe n'indiquait que l'on avait démasqué l'assassin et la paix était revenue d'une manière quasiment inéluctable. Dans moins d'une demi-heure, les cloches sonneraient l'office de vêpres.

— Après le souper, fit Cadfael, vous devriez aller dormir quelques heures, ainsi que votre frère. Je guetterai l'arrivée de votre jeune écuyer...

Il avait choisi ses mots avec soin. La jeune fille leva vers lui un visage d'où s'étaient effacés l'inquiétude et le remords, en un bonheur tellement éblouissant que Cadfael cligna des paupières. Désormais, elle tournait le dos au passé, à la mort, l'avenir s'ouvrait à elle. Cette fois, songea-t-il, elle ne commettait pas une erreur, mais, de toute façon, rien ni personne n'aurait su la détourner de sa passion pour Olivier de Bretagne.

Plus tard dans la soirée, à complies, une douzaine de paysans s'assemblèrent dans la partie de la nef réservée aux paroissiens et célébrèrent avec les moines la fin de l'ère de la terreur. Le climat lui-même semblait participer à cette action de grâce, car on sentait à peine quelques menaces de gel. Les étoiles brillaient dans un ciel pur. Une nuit idéale pour entreprendre un voyage.

Cadfael savait quelle mission lui restait à remplir. Parmi l'assistance agenouillée, il mit du temps à distinguer la chevelure brune qu'il recherchait et s'émerveilla qu'un être aussi exceptionnel pût si facilement passer inaperçu. Quand l'office se termina, il compta les villageois qui sortaient de la chapelle et ne s'étonna guère qu'il lui en manquât un... Non seulement Olivier avait la faculté de se déguiser en manant, mais encore il savait s'évanouir comme une ombre et se confondre avec les pierres...

Tous étaient partis : les paysans rentraient chez eux pendant que les moines s'octroyaient une demi-heure de récréation dans la salle commune avant de regagner leurs cellules pour la nuit. Le silence régnait dans les froides ténèbres.

— Olivier, dit frère Cadfael, montrez-vous, ne craignez rien. Vos deux protégés se reposent en attendant minuit et ils m'ont chargé de vous accueillir.

Les ombres s'écartèrent pour livrer passage à une silhouette longiligne qui s'avança à pas feutrés, comme un chat. Il n'avait pas jugé indispensable de se munir d'une épée en pénétrant dans ce lieu saint.

— Vous me connaissez ?

— Oui, grâce à Ermina. Soyez rassuré : si Yves s'est engagé à se

taire, il n'a pas trahi sa promesse. C'est elle qui a décidé de me faire confiance.

— Alors, moi aussi, répondit le jeune homme en s'approchant. Avez-vous un statut particulier, ici ? J'ai remarqué que vous pouviez aller et venir à votre guise...

— Je n'appartiens pas à ce prieuré, mais au monastère de Shrewsbury. Je suis ici pour veiller sur un blessé : voilà qui explique cette entorse à la règle. D'ailleurs, vous avez entrevu ce malheureux au cours de la bataille de la forteresse – c'est lui qui, au péril de sa vie, s'est porté au secours d'Yves.

— Je lui dois beaucoup, déclara Olivier de sa voix tranquille. Et à vous aussi, mon frère, puisque vous êtes sans doute le moine auprès duquel Yves s'est réfugié et qui l'a conduit jusqu'ici. Il m'a parlé de vous mais j'ai oublié votre nom.

— Cadfael... Maintenant, si vous voulez bien patienter un instant, j'aimerais vérifier qu'ils sont tous rentrés.

Dehors, à la lueur des torches qui achevaient de se consumer, les traces de pas dessinaient des circonvolutions dans la neige. L'endroit était désert.

— Venez, dit Cadfael. Nous pouvons vous offrir un asile plus confortable, sinon plus saint. Je leur ai conseillé de partir au moment où les frères assisteront à matines et à laudes, car le tourier s'y trouvera aussi, et je vous conduirai sans encombre au guichet. A propos, où sont vos chevaux ?

— A l'abri. Ils sont prêts, répondit sereinement Olivier. Un petit garçon m'a accompagné ; il a perdu ses parents à Whitbach. C'est lui qui s'occupe des chevaux. Je vous suis, frère Cadfael.

Il avait prononcé ce nom avec délicatesse, mais aussi avec une certaine hésitation, comme si ces syllabes lui semblaient étranges. Il eut un petit rire, silencieux, puis tendit le bras vers Cadfael et se laissa docilement guider dans la pénombre. Main dans la main, ils sortirent par le cloître et traversèrent le labyrinthe qui menait à la porte de l'infirmerie.

Frère Elyas dormait dans son lit, allongé sur le dos, la respiration régulière, les mains jointes sur sa poitrine, avec la sérénité d'un gisant. Ses yeux clos évoquaient ceux d'un enfant. La culpabilité qui l'accablait s'était évanouie.

Désormais, Cadfael ne s'inquiétait plus. Il referma la porte et s'assit dans l'antichambre auprès de son visiteur. L'office de matines ne commencerait pas avant minuit, dans deux heures.

Une unique chandelle éclairait les murs de pierre nue et une atmosphère d'intimité et de secret se dégageait de la petite pièce. Les deux hommes se dévisageaient avec une curiosité bienveillante ; leurs voix exprimaient une telle paix intérieure qu'ils n'avaient pas peur de

laisser de longs silences s'installer entre eux. Il leur semblait se connaître depuis toujours. Depuis toujours ? Pourtant, l'un d'eux n'avait pas plus de vingt-cinq ou vingt-six ans et il venait d'un pays lointain, au-delà des mers.

— Pendant le voyage, qui pourrait être long, dit Cadfael, vous risquez des rencontres déplaisantes. A votre place, je renoncerais aux grandes routes après Leominster et j'évitais Hereford.

Il se sentait en proie à un enthousiasme croissant tandis qu'il décrivait l'itinéraire dans tous ses détails, à tel point qu'il s'empara d'un morceau de charbon pour esquisser un plan sur le dallage. Le jeune homme se pencha, attentif, puis releva vivement la tête et regarda Cadfael droit dans les yeux en lui adressant un bref sourire. Chez Olivier, tout fascinait Cadfael, tout le déconcertait, et cependant il retenait son souffle, prisonnier d'une impression fugitive, d'une réminiscence enfouie au tréfonds des années mortes. Mais l'illusion s'évanouissait trop vite pour prendre forme.

— Tout ce que vous faites, vous le faites par pure bonté, observa Olivier avec un sourire à la fois amusé et taquin, alors que vous ne savez rien de moi. Comment pouvez-vous m'accorder une telle confiance, comment être sûr que je ne profiterai pas de cette mission pour servir les intérêts de mon seigneur et de l'impératrice ?

— Ah ! mais j'en sais plus que vous ne le croyez... Je sais que vous vous appelez Olivier de Bretagne et que vous arrivez de Tripoli avec Laurence d'Angers. Depuis six ans, vous êtes son plus fidèle écuyer. Vous êtes né en Syrie, d'une Syrienne et d'un chevalier franc, et vous êtes allé à Jérusalem, où vous vous êtes converti à la foi de votre père.

« Et je sais, poursuivit Cadfael en son for intérieur, je sais qu'Ermina Hugonin t'a donné son coeur, elle qui n'est pas facile à conquérir et qu'elle ne changera pas d'avis. Et, à ces éclats d'ambre dans tes yeux, à cette rougeur qui te monte au front, je sais que tu as fait de même et que tu n'as pas la naïveté de te sous-estimer par rapport à elle. Je sais que tu ne permettras à personne, pas même à son oncle, de tirer parti de l'obscurité de ta naissance pour s'interposer entre vous. »

— Ermina a vraiment eu toute confiance en vous, constata à nouveau Olivier.

— Elle le peut, et vous aussi. Vous vous êtes acquitté d'une tâche honorable. Oui, je suis de votre côté, comme je suis du côté de ces deux enfants. J'ai admiré votre courage à tous les trois.

— Cependant, objecta Olivier, Ermina vous a un peu menti et elle se ment à elle-même. A ses yeux, un Franc qui part pour la croisade ne saurait être qu'un chevalier, rien de moins, alors que la plupart d'entre eux ne sont que des cadets sans fortune, des fils de

paysans en quête d'aventures, ou encore des brigands, des voleurs de grand chemin et des pilliers d'églises : ni meilleurs ni pires que le reste de l'humanité. Et puis, tous les chevaliers armés d'une lance ne sont pas Godefroy de Bouillon ou Guimar de Massard. Mon père n'était pas un chevalier mais un simple soldat de Robert de Normandie. Quant à ma mère, ce n'était qu'une femme modeste, une jeune veuve qui tenait une échoppe au marché d'Antioche. Je suis leur bâtard, né entre deux religions, deux peuples, un métier qu'ils ont conçu avant de se séparer. Mais ma mère était belle, elle aimait mon père, il se montrait bon pour elle et il avait de la bravoure ; je m'estime heureux de les avoir eus pour parents et je me sens à égalité avec les grands de ce monde. Cela, je compte en convaincre la famille d'Ermina. Ils seront bien forcés de me donner raison et ils finiront par m'accorder sa main !

Le ton s'était enflammé, le visage aquilin s'animait. Le jeune homme prit une profonde inspiration et sourit :

— J'ignore pourquoi je vous raconte tout cela, mon frère. Sans doute parce que vous veillez sur elle et que vous souhaitez son bonheur. J'aimerais mériter votre estime.

— Moi-même, je suis un homme du peuple, répondit Cadfael, et je me suis toujours senti à l'aise dans les chaumières comme dans les palais... Votre mère est-elle morte ?

— Sinon, je ne l'aurais pas abandonnée. Elle est morte quand j'avais quatorze ans.

— Et votre père ?

— Je ne l'ai pas connu. A Saint-Syméon, il a repris un bateau pour l'Angleterre. Il n'a pas su qu'il avait un fils. Ils étaient amants longtemps auparavant, lorsqu'il était arrivé en Syrie. Elle n'a jamais voulu me dire son nom, alors qu'elle me parlait souvent de lui avec une grande tendresse. Comment les blâmer de cette liaison ? Ma mère en était si fière, si heureuse...

— La moitié de l'humanité se marie sans consulter de prêtre, observa Cadfael, surpris par le tumulte de ses propres pensées. Ce ne sont pas nécessairement les plus fautifs... Au moins, l'argent n'entre pas en jeu et on n'évalue pas une femme en fonction de sa dot.

Étonné par l'audace de cette remarque, Olivier réprima un éclat de rire, pour ne pas déranger le malade qui dormait derrière la porte :

— Mon frère, je trouve que ces murs entendent des confidences bien étranges... Je mesure à quel point les bénédictins ont l'esprit large. Mais vous me semblez parler d'expérience...

— Je suis resté dans le monde durant quarante ans, répondit simplement Cadfael, avant de prononcer mes vœux, pour le salut de mon âme... j'ai été soldat, j'ai été marin et j'ai connu le péché. J'ai même été un croisé ! Du moins mes intentions étaient-elles pures,

quand bien même la réalité a déçu mes espérances. J'étais très jeune à l'époque. J'ai vécu à Tripoli et à Antioche, j'ai connu Jérusalem. Ces villes ont dû changer, depuis le temps.

Que de temps, en effet : il avait quitté ces rivages depuis vingt-sept ans...

En présence d'un interlocuteur aussi compréhensif, le jeune homme se livra davantage. Malgré ses ambitions, son désir d'être adoubé chevalier et sa conversion au christianisme, une part de lui-même éprouvait la nostalgie du pays natal. Il décrivit la cité royale, il relata des campagnes militaires, celles de jadis, il discuta longuement des événements antérieurs à sa naissance : il célébra le charme des terres lointaines.

Et Cadfael se souvenait : il se souvenait de ses désillusions, et aussi de ces infidèles qu'il avait combattus et qui montraient tant de courage, tant de noblesse...

— J'imagine qu'il n'a pas été facile de renier la foi de votre enfance, fût-ce pour votre père, remarqua-t-il.

Puis il se leva sans attendre la réponse : tandis qu'ils parlaient, le temps avait dû s'écouler.

— Il faudrait que j'aille les réveiller. La cloche de matines ne va sans doute pas tarder.

— Cela n'a pas été facile, dit Olivier, méditatif. Pendant longtemps, j'ai été déchiré entre les deux. C'est en quelque sorte grâce à ma mère que j'ai reçu le signe qui a tout fait basculer. Dans une autre langue, elle portait le même prénom que la Vierge Marie...

La porte de la petite pièce venait de s'entrouvrir sans bruit derrière Cadfael. Il fit volte-face et aperçut Ermina dans l'embrasement, les traits reposés, resplendissante de jeunesse.

— Elle s'appelait Mariam, ajouta Olivier.

— J'ai réveillé Yves, chuchota-t-elle. Je suis prête.

Elle fixa des yeux immenses sur Olivier, qui sursauta au son de sa voix et lui rendit son regard avec autant d'intensité que s'ils s'étaient élancés l'un vers l'autre. Frère Cadfael les contempla, sidéré, ébloui. Ce n'était pas le prénom que venait de prononcer le jeune homme, mais le mouvement impétueux de sa tête, la douceur subite de son visage et puis cet embrasement, cet amour qui ne se cachait pas, cette passion que rien ne pouvait refréner – un autre visage se superposait à celui d'Olivier – une femme qui resurgissait au bout de vingt-sept ans d'absence.

Comme dans un songe, Cadfael se détourna et les quitta pour aller aider Yves à se préparer au voyage.

Il leur ouvrit le guichet du portail pendant que les frères assistaient à matines. La jeune fille lui fit des adieux empreints de

gravité et lui demanda de prier pour eux. Encore à moitié endormi, le garçon lui tendit la joue, comme il se doit lorsqu'un vénérable moine embrasse un enfant. Olivier l'imita, persuadé qu'ils ne se reverraient jamais, sans s'étonner du mutisme de Cadfael. Après tout, cette fuite en pleine nuit interdisait les effusions.

Cadfael évita de les regarder S'éloigner et referma le guichet avant de se rendre auprès de frère Elyas. Alors seulement, le triomphe déferla sur lui. « *Nunc dimittis.* » Inutile de parler, inutile de revendiquer, inutile d'entraver la voie qu'Olivier s'était choisie. Quel besoin avait-il d'un père, désormais ? « Mais je l'ai vu, se réjouissait-il. Je l'ai tenu par la main dans les ténèbres, je me suis assis à côté de lui et nous avons ressuscité le passé, je l'ai embrassé, j'ai eu lieu d'être fier de lui et cette fierté m'illuminera ma vie durant. Il existe sur cette terre un être merveilleux qui porte dans ses veines mon sang et celui de Mariam... Qu'importe si mes yeux l'ont aperçu pour la première et la dernière fois ! Et puis, peut-être le verront-ils, même en ce monde... Qui sait ? »

La nuit s'écoula vite : sitôt assis au chevet du malade, il s'assoupit. Il rêva de grâces imméritées et de bénédictions impensables. Enfin, la cloche sonna prime.

Il jugea plus adroit d'être le premier à donner l'alarme. On chercha les disparus un moment, même si les moines n'étaient pas censés retenir leurs hôtes et encore moins les pourchasser. Le prieur Léonard s'inquiétait surtout à l'idée des dangers que les fugitifs couraient avant d'arriver à bon port. Mais il semblait avoir confiance et Cadfael se demanda si sa propre attitude n'était pas contagieuse.

Lorsqu'on découvrit les bagues d'Ermina déposées comme une offrande sur le cercueil de soeur Hilaria, près de l'habit soigneusement replié, les fugitifs furent absous du péché d'ingratitude.

— Mais que va dire le shérif délégué ? soupira le prieur alarmé.

Hugh Beringar n'arriva pas avant l'heure de la grand-messe. Il accueillit la nouvelle avec le mécontentement qui s'imposait, puis parut se désintéresser de la question, comme s'il avait des problèmes plus graves à résoudre.

— Au fond, ils nous ont permis d'économiser une escorte ! déclarat-il. Puisqu'ils sont allés rejoindre Laurence d'Angers, autant que ce soit à ses frais. L'essentiel de ma tâche consistait à détruire le repaire des pillards et à envoyer un criminel à Shrewsbury, ce que j'ai fait ce matin. J'y retourne dans moins d'une heure. Vous pourriez m'accompagner, Cadfael, car votre mission se termine, elle aussi.

Cadfael acquiesça : frère Elyas n'avait plus besoin de lui. A midi, il enfourcha son cheval et, après avoir pris congé du prieur, il accompagna Hugh Beringar sur la route de Shrewsbury.

Le vent ne s'était pas levé et le ciel demeurait serein en dépit des nuages. Un bel après-midi pour rentrer chez soi. Il y avait longtemps que les deux hommes n'avaient pas voyagé de concert, sans hâte et souvent en silence.

— Ainsi, vous avez aidé ces enfants à s'enfuir sans encombre, déclara Beringar de son air le plus ingénu. Je savais qu'on pouvait compter sur vous.

Cadfael lui adressa un regard vaguement offensé, sans toutefois s'étonner outre mesure :

— Naturellement, j'aurais dû m'en douter ! Je me disais aussi qu'on ne vous avait pas beaucoup vu cette nuit... Un shérif de votre réputation n'aurait pas dormi sur ses deux oreilles pendant que ses otages portaient tranquillement pour Gloucester.

« Sans parler de leur escorte », pensa-t-il mais il n'en souffla mot.

Si Hugh avait remarqué la valeur du prétendu fils de forestier, en revanche il ignorait son nom et son identité. Un jour, quand s'achèverait la guerre civile, Cadfael lui révélerait ce qu'il gardait précieusement au fond de son cœur. Plus tard. Pour l'instant, il se sentait incapable de partager cette grâce stupéfiante, miraculeuse.

— De Ludlow, reconnut-il, vous pouviez difficilement entendre s'ouvrir et se fermer le guichet de Bromfield... Vous n'avez donc pas déferé Boterel auprès de Josce de Dinan ?

— Je craignais un autre départ durant la nuit... N'oubliez pas qu'il est le vassal de Dinan. Nous avons recueilli ses aveux, mais j'aime mieux le savoir sous les verrous à Shrewsbury, dans la forteresse.

— Vous croyez qu'on le pendra ?

— J'en doute. Enfin, laissons les juges accomplir leur travail. Mon rôle à moi, c'est de faire en sorte que les honnêtes gens puissent emprunter les routes sans risquer une mauvaise rencontre. C'est également d'arrêter leurs meurtriers.

Comme ils arrivaient déjà à mi-parcours, Hugh éperonna son cheval, guettant les tours qui surplombaient le mur d'enceinte. Aline devait s'impatienter en achevant ses préparatifs pour la fête de Noël.

— Pendant ces quelques jours de séparation, mon fils aura grandi sans que je m'en aperçoive. Aucune crainte à se faire, j'imagine, sans quoi on m'aurait appelé. Mais j'y pense, vous n'avez pas encore vu mon fils, Cadfael !

« Mais vous, vous avez vu le mien », songea Cadfael, tout à son ravissement. « Bien que vous ne vous en doutiez pas. »

— Il est grand et bâti en force, reprit Hugh. Il me dépassera d'une tête.

« Il me dépasse d'une tête », exulta Cadfael. « Et, par son union avec cette fille royale, il engendrera des chef-d'oeuvres de beauté et

d'élégance ! »

— Attendez donc de le voir ! C'est vraiment un fils dont on peut être fier !

Cadfael garda le silence, émerveillé, pétri de reconnaissance et d'humilité. On célébrerait la Nativité dans onze jours et aucune ombre ne viendrait ternir cette joie : le temps de la naissance, le temps du triomphe de la vie, le temps de ceux qui ont engendré... Et quelle opulence dans les festivités, cette année – le fils de la jeune femme de Worcester, le fils d'Aline et de Hugh, le fils de Mariam, le Fils de l'Homme.

Un fils dont on pouvait être fier. Ainsi soit-il.

[1] Etienne de Blois et l'impératrice Mathilde étaient les petits enfants de Guillaume le Conquérant. Veuve de l'empereur germanique Henri V, l'impératrice Mathilde avait épousé Geoffroy Plantagenêt, comte d'Anjou. Leur fils, le futur Henri II, épousera Aliénor d'Aquitaine. (N.d.T.)

[2] Il s'agit du royaume de Grande-Bretagne. (N.d.T.)